Han D'islande
Vol.II

Victor Hugo

Freeditorial

Han D'islande Vol.II

XXI

Il semble que tout prenne une voix pour l'accuser

de son crime.

Caïn, tragédie

Oui, seigneur comte, c'est aujourd'hui même, dans la ruine d'Arbar, que nous pourrons le rencontrer. Une foule de circonstances me font croire à la vérité de ce renseignement précieux, que j'ai recueilli hier soir par hasard, comme je vous l'ai conté, dans le village d'Oëlmoe.

Sommesnous loin de cette ruine d'Arbar?

Mais c'est auprès du lac de Smiasen. Le guide m'a assuré que nous y serions avant le milieu du jour.

Ainsi s'entretenaient deux personnages à cheval et enveloppés de manteaux bruns, lesquels suivaient de grand matin une de ces mille routes sinueuses et étroites qui

traversent en tous sens la forêt située entre les lacs de Smiasen et de Sparbo. Un guide des montagnes, muni de sa trompe et armé de sa hache, les précédait sur son petit cheval gris, et derrière eux marchaient quatre autres cavaliers armés jusqu'aux dents, vers lesquels ces deux personnages tournaient de temps en temps la tête, comme s'ils craignaient d'en être entendus.

Si ce brigand islandais se trouve en effet dans la ruine d'Arbar, disait celui des deux interlocuteurs dont la monture se tenait respectueusement un peu en arrière de l'autre, c'est un grand point de gagné, car le difficile était de rencontrer cet être insaisissable.

Vous croyez, Musdœmon? Et s'il allait rejeter nos offres?

Impossible, votre grâce! de l'or et l'impunité, quel brigand résisterait à cela?

Mais vous savez que ce brigand n'est pas un scélérat ordinaire. Ne le jugez donc pas à votre mesure; s'il refusait, comment rempliriezvous la promesse que vous avez faite dans la nuit d'avanthier aux trois chefs de l'insurrection?

Eh bien, noble comte, dans ce cas, que je regarde comme impossible, si nous avons le bonheur de trouver notre homme, votre grâce atelle oublié qu'un faux Han d'Islande m'attend dans deux jours à l'heure fixée, au lieu du rendezvous assigné aux trois chefs, à l'ÉtoileBleue, endroit d'ailleurs assez voisin de la ruine d'Arbar?

Vous avez raison, toujours raison, mon cher Musdœmon, dit le noble comte; et ils retombèrent tous deux dans leur cercle particulier de réflexions.

Musdœmon, dont l'intérêt était de tenir le maître en bonne humeur, fit, pour le distraire, une question au guide.

Brave homme, quelle est cette espèce de croix de pierre dégradée qui s'élève làhaut, derrière ces jeunes chênes?

Le guide, homme au regard fixe, à la mine stupide, tourna la tête et la secoua à plusieurs reprises en disant:

Oh! seigneur maître, c'est la plus vieille potence de Norvège; le saint roi Olaüs la fit construire pour un juge qui avait fait un pacte avec un brigand.

Musdœmon aperçut sur le visage de son patron une impression toute contraire à celle qu'il espérait des paroles simples du guide.

Ce fut, poursuivit celuici, une histoire bien singulière, la bonne mère Osie me l'a contée; le brigand fut chargé de pendre le juge.

Le pauvre guide ne s'apercevait pas, dans sa naïveté, que l'aventure dont il voulait égayer ses voyageurs était presque un outrage pour eux. Musdœmon l'arrêta.

Assez, assez, lui ditil, nous connaissons cette histoire.

L'insolent! murmura le comte, il connaît cette histoire! Ah! Musdœmon, tu me paieras cher tes impudences.

Sa grâce ne parletelle pas? dit Musdœmon d'un air obséquieux.

Je pensais aux moyens de vous faire enfin obtenir l'ordre de Dannebrog. Le mariage de ma fille Ulrique et du baron Ordener sera une bonne occasion.

Musdœmon se confondit en protestations et en remerciements.

À propos, reprit sa grâce, parlons de nos affaires. Croyezvous que l'ordre de rappel momentané que nous lui destinons soit parvenu au mecklembourgeois?

Le lecteur se rappelle peutêtre que le comte avait l'habitude de désigner sous ce nom le général Levin de Knud, qui était en effet natif du Mecklembourg.

Parlons de nos affaires! se dit intérieurement Musdœmon choqué; il paraît que mes affaires ne sont pas nos affaires.Seigneur comte, réponditil à haute voix, je pense que le messager du viceroi doit être en ce moment à Drontheim, et qu'ainsi le général Levin n'est pas loin de son départ.

Le comte prit une voix affectueuse.

Ce rappel, mon cher, est un de vos coups de maître; c'est une de vos intrigues les mieux conçues et les plus habilement exécutées.

L'honneur en appartient à sa grâce autant qu'à moi, répliqua Musdœmon, soigneux, comme nous l'avons déjà dit, de mêler le comte à toutes ses machinations.

Le patron connaissait cette pensée secrète de son confident, mais il voulait paraître l'ignorer. Il se mit à sourire.

Mon cher secrétaire intime, vous êtes toujours modeste; mais rien ne me fera méconnaître vos éminents services. La présence d'Elphège et l'absence du mecklembourgeois assurent mon triomphe à Drontheim. Me voici le chef de la province, et si Han d'Islande accepte le commandement des révoltés, que je veux lui offrir moimême, c'est à moi que reviendra, aux yeux du roi, la gloire d'avoir apaisé cette inquiétante insurrection et pris ce formidable brigand.

Ils parlaient ainsi à voix basse, quand le guide se retourna.

Mes seigneurs maîtres, ditil, voici, à notre gauche, le monticule sur lequel Biord le Juste fit décapiter, aux yeux de son armée, Vellon à la langue double, ce traître qui avait éloigné les vrais défenseurs du roi et appelé l'ennemi dans le camp, pour paraître avoir seul sauvé les jours de Biord.

Tous ces souvenirs de la vieille Norvège ne semblèrent pas du goût de Musdœmon, car il interrompit brusquement le guide.

Allons, allons, bonhomme, taisezvous et continuez votre chemin sans vous détourner; que nous importe ce que des masures ruinées ou des arbres morts vous rappellent de sottes aventures? Vous importunez mon maître avec vos contes de vieilles femmes.

XXII

Voici l'heure où le lion rugit,

Où le loup hurle à la lune,

Tandis que le laboureur ronfle,

Épuisé de sa pénible tâche.

Maintenant les tisons consumés brillent dans le foyer;

La chouette poussant son cri sinistre,

Rappelle aux malheureux, couchés dans les douleurs,

Le souvenir d'un drap funèbre.

Voici le temps de la nuit

Où les tombeaux, tous entr'ouverts,

Laissent échapper chacun son spectre,

Qui va errer dans les sentiers des cimetières.

SHAKESPEARE. Le Songe d'été.

Retournons sur nos pas. Nous avons laissé Ordener et Spiagudry gravissant avec assez de peine, au lever de la lune, la croupe du rocher courbé d'Oëlmoe. Ce rocher, chauve à l'origine de sa courbure, était appelé alors par les paysans norvégiens le CoudeVautour, dénomination qui représente en effet assez bien la figure qu'offre de loin cette masse énorme de granit.

À mesure que nos voyageurs s'élevaient vers la partie nue du rocher, la forêt se changeait en bruyère. Les mousses succédaient aux herbes; les églantiers sauvages, les genêts, les houx, aux chênes et aux bouleaux; appauvrissement de végétation qui, sur les hautes montagnes, indique toujours la proximité du sommet, en annonçant l'amincissement graduel de la couche de terre dont ce qu'on pourrait appeler l'ossement du mont est revêtu.

Seigneur Ordener, disait Spiagudry, dont l'esprit mobile était comme sans cesse entraîné dans un tourbillon d'idées diverses, cette pente est bien fatigante, et, pour vous avoir suivi, il faut tout le dévouement....

Mais il me semble que je vois là, à droite, un magnifique convolvulus; je voudrais bien pouvoir l'examiner. Pourquoi ne faitil pas grand jour?Savezvous que c'est une chose bien impertinente que d'évaluer un savant tel que moi quatre méchants écus? Il est vrai que le fameux Phèdre était esclave, et qu'Ésope, si nous en croyons le docte Planude, fut vendu dans une foire comme une bête ou une chose. Et qui ne serait fier d'avoir un rapport quelconque avec le grand Ésope?

Et avec le célèbre Han? ajouta Ordener en souriant.

Par saint Hospice, répondit le concierge, ne prononcez pas ce nom ainsi; je me passerais bien, je vous jure, seigneur, de cette dernière conformité. Mais ne seraitce pas une chose singulière, que le prix de sa tête revînt à Benignus Spiagudry, son compagnond'infortune?Seigneur Ordener, vous êtes plus noble que Jason, qui ne donna pas la toison d'or au pilote d'Argo; et certes votre entreprise, dont je ne devine pas positivement le but, n'est pas moins périlleuse que celle de Jason.

Mais, dit Ordener, puisque vous connaissez Han d'Islande, donnezmoi donc quelques détails sur lui. Vous m'avez déjà appris que ce n'est pas un géant, comme on le croit le plus communément.

Spiagudry l'interrompit.

Arrêtez, maître! n'entendezvous point un bruit de pas derrière nous?

Oui, répondit tranquillement le jeune homme. Ne vous alarmez pas; c'est quelque bête fauve que notre approche effarouche, et qui se retire en froissant les halliers.

Vous avez raison, mon jeune César; il y a si longtemps que ces bois n'ont vu d'êtres humains! Si l'on en juge à la pesanteur des pas, l'animal doit être gros. C'est un élan ou un renne; cette partie de la Norvège en est peuplée. On y trouve aussi des chatpards. J'en ai vu un, entre autres, qu'on avait amené à Copenhague; il était d'une grandeur monstrueuse. Il faut que je vous fasse la description de ce féroce animal.

Mon cher guide, dit Ordener, j'aimerais mieux que vous me fissiez la description d'un autre monstre non moins féroce, de cet horrible Han.

Baissez la voix, seigneur! Comme le jeune maître prononce paisiblement un tel nom! Vous ne savez pas....Dieu! seigneur, écoutez!

Spiagudry se rapprocha, en disant ces mots, d'Ordener, qui venait d'entendre en effet très distinctement un cri pareil à l'espèce de rugissement qui, si le lecteur se le rappelle, avait si fort effrayé le timide concierge dans cette soirée orageuse où ils avaient quitté Drontheim.

Avezvous entendu? murmura celuici, tout haletant de crainte.

Sans doute, dit Ordener, et je ne vois pas pourquoi vous tremblez. C'est un hurlement de bête sauvage, peutêtre tout simplement le cri d'un de ces chatpards dont vous parliez tout à l'heure. Comptiezvous traverser à cette heure un pareil endroit sans être averti en rien de la présence des hôtes que vous troublez? Je vous proteste, vieillard, qu'ils sont plus effrayés encore que vous.

Spiagudry, en voyant le calme de son jeune compagnon, se rassura un peu.

Allons, il pourrait bien se faire, seigneur, que vous eussiez encore raison. Mais ce cri de bête ressemble horriblement à une voix.... Vous avez été fâcheusement inspiré, souffrez que je vous le dise, seigneur, de vouloir monter à ce château de Vermund. Je crains qu'il ne nous arrive malheur sur le CoudeVautour.

Ne craignez rien tant que vous serez avec moi, répondit Ordener.

Oh! rien ne vous alarme; mais, seigneur, il n'y a que le bienheureux saint Paul qui puisse prendre des vipères sans se blesser.Vous n'avez seulement pas remarqué, quand nous sommes entrés dans ce maudit sentier, qu'il paraissait frayé depuis peu, et que les herbes foulées n'avaient même pas eu le temps de se relever depuis qu'on y avait passé.

J'avoue que tout cela me frappe peu, et que le calme de mon esprit ne dépend pas du plus ou moins de courbure d'un brin d'herbe. Voici que nous allons quitter la bruyère; nous n'entendrons plus de pas ni de cris de bêtes; je ne vous dirai donc plus, mon brave guide, de rassembler votre courage, mais de ramasser vos forces, car le sentier, taillé dans le roc, sera sans doute plus difficile que celuici.

Ce n'est pas, seigneur, qu'il soit plus escarpé, mais le savant voyageur Suckson conte qu'il est souvent embarrassé d'éclats de roches ou de lourdes pierres qu'on ne peut soulever et qu'il n'est pas aisé de franchir. Il y a entre autres, un peu au delà de la poterne de Malaër, dont nous approchons, un énorme bloc triangulaire de granit que j'ai toujours vivement désiré voir. Schoenning affirme y avoir retrouvé les trois caractères runiques primitifs.

Il y avait déjà quelque temps que les voyageurs gravissaient la roche nue; ils atteignirent une petite tour écroulée, à travers laquelle il fallait passer, et que Spiagudry fit remarquer à Ordener.

C’est la poterne de Malaër, seigneur. Ce chemin creusé à vif présente plusieurs autres constructions curieuses, qui montrent quelles étaient les anciennes fortifications de nos manoirs norvégiens! Cette poterne, qui était toujours gardée par quatre hommes d’armes, était le premier ouvrage avancé du fort de Vermund. À propos de porte ou poterne, le moine Urensius fait une remarque singulière; le mot janua, qui vient de Janus, dont le temple avait des portes si célèbres, n’atil pas engendré le mot janissaire, gardien de la porte du sultan? Il serait assez curieux que le nom du prince le plus doux de l’histoire eût passé aux soldats les plus féroces de la terre.

Au milieu de tout le fatras scientifique du concierge, ils avançaient assez péniblement sur des pierres roulantes et des cailloux tranchants, mêlés de ce gazon court et glissant qui croît quelquefois sur les rochers. Ordener oubliait la fatigue en songeant au bonheur de revoir ce Munckholm, si éloigné; tout à coup Spiagudry s’écria:

Ah! je l’aperçois! cette seule vue me dédommage de toute ma peine. Je la vois, seigneur, je la vois!

Qui donc? dit Ordener, qui pensait en ce moment à son Éthel.

Eh! seigneur, la pyramide triangulaire dont parle Schoenning! Je serai, avec le professeur Schoenning et l’évêque Isleif, le troisième savant qui aura eu le bonheur de l’examiner. Seulement il est fâcheux que ce ne soit qu’au clair de lune.

En approchant du fameux bloc, Spiagudry poussa un cri de douleur et d’épouvante à la fois. Ordener, surpris, s’informa avec intérêt du nouveau sujet de son émotion; mais le concierge archéologue fut quelque temps avant de pouvoir lui répondre.

Vous croyiez, disait Ordener, que cette pierre barrait le chemin; vous devez, au contraire, reconnaître avec plaisir qu’elle le laisse parfaitement libre.

Et c’est justement ce qui me désespère! dit Benignus d’une voix lamentable.

Comment?

Quoi! seigneur, reprit le concierge, ne voyezvous pas que cette pyramide a été dérangée de sa position; que la base, qui était assise sur le sentier, est maintenant exposée à l’air, tandis que le bloc est précisément appuyé contre terre, sur la face où Schoenning avait découvert les caractères runiques primordiaux?Je suis bien malheureux!

C’est jouer de malheur, en effet, dit le jeune homme.

Et ajoutez à cela, reprit vivement Spiagudry, que le dérangement de cette masse prouve ici la présence de quelque être surhumain. À moins que ce ne soit le diable, il n’y a en Norvège qu’un seul homme dont le bras puisse...

Mon pauvre guide, vous revenez encore à vos terreurs paniques. Qui sait si cette pierre n'est pas ainsi depuis plus d'un siècle?

Il y a cent cinquante ans, à la vérité, dit Spiagudry d'une voix plus calme, que le dernier observateur l'a étudiée. Mais il me semble qu'elle est fraîchement remuée; la place qu'elle occupait est encore humide. Voyez, seigneur.

Ordener, impatient d'arriver aux ruines, arracha son guide d'auprès de la pyramide merveilleuse, et parvint, par de sages paroles, à dissiper les nouvelles craintes que cet étrange déplacement avait inspirées au vieux savant.

Écoutez, vieillard, vous pourrez vous fixer au bord de ce lac, et vous livrer à votre aise à vos importantes études, quand vous aurez reçu les mille écus royaux que vous rapportera la tête de Han.

Vous avez raison, noble seigneur; mais ne parlez pas si légèrement d'une victoire bien douteuse. Il faut que je vous donne un conseil pour que vous vous rendiez plus aisément maître du monstre.

Ordener se rapprocha vivement de Spiagudry.

Un conseil! lequel?

Le brigand, dit celuici à voix basse et en jetant des regards inquiets autour de lui, le brigand porte à sa ceinture un crâne dans lequel il a coutume de boire. Ce crâne est le crâne de son fils, dont le cadavre est celui pour la profanation duquel je suis poursuivi.

Haussez un peu la voix et ne craignez rien, je vous entends à peine. Eh bien! ce crâne?

C'est de ce crâne, dit Spiagudry en se penchant à l'oreille du jeune homme, qu'il faut tâcher de vous emparer. Le monstre y attache je ne sais quelles idées superstitieuses. Quand le crâne de son fils sera en votre pouvoir, vous ferez de lui tout ce que vous voudrez.

Cela est bien, mon brave homme; mais comment s'emparer de ce crâne?

Par la ruse, seigneur; pendant le sommeil du monstre, peutêtre...

Ordener l'interrompit.

Il suffit. Votre bon conseil ne peut me servir; je ne dois pas savoir si un ennemi dort. Je ne connais pour combattre que mon épée.

Seigneur, seigneur! il n'est pas prouvé que l'archange Michel n'ait pas usé de ruse pour terrasser Satan.

Ici Spiagudry s'arrêta tout à coup, et étendit ses deux mains devant lui, en s'écriant d'une voix presque éteinte:

O ciel! ô ciel! qu'estce que je vois làbas? Voyez, maître, n'estce pas un petit homme qui marche dans ce même sentier devant nous?

Ma foi, dit Ordener en levant les yeux, je ne vois rien.

Rien, seigneur?En effet, le sentier tourne, et il a disparu derrière ce rocher.N'allons pas plus loin, seigneur, je vous en conjure.

En vérité, si ce personnage prétendu a si vite disparu, cela n'annonce pas qu'il ait l'intention de nous attendre; et s'il fuit, ce n'est pas une raison pour nous de fuir.

Veille sur nous, saint Hospice! dit Spiagudry, qui, dans toutes les occasions périlleuses, se souvenait de son patron favori.

Vous aurez pris, ajouta Ordener, l'ombre mouvante d'une chouette effrayée pour un homme.

J'ai pourtant bien cru voir un petit homme; il est vrai que le clair de lune produit souvent des illusions singulières. C'est à cette lumière que Baldan, sire de Merneugh, prit le rideau blanc de son lit pour l'ombre de sa mère; ce qui le décida à aller, le lendemain, déclarer son parricide aux juges de Christiania, qui allaient condamner le page innocent de la défunte. Ainsi, l'on peut dire que le clair de lune a sauvé la vie à ce page.

Personne n'oubliait mieux que Spiagudry le présent dans le passé. Un souvenir de sa vaste mémoire suffisait pour bannir toutes les impressions du moment. Aussi l'histoire de Baldan dissipatelle sa frayeur. Il reprit d'une voix tranquille:

Il est possible que le clair de lune m'ait trompé de même.

Cependant ils atteignaient le sommet du CoudeVautour, et commençaient à revoir le faîte des ruines, que la courbure du rocher leur avait cachées pendant qu'ils montaient.

Que le lecteur ne s'étonne pas si nous rencontrons souvent des ruines à la cime des monts de Norvège. Quiconque a parcouru des montagnes en Europe n'aura pas manqué de remarquer fréquemment des restes de forts et de châteaux, suspendus à la crête des pics les plus élevés, comme d'anciens nids de vautours ou des aires d'aigles morts. En Norvège surtout, au siècle où nous nous sommes transportés, ces sortes de

constructions aériennes étonnaient autant par leur variété que par leur nombre. C'étaient tantôt de longues murailles démantelées, se roulant en ceinture autour d'un roc; tantôt des tourelles grêles et aiguës surmontant la pointe d'un pic, comme une couronne; ou, sur la tête blanche d'une haute montagne, de grosses tours groupées autour d'un grand donjon, et présentant de loin l'aspect d'une vieille tiare. On voyait près des frêles arcades ogives d'un cloître gothique, les lourds piliers égyptiens d'une église saxonne; près de la citadelle à tours carrées d'un chef païen, la forteresse à créneaux d'un sire chrétien; près d'un châteaufort ruiné par le temps, un monastère détruit par la guerre. Tous ces édifices, mélange d'architectures singulières et presque ignorées aujourd'hui, construits hardiment sur des lieux en apparence inaccessibles, n'y avaient plus laissé que des débris, pour rendre en quelque sorte à la fois témoignage de la puissance et du néant de l'homme. Peutêtre s'étaitil passé dans leur enceinte bien des choses plus dignes d'être racontées que tout ce qu'on raconte à la terre; mais les événements s'écoulent, les yeux qui les ont vus se ferment; les traditions s'éteignent avec les ans, comme un feu qu'on n'a point recueilli; et qui pourrait ensuite pénétrer le secret des siècles?

Le manoir de Vermund le Proscrit, où nos deux voyageurs arrivaient en ce moment, était un de ceux auxquels la superstition rattachait le plus d'histoires surprenantes et d'aventures miraculeuses. À ces murailles de cailloux noyés dans un ciment devenu plus dur que la pierre, on reconnaissait aisément qu'il avait été bâti vers le cinquième ou le sixième siècle. De ses cinq tours, une seulement était encore debout dans toute sa hauteur; les quatre autres, plus ou moins dégradées, et couvrant de leurs débris le sommet du rocher, étaient liées entre elles par des lignes de ruines, lesquelles indiquaient également les anciennes limites des cours dans l'enceinte du château. Il était très difficile de pénétrer dans cette enceinte, obstruée de pierres, de quartiers de rochers, et d'arbustes de toute espèce, qui, rampant de ruine en ruine, surmontaient de leurs touffes les murailles tombées, ou laissaient pendre jusque dans le précipice leurs longs bras flexibles. C'est à ces tresses de rameaux que venaient souvent, disaiton, se balancer, au clair de lune, des âmes bleuâtres, esprits coupables de ceux qui s'étaient volontairement noyés dans le Sparbo, ou que le farfadet du lac attachait le nuage qui devait le remmener au lever du soleil. Mystères effrayants, dont avaient été plus d'une fois témoins de hardis pêcheurs, quand, pour profiter du sommeil des chiens de mer, [Note: Les chiens de mer sont redoutés des pêcheurs, parce qu'ils effraient les poissons.] ils osaient la nuit pousser leur barque jusque sous le rocher d'Oëlmoe, qui s'arrondissait dans l'ombre, audessus de leur tête, comme l'arche rompue d'un pont gigantesque.

Nos deux aventuriers franchirent, non sans peine, la muraille du manoir, à travers une crevasse, car l'ancienne porte était encombrée de ruines. La seule tour qui, ainsi que nous l'avons dit, fût restée debout, était située à l'extrémité du rocher. C'était, dit Spiagudry à Ordener, celle du sommet de laquelle on apercevait le fanal de Munckholm.

Ils s'y dirigèrent, quoique l'obscurité fût en ce moment complète. La lune était entièrement cachée par un gros nuage noir. Ils allaient gravir la brèche d'un autre mur, pour pénétrer dans ce qui avait été la seconde cour du château, quand Benignus s'arrêta tout court, et saisit brusquement le bras d'Ordener, d'une main qui tremblait si fort, que le jeune homme luimême en était ébranlé.

Quoi donc?... dit Ordener surpris.

Benignus, sans répondre, pressa son bras plus vivement encore, comme pour lui demander du silence.

Mais.... reprit le jeune homme.

Une nouvelle pression, accompagnée d'un gros soupir mal étouffé, le décida à attendre patiemment que ce nouvel effroi fût passé.

Enfin Spiagudry, d'une voix oppressée:

Eh bien! maître, qu'en ditesvous?

De quoi? dit Ordener.

Oui, seigneur, continua l'autre du même ton, vous vous repentez bien maintenant d'être monté ici!

Non, en vérité, mon brave guide, j'espère bien monter plus haut encore. Pourquoi voulezvous que je m'en repente?

Comment, seigneur, vous n'avez donc point vu?...

Vu! quoi?

Vous n'avez point vu! répéta l'honnête concierge, avec un accès toujours croissant de terreur.

Mais non vraiment! répondit Ordener d'un ton d'impatience; je n'ai rien vu, et je n'ai entendu que le bruit de vos dents que la peur faisait claquer violemment.

Quoi! là, derrière ce mur, dans l'ombre, ces deux yeux flamboyants comme des comètes, qui se sont fixés sur nous. Vous ne les avez point vus?

En honneur, non.

Vous ne les avez point vus errer, monter, descendre et disparaître enfin dans les ruines?

Je ne sais ce que vous voulez dire. Qu'importe, d'ailleurs?

Comment! seigneur Ordener, savezvous qu'il n'y a en Norvège qu'un seul homme dont les yeux rayonnent ainsi dans les ténèbres?

Allons, qu'importe encore! Quel est donc cet homme aux yeux de chat? Estce Han, votre formidable islandais? Tant mieux, s'il est ici! cela nous épargnera le voyage de Walderhog.

Ce tant mieux n'était point du goût de Spiagudry, qui ne put s'empêcher de révéler sa pensée secrète par cette exclamation involontaire:

Ah! seigneur, vous m'aviez promis de me laisser au village de Surb, à un mille du lieu du combat.

Le bon et noble Ordener comprit et sourit.

Vous avez raison, vieillard; il serait injuste de vous mêler à mes dangers. Ne craignez donc rien. Vous voyez ce Han d'Islande partout. Estce qu'il ne peut pas y avoir dans ces ruines quelque chat sauvage, dont les yeux soient aussi brillants que ceux de cet homme!

Pour la cinquième fois, Spiagudry parvint à se rassurer, soit que l'explication d'Ordener lui parût en effet naturelle, soit que la tranquillité de son jeune compagnon eût quelque chose de contagieux.

Ah! seigneur, sans vous je serais dix fois mort de peur en gravissant ces roches.Il est vrai que, sans vous, je ne l'aurais pas tenté.

La lune, qui reparut, leur laissa voir l'entrée de la plus haute tour, au bas de laquelle ils étaient parvenus. Ils y pénétrèrent en soulevant un épais rideau de lierre, qui fit pleuvoir sur eux des lézards endormis et de vieux nids d'oiseaux funèbres. Le concierge ramassa deux cailloux qu'il choqua, en laissant tomber les étincelles sur un tas de feuilles mortes et de branches sèches recueillies par Ordener. En peu d'instants une flamme claire s'éleva; et, dissipant les ténèbres qui les entouraient, elle leur permit d'observer l'intérieur de la tour.

Il n'en restait plus que la muraille circulaire, qui était très épaisse et revêtue de lierre et de mousse. Les plafonds de ses quatre étages s'étaient successivement écroulés au rezdechaussée, où ils formaient un amas énorme de décombres. Un escalier étroit et sans rampe, rompu en plusieurs endroits, tournait en spirale sur la surface intérieure de la muraille, au sommet de laquelle il aboutissait. Aux premiers pétillements du feu, une nuée de chatshuants et d'orfraies s'envolèrent lourdement, avec des cris étonnés et

lugubres, et de grandes chauvessouris vinrent par intervalles effleurer la flamme de leurs ailes couleur de cendre.

Voici des hôtes qui ne nous reçoivent pas très gaiement, dit Ordener; mais n'allez pas vous effrayer encore.

Moi, seigneur, reprit Spiagudry, en s'asseyant près du feu, moi craindre un hibou ou une chauvesouris! Je vivais avec des cadavres, et je ne craignais pas les vampires. Ah! je ne redoute que les vivants! Je ne suis pas brave, j'en conviens; mais je ne suis pas superstitieux.Tenez, si vous m'en croyez, seigneur, rions de ces dames aux ailes noires et aux chants rauques, et songeons à souper.

Ordener ne songeait qu'à Munckholm.

J'ai bien là quelques provisions, dit Spiagudry en tirant son havresac de dessous son manteau; mais, si votre appétit égale le mien, ce pain noir et ce fromage rance auront bientôt disparu. Je vois que nous serons obligés de rester encore fort loin des limites de la loi du roi français Philippe le Bel: Nemo audeat comedere praeter duo fercula cum potagio. Il doit bien y avoir au sommet de cette tour des nids de mouettes ou de faisans; mais comment y arriver par un escalier branlant qui ne pourrait tout au plus porter que des sylphes?

Cependant, reprit Ordener, il faudra bien qu'il me porte; car je monterai certainement au faîte de cette tour.

Quoi! maître, pour avoir des nids de mouettes?

Ne faites pas, de grâce, cette imprudence. Il ne faut pas se tuer pour mieux souper. Songez d'ailleurs que vous pourriez vous tromper, et prendre des nids de chatshuants.

C'est bien de vos nids que je m'embarrasse! Ne m'avezvous pas dit que du haut de cette tour on apercevait le donjon de Munckholm?

Cela est vrai, jeune maître; au sud. Je vois bien que le désir de fixer ce point important pour la science géographique a été le motif de ce fatigant voyage au château de Vermund. Mais daignez réfléchir, noble seigneur Ordener, que le devoir d'un savant zélé peut être quelquefois de braver la fatigue, mais jamais le danger. Je vous en supplie, ne tentez pas cette méchante ruine d'escalier sur laquelle un corbeau n'oserait se percher.

Benignus ne se souciait nullement de rester seul dans le bas de la tour. Comme il se levait pour prendre la main d'Ordener, son havresac, placé sur les pointes de ses genoux, tomba dans les pierres et rendit un son clair.

Qu'estce donc qui résonne ainsi dans ce havresac? demanda Ordener.

Cette question sur un point si délicat pour Spiagudry, lui ôta l'envie de retenir son jeune compagnon.

Allons, ditil sans répondre à la question, puisque, malgré mes prières, vous vous obstinez à monter au haut de cette tour, prenez garde aux crevasses de l'escalier.

Mais, reprit Ordener, qu'y atil donc dans votre havresac, pour lui faire rendre, ce son métallique?

Cette insistance indiscrète déplut souverainement au vieux gardien qui maudit le questionneur du fond de l'âme.

Eh! noble maître, réponditil, comment pouvezvous vous occuper d'un méchant plat à barbe de fer, qui retentit contre un caillou?Puisque je ne puis vous fléchir, se hâtatil d'ajouter, ne tardez pas à redescendre, et ayez soin de vous tenir aux lierres qui tapissent la muraille. Vous verrez le fanal de Munckholm entre les deux Escabelles de Frigge, au midi.

Spiagudry n'aurait rien pu dire de plus adroit pour bannir toute autre idée de l'esprit du jeune homme. Ordener, se débarrassant de son manteau, s'élança vers l'escalier, sur lequel le concierge le suivit des yeux, jusqu'à ce qu'il ne le vît plus que glisser, comme une ombre vague, au plus haut de la muraille, à peine éclairée à son sommet par la lueur agitée du foyer et le reflet immobile de la lune.

Alors, se rasseyant et ramassant son havresac:

Mon cher Benignus Spiagudry, ditil, pendant que ce jeune lynx ne vous voit pas et que vous êtes seul, hâtezvous de briser l'incommode enveloppe de fer qui vous empêche de prendre possession, oculis et manu, du trésor renfermé sans doute dans cette cassette. Quand il sera délivré de cette prison, il sera moins lourd à porter et plus aisé à cacher.

Déjà, armé d'une grosse pierre, il s'apprêtait à briser le couvercle du coffre, quand un rayon de lumière tombant sur le sceau de fer qui le fermait, arrêta tout à coup le concierge antiquaire.

Par saint Willebrod le Numismate, je ne me trompe pas, s'écriaitil en frottant vivement le couvercle rouillé, ce sont bien là les armes de Griffenfeld. J'allais faire une grande folie de rompre ce sceau. Voilà peutêtre le seul modèle qui reste de ces armoiries fameuses, brisées en 1676 par la main du bourreau. Diable! ne touchons pas à ce couvercle. Quelle que soit la valeur des objets qu'il cache, à moins que, contre toute probabilité, ce ne soient des monnaies de Palmyre ou des médailles carthaginoises, il est certainement plus précieux encore. Me voici donc seul propriétaire des armes maintenant abolies de Griffenfeld! Cachons soigneusement ce trésor.Aussi bien je

trouverai peutêtre quelque secret pour ouvrir la cassette, sans commettre de vandalisme. Les armoiries de Griffenfeld! Oh oui! voilà bien la main de justice, la balance sur champ de gueules. Quel bonheur!

À chaque nouvelle découverte héraldique qu'il faisait en dérouillant le vieux cachet, il poussait un cri d'admiration ou une exclamation de contentement.

Au moyen d'un dissolvant, j'ouvrirai la serrure sans briser le sceau. Ce sont sans doute les trésors de l'exchancelier.Si quelqu'un, tenté par l'appât des quatre écus syndicaux, me reconnaît et m'arrête, il ne me sera pas difficile de me racheter.Ainsi, cette bienheureuse cassette m'aura sauvé.

En parlant ainsi, son regard se leva machinalement.

Tout à coup son visage grotesque passa en un clin d'œil de l'expression d'une joie folle à celle d'une terreur stupide. Tous ses membres tremblèrent convulsivement. Ses yeux devinrent fixes, son front se rida, sa bouche demeura béante, et sa voix s'éteignit dans son gosier, comme une lumière qu'on souffle.

En face de lui, de l'autre côté du foyer, un petit homme était debout, les bras croisés. À ses vêtements de peaux ensanglantées, à sa hache de pierre, à sa barbe rousse, et à ce regard dévorant fixé sur lui, le malheureux concierge avait reconnu du premier coup d'œil l'effrayant personnage dont il avait reçu la dernière visite au Spladgest de Drontheim.

C'est moi! dit le petit homme d'un air terrible.

Cette cassette t'aura sauvé, ajoutatil avec un affreux sourire ironique. Spiagudry! estce ici le chemin de Thoctree?

L'infortuné essaya d'articuler quelques paroles.

Thoctree!... Seigneur... Mon seigneur maître... j'y allais...

Tu allais à Walderhog, répondit l'autre d'une voix de tonnerre.

Spiagudry terrifié ramassa toutes ses forces pour faire un signe de tête négatif.

Tu me conduisais un ennemi; merci! ce sera un vivant de moins. Ne crains rien, fidèle guide, il te suivra.

Le malheureux gardien voulut pousser un cri et put à peine faire entendre un murmure vague et confus.

Pourquoi t’effraiestu de ma présence? Tu me cherchais.Écoute, ne crie pas, ou tu es mort.

Le petit homme agita sa hache de pierre audessus de la tête du concierge; il poursuivit, d’une voix qui sortait de sa poitrine comme le bruit d’un torrent sort d’une caverne:

Tu m’as trahi.

Non, votre grâce, non, excellence... dit enfin Benignus pouvant à peine articuler ces paroles suppliantes. L’autre fit entendre comme un rugissement sourd.

Ah! tu voudrais me tromper encore! Ne l’espère plus.Écoute, j’étais sur le toit du Spladgest quand tu as scellé ton pacte avec cet insensé; c’est moi dont tu as deux fois entendu la voix. C’est moi que tu as encore entendu dans l’orage sur la route; c’est moi que tu as retrouvé dans la tour de Vygla; c’est moi qui t’ai dit: Au revoir!

Le concierge épouvanté jeta un regard égaré autour de lui, comme pour appeler du secours. Le petit homme continua:

Je ne voulais pas laisser échapper ces soldats qui te poursuivaient. Ils étaient du régiment de Munckholm.

Pour toi, je ne pouvais te perdre.Spiagudry, c’est moi que tu as revu au village d’Oëlmoe sous ce feutre de mineur; c’est moi dont tu as entendu les pas et la voix, dont tu as reconnu les yeux en montant à ces ruines; c’est moi!

Hélas! l’infortuné n’en était que trop convaincu; il se roula à terre, aux pieds de son formidable juge, en s’écriant d’une voix déchirante et étouffée:Grâce!

Le petit homme, les bras toujours croisés, attachait sur lui un regard de sang, plus ardent que la flamme du foyer.

Demande ton salut à cette cassette dont tu l’attends, ditil ironiquement.

Grâce, seigneur! Grâce! répéta le mourant Spiagudry.

Je t’avais recommandé d'être fidèle et muet, tu n’as pu être fidèle; à l’avenir je te proteste que tu seras muet.

Le concierge, entrevoyant l’horrible sens de ces paroles, poussa un long gémissement.

Ne crains rien, dit l’homme, je ne te séparerai pas de ton trésor.

À ces mots, dénouant sa ceinture de cuir, il la passa dans l'anneau de la cassette, et la suspendit ainsi au cou de Spiagudry, qui fléchissait sous le poids.

Allons! reprit l'autre, quel est le diable auquel tu désires donner ton âme? Hâtetoi de l'appeler, afin qu'un autre démon dont tu ne te soucierais pas ne s'en empare point avant lui.

Le désespéré vieillard, hors d'état de prononcer une parole, tomba aux genoux du petit homme, en faisant mille signes de prière et d'épouvante.

Non, non! dit celuici; écoute, fidèle Spiagudry, ne te désole pas de laisser ainsi ton jeune compagnon sans guide. Je te promets qu'il ira où tu vas. Suismoi, tu ne fais que lui montrer le chemin.Allons!

À ces mots, saisissant le misérable dans ses bras de fer, il l'emporta hors de la tour comme un tigre emporte une longue couleuvre; et un moment après il s'éleva dans les ruines un grand cri, auquel se mêla un effroyable éclat de rire.

XXIII

Oui, l'on peut bien montrer à l'œil éploré de

l'amant fidèle l'objet éloigné de son idolâtrie.

Mais, hélas! les scènes de l'attente, des adieux,

les pensées, les souvenirs doux et amers, les

rêves enchanteurs des êtres qui aiment! qui peut

les rendre?

MATURIN. Bertram.

Cependant l'aventureux Ordener, après avoir vingt fois failli tomber dans sa périlleuse ascension, était parvenu sur le haut du mur épais et circulaire de la tour. À son arrivée inattendue, de noires chouettes centenaires, brusquement troublées dans leurs ruines, s'enfuirent d'un vol oblique, en tournant vers lui leur regard fixe, et des pierres roulantes, heurtées par son pied, tombèrent dans le gouffre en bondissant sur les saillies des rochers avec des bruits sourds et lointains.

En tout autre instant, Ordener eût longtemps laissé errer sa vue et sa rêverie sur la profondeur de l'abîme, accrue de la profondeur de la nuit. Son œil, observant à l'horizon toutes ces grandes ombres, dont une lune nébuleuse blanchissait à peine les sombres contours, eût longtemps cherché à distinguer les vapeurs parmi les rochers et les montagnes parmi les nuages; son imagination eût animé toutes les formes gigantesques, toutes les apparences fantastiques que le clair de lune prête aux monts et aux brouillards. Il eût écouté de loin la plainte confuse du lac et des forêts, mêlée au sifflement aigu des herbes sèches que le vent tourmentait à ses pieds, entre les fentes des pierres; et son esprit eût donné un langage à toutes ces voix mortes que la nature matérielle élève pendant le sommeil de l'homme et le silence de la nuit. Mais, quoique cette scène agît à son insu sur son être entier, d'autres pensées le remplissaient. À peine son pied s'étaitil posé sur le faîte de la muraille, que son œil s'était tourné vers le sud du ciel, et qu'une joie indicible l'avait transporté en apercevant, au delà de l'angle de deux montagnes, un point lumineux rayonner à l'horizon comme une étoile rouge.C'était le fanal de Munckholm.

Ceuxlà ne sont pas destinés à goûter les vraies joies de la vie, qui ne comprendront pas le bonheur qu'éprouva le jeune homme. Tout son cœur se souleva de ravissement; son sein gonflé, palpitant avec force, respirait à peine. Immobile, l'œil tendu, il contemplait

l'astre de consolation et d'espérance. Il lui semblait que ce rayon de lumière, venant au sein de la nuit du séjour qui contenait toute sa félicité, lui apportait quelque chose de son Éthel. Ah! n'en doutons pas, à travers les temps et les espaces, les âmes ont quelquefois des correspondances mystérieuses. En vain le monde réel élève ses barrières entre deux êtres qui s'aiment; habitants de la vie idéale, ils s'apparaissent dans l'absence, ils s'unissent dans la mort. Que peuvent en effet les séparations corporelles, les distances physiques sur deux cœurs liés invinciblement par une même pensée et un commun désir?Le véritable amour peut souffrir, mais non mourir.

Qui ne s'est point arrêté cent fois durant les nuits pluvieuses sous quelque fenêtre à peine éclairée? Qui n'a point passé et repassé devant une porte, erré avec délices autour d'une maison? Qui ne s'est point brusquement retourné de son chemin pour suivre, le soir, dans les détours d'une rue déserte, une robe flottante, un voile blanc tout à coup reconnu dans l'ombre? Celui qui ne connaît pas ces émotions peut dire qu'il n'a jamais aimé.

En présence du fanal lointain de Munckholm, Ordener méditait. À sa première joie avait succédé un contentement triste et ironique; mille sentiments divers se pressaient dans son âme tumultueuse.Oui, se disaitil, il faut que l'homme gravisse longtemps et péniblement pour voir enfin un point de bonheur dans l'immense nuit.Elle est donc là! elle dort, elle rêve, elle pense à moi, peutêtre!Mais qui lui dira que son Ordener est maintenant, triste et isolé, suspendu dans l'ombre audessus d'un abîme? son Ordener, qui n'a plus d'elle qu'une boucle de cheveux sur son sein, et une lueur vague à l'horizon!Puis, laissant tomber un coup d'œil sur les rayons rougeâtres du grand feu allumé dans la tour, qui s'échappaient au dehors à travers les crevasses de la muraille:

Peutêtre, murmuratil, de l'une des fenêtres de sa prison, jettetelle un regard indifférent sur la flamme lointaine de ce foyer.

Tout à coup un grand cri et un long éclat de rire se firent entendre, comme audessous de lui, sur le bord de l'abîme; il se détourna brusquement, et vit l'intérieur de la tour désert. Alors, inquiet pour le vieillard, il se hâta de descendre; mais à peine avaitil franchi quelques marches de l'escalier, qu'un bruit sourd, pareil à celui d'un corps pesant qui serait tombé dans les eaux profondes du lac, monta jusqu'à lui.

XXIV

Le comte don Sancho Diaz, seigneur de Saldana,

répandait d'amères larmes dans sa prison.

Plein de désespoir, il exhalait, ses plaintes dans

la solitude contre le roi Alphonse.

«O tristes moments, où mes cheveux blancs me

rappellent combien d'années j'ai déjà passées dans

cette prison horrible!»

Romances espagnoles.

Le soleil se couchait; ses rayons horizontaux dessinaient sur la simarre de laine de Schumacker et sur la robe de crêpe d'Éthel, l'ombre noire des barreaux de leur fenêtre. Tous deux étaient assis près de la haute croisée en ogive, le vieillard sur un grand fauteuil gothique, la jeune fille sur un tabouret, à ses pieds. Le prisonnier paraissait rêver dans sa position favorite et mélancolique. Son front chauve et ridé était appuyé sur ses mains et l'on ne voyait de son visage que sa barbe blanche qui pendait en désordre sur sa poitrine.

Mon père, dit Éthel qui cherchait tous les moyens de le distraire, mon seigneur et père, j'ai fait cette nuit un songe d'heureux avenir.Voyez, levez les yeux, mon noble père, regardez ce beau ciel.

Je ne vois le ciel, répondit le vieillard, qu'à travers les barreaux de ma prison, comme je ne vois votre avenir, Éthel, qu'à travers mes malheurs.

Puis sa tête, un moment soulevée, retomba sur ses mains, et tous deux se turent.

Mon seigneur et père, reprit la jeune fille un moment après et d'une voix timide, estce au seigneur Ordener que vous pensez?

Ordener, dit le vieillard, comme cherchant à se rappeler de qui on lui parlait.Ah! je sais qui vous voulez dire. Eh bien?

Pensezvous qu'il revienne bientôt, mon père? il y a longtemps déjà qu'il est parti. Voici le quatrième jour.

Le vieillard secoua tristement la tête.

Je crois que, lorsque nous aurons compté la quatrième année depuis son départ, nous serons aussi près de son retour qu'aujourd'hui.

Éthel pâlit.

Dieu! croyezvous donc qu'il ne reviendra pas? Schumacker ne répondit point. La jeune fille répéta sa question avec un accent suppliant et inquiet.

N'atil donc pas promis qu'il reviendrait? dit brusquement le prisonnier.

Oui, sans doute, seigneur! reprit Éthel empressée.

Eh bien! comment pouvezvous compter sur son retour? n'estce pas un homme? Je crois que le vautour pourra retourner au cadavre, mais je ne crois pas au retour du printemps dans l'année qui décline.

Éthel, voyant son père retomber dans ses mélancolies, se rassura; il y avait dans son cœur de vierge et d'enfant une voix qui démentait impérieusement la philosophie chagrine du vieillard.

Mon père, ditelle avec fermeté, le seigneur Ordener reviendra; ce n'est pas un homme comme les autres hommes.

Qu'en savezvous, jeune fille?

Ce que vous en savez vousmême, mon seigneur et père.

Je ne sais rien, dit le vieillard. J'ai entendu des paroles d'un homme qui annonçaient des actions d'un dieu.

Puis il ajouta, avec un rire amer:

J'ai réfléchi sur cela, et j'ai vu que c'était trop beau pour y croire.

Et moi, seigneur, j'y ai cru, précisément parce que c'était beau.

Oh! jeune fille, si vous étiez ce que vous deviez être, comtesse de Tongsberg et princesse de Wollin, entourée, comme vous le seriez, d'une cour de beaux traîtres et d'adorateurs intéressés, cette crédulité serait d'un grand danger pour vous.

Mon père et seigneur, ce n'est pas crédulité, c'est confiance.

On s'aperçoit aisément, Éthel, qu'il y a du sang français dans vos veines.

Cette idée ramena le vieillard, par une transition imperceptible, à des souvenirs, et il continua avec une sorte de complaisance:

Car ceux qui ont dégradé votre père plus qu'il n'avait été élevé, ne pourront empêcher que vous ne soyez fille de Charlotte, princesse de Tarente, et que l'une de vos aïeules ne soit Adèle ou Édèle, comtesse de Flandre, dont vous portez le nom.

Éthel pensait à toute autre chose.

Mon père, vous jugez mal le noble Ordener.

Noble, ma fille! quel sens donnezvous à ce mot? J'ai fait des nobles qui ont été bien vils.

Je ne veux point dire, seigneur, qu'il soit noble de la noblesse qui se donne.

Estce donc que vous savez qu'il descend d'un jarl ou d'un hersa? [Note: Les anciens seigneurs en Norvège, avant que Griffenfeld fondât une noblesse régulière, portaient les titres de hersa (baron), ou jarl (comte). C'est de ce dernier mot qu'est formé le mot anglais earl (comte).]

Je l'ignore comme vous, mon père. Il est peutêtre, poursuivitelle en baissant les yeux, le fils d'un serf ou d'un vassal. Hélas! on peint des couronnes et des lyres sur le velours d'un marchepied. Je veux dire seulement d'après vous, mon vénéré seigneur, qu'il est noble de cœur.

De tous les hommes qu'elle avait vus, Ordener était celui qu'Éthel connaissait le plus et le moins tout ensemble. Il était apparu dans sa destinée, pour ainsi dire, comme ces anges qui visitaient les premiers hommes, en s'enveloppant à la fois de clartés et de mystères. Leur seule présence révélait leur nature, et l'on adorait. Ainsi Ordener avait laissé voir à Éthel ce que les hommes cachent le plus, son cœur; il avait gardé le silence sur ce dont ils se vantent assez volontiers, sa patrie et sa famille; son regard avait suffi à Éthel, et elle avait eu foi en ses paroles. Elle l'aimait, elle lui avait donné sa vie, elle n'ignorait rien de son âme, et ne savait pas son nom.

Noble de cœur! répéta le vieillard, noble de cœur! Cette noblesse est audessus de celle que donnent les rois; c'est Dieu qui la donne. Il la prodigue moins qu'eux.

Ici le prisonnier leva les yeux vers ses armoiries brisées, en ajoutant:

Et il ne la reprend jamais.

Aussi, mon père, dit la jeune fille, celui qui garde l'une se consoletil aisément d'avoir perdu l'autre.

Cette parole fit tressaillir le père et lui rendit son courage. Il reprit d'une voix ferme:

Vous avez raison, jeune fille. Mais vous ne savez pas que la disgrâce jugée injuste par le monde est quelquefois justifiée par notre intime conscience. Telle est notre misérable nature; une fois malheureux, il s'élève en nousmêmes, pour nous reprocher des fautes et des erreurs, une foule de voix qui dormaient dans la prospérité.

Ne parlez pas ainsi, mon illustre père, dit Éthel, profondément émue; car, à la voix altérée du vieillard, elle sentait qu'il avait laissé échapper le secret de l'une de ses douleurs. Elle leva ses yeux sur lui, et, baisant sa main froide et ridée, elle reprit doucement:

Vous jugez bien sévèrement deux hommes nobles, le seigneur Ordener et vous, mon vénéré père.

Vous décidez légèrement, Éthel. On dirait que vous ne savez pas que la vie est une chose grave.

Aije donc mal fait, seigneur, de rendre justice au généreux Ordener?

Schumacker fronça le sourcil d'un air mécontent.

Je ne puis vous approuver, ma fille, d'attacher ainsi votre admiration à un inconnu, que vous ne reverrez jamais sans doute.

Oh! dit la jeune fille, sur laquelle ces paroles glacées tombaient comme un poids, ne croyez pas cela. Nous le reverrons. N'estce pas pour vous qu'il va affronter ce danger?

Je me suis comme vous, je l'avoue, laissé prendre d'abord à ses promesses. Mais non, il n'ira pas, et alors il ne reviendra pas vers nous.

Il ira, seigneur, il ira!

Le ton dont la jeune fille prononça ces mots était presque celui de l'offense. Elle se sentait outragée dans son Ordener. Hélas! elle était trop sûre dans son âme de ce qu'elle affirmait!

Le prisonnier reprit, sans paraître ému:

Eh bien! s'il va combattre ce brigand, s'il se dévoue à ce danger, il en sera de même; il ne reviendra pas.

Pauvre Éthel!combien une parole dite avec indifférence peut quelquefois froisser douloureusement la plaie secrète d'un cœur inquiet et déchiré! Elle baissa son visage

pâle, pour dérober au regard froid de son père deux larmes qui s'échappaient malgré elle de ses paupières gonflées.

O mon père! murmuratelle, au moment où vous parlez ainsi, peutêtre ce noble infortuné meurtil pour vous!

Le vieux ministre secoua la tête en signe de doute.

Je ne le crois pas plus que je ne le désire; et d'ailleurs, où serait mon crime? J'aurais été ingrat envers ce jeune homme, comme tant d'autres l'ont été envers moi.

Un soupir profond fut la seule réponse d'Éthel; et Schumacker, se penchant vers son bureau, continua de déchirer d'un air distrait quelques feuillets des Vies des Hommes illustres de Plutarque, dont le volume, déjà lacéré en vingt endroits, et surchargé de notes, était devant lui.

Un moment après, le bruit de la porte qui s'ouvrait se fit entendre, et Schumacker, sans se détourner, cria sa défense habituelle:Qu'on n'entre pas! laissezmoi; je ne veux pas qu'on entre.

C'est son excellence le gouverneur, répondit la voix de l'huissier.

En effet, un vieillard, revêtu d'un grand habit de général, portant à son cou les colliers de l'éléphant, de dannebrog et de la toison d'or, s'avança vers Schumacker, qui se leva à demi, en répétant entre ses dents:

Le gouverneur! le gouverneur!Le général salua avec respect Éthel, qui, debout près de son père, le considérait d'un air inquiet et craintif.

Peutêtre, avant d'aller plus loin, n'estil pas inutile de rappeler en quelques mots les motifs de cette visite du général Levin à Munckholm. Le lecteur n'a pas oublié les fâcheuses nouvelles qui tourmentaient le vieux gouverneur, au chapitre XX de cette véritable histoire. En les recevant, la nécessité d'interroger Schumacker s'était d'abord présentée à l'esprit du général; mais il n'avait pu s'y décider sans une extrême répugnance. L'idée d'aller tourmenter un infortuné prisonnier, déjà livré à tant de tourments, et qu'il avait vu si puissant, de scruter sévèrement les secrets du malheur, même coupable, déplaisait à son âme bonne et généreuse. Cependant le service du roi l'exigeait; il ne devait pas quitter Drontheim sans emporter les nouvelles lueurs qui pouvaient jaillir de l'interrogatoire de l'auteur apparent de l'insurrection des mineurs. C'était donc le soir qui devait précéder son départ qu'après un entretien long et confidentiel avec la comtesse d'Ahlefeld, le gouverneur s'était résigné à voir le captif. En se rendant au château, l'idée des intérêts de l'état, du parti que ses nombreux ennemis personnels pourraient tirer de ce qu'on nommerait sa négligence, et peutêtre aussi

d’astucieuses paroles de la grandechancelière, avaient fermenté dans sa tête et l’avaient ramené à la fermeté. Il était donc monté au donjon du Lion de Slesvig avec des projets de sévérité; il se promettait d'être avec le conspirateur Schumacker comme s’il n’avait jamais connu le chancelier Griffenfeld, de dépouiller tous ses souvenirs et jusqu’à son caractère, et de parler en juge inflexible à cet ancien confrère de faveur et de puissance.

Cependant, à peine entré dans l’appartement de l’exchancelier, le visage, vénérable, quoique morose, du vieillard l’avait frappé; la figure douce, quoique fière, d’Éthel l’avait attendri; et le premier aspect des deux prisonniers avait déjà dissipé la moitié de sa sévérité.

Il s’avança vers le ministre tombé, et lui tendit involontairement la main en disant, sans s’apercevoir que l’autre ne répondait pas à sa politesse:

Salut, comte de Griffenf…C’était la surprise d’une vieille habitude. Il se reprit précipitamment:

Seigneur Schumacker!Puis il s’arrêta, tout satisfait et tout épuisé d’un tel effort.

Il se fit une pause. Le général cherchait dans sa tête quelles paroles assez sévères pourraient dignement répondre à la dureté de ce début.

Eh bien, dit enfin Schumacker, vous êtes le gouverneur du Drontheimhus?

Le général, un peu surpris de se voir questionné par celui qu’il venait interroger, fit un signe affirmatif.

En ce cas, reprit le prisonnier, j’ai une plainte à vous faire.

Une plainte! laquelle? laquelle? et le visage du noble Levin prenait une expression d’intérêt.

Schumacker continua d’un air d’humeur:

Un ordre du viceroi prescrit qu’on me laisse libre et tranquille dans ce donjon.

Je connais cet ordre.

Seigneur gouverneur, on se permet pourtant de m’importuner et de pénétrer dans ma prison.

Qui donc? s’écria le général; nommezmoi celui qui ose…

Vous, seigneur gouverneur.

Ces paroles, prononcées d'un ton hautain, blessèrent le général. Il répondit d'une voix presque irritée:

Vous oubliez que mon pouvoir, lorsqu'il s'agit de servir le roi, ne connaît point de limites.

Si ce n'est, dit Schumacker, celles du respect qu'on doit au malheur. Mais les hommes ne savent pas cela.

L'exgrandchancelier parlait ainsi, comme s'il se fût parlé à luimême. Il fut entendu du gouverneur.

Si vraiment, si vraiment! J'ai eu tort, comte de Griff.... seigneur Schumacker, veuxje dire; je devais vous laisser la colère, puisque j'ai la puissance.

Schumacker se tut un instant.

Il y a, repritil pensif, dans votre visage et dans votre voix, seigneur gouverneur, quelque chose d'un homme que j'ai connu jadis. Il y a bien longtemps. Il n'y a que moi qui me souvienne de ce tempslà. C'était dans ma prospérité. C'était un certain Levin de Knud, du Mecklembourg. Avezvous connu ce fou?

Je l'ai connu, répliqua le général sans s'émouvoir.

Ah! vous vous le rappelez. Je croyais qu'on ne se souvenait des hommes que dans l'adversité.

N'étaitce pas un capitaine de la milice royale? poursuivit le gouverneur.

Oui, un simple capitaine, bien que le roi l'aimât beaucoup. Mais il ne songeait qu'aux plaisirs et ne montrait pas d'ambition. C'était une tête singulièrement extravagante. Conçoiton une pareille modération de désirs dans un favori?

Mais cela peut se concevoir.

Je l'aimais assez, ce Levin de Knud, parce qu'il ne m'inquiétait pas. Il était l'ami du roi comme d'un autre homme. On eût dit qu'il ne l'aimait que pour son plaisir particulier, et nullement pour sa fortune.

Le général voulut interrompre Schumacker; mais celuici continua avec quelque opiniâtreté, soit par esprit de contrariété, soit que le souvenir réveillé en lui lui plût en effet:

Puisque vous avez connu ce capitaine Levin, seigneur gouverneur, vous savez sans doute qu'il eut un fils, lequel même est mort tout jeune. Mais vous souvenezvous de ce qui se passa à la naissance de ce fils?

Je me souviens bien plus de ce qui se passa à sa mort, dit le général, en cachant ses yeux de sa main et d'une voix altérée.

Mais, poursuivit l'indifférent Schumacker, c'est un fait connu de peu de personnes, et qui vous peindra toute la bizarrerie de ce Levin. Le roi voulait tenir l'enfant sur les fonts de baptême; croiriezvous que Levin refusa? Il fit bien plus encore; il choisit pour le parrain de son fils un vieux mendiant qui se traînait aux portes du palais. Je n'ai jamais pu comprendre le motif d'un pareil acte de démence.

Je vais vous le dire, répondit le général. En choisissant un protecteur à l'âme de son fils, ce capitaine Levin pensait sans doute qu'un pauvre est plus puissant auprès de Dieu qu'un roi.

Schumacker réfléchit un instant et dit:

Vous avez raison.

Le gouverneur voulut encore ramener la conversation au but de sa visite. Mais Schumacker l'arrêta.

De grâce, s'il est vrai que ce Levin du Mecklembourg ne vous soit pas inconnu, laissezmoi parler de lui. De tous les hommes que j'ai vus dans mes temps de grandeur, c'est le seul dont le souvenir ne m'apporte ni dégoût ni horreur. S'il poussait la singularité jusqu'à la folie, il n'en était pas moins, par ses nobles qualités, un homme tel qu'il y en a bien peu.

Je ne pense pas de même. Ce Levin n'avait rien de plus que les autres hommes. Il y en a beaucoup même qui valent mieux que lui.

Schumacker croisa les bras, en levant les yeux au ciel.

Oui, voilà bien comme ils sont tous! On ne peut louer devant eux un homme digne de louange, qu'ils ne cherchent aussitôt à le noircir. Ils empoisonnent jusqu'au plaisir de louer justement. Il est cependant assez rare.

Si vous me connaissiez, vous ne m'accuseriez pas de noirceur envers le gén…c'estàdire, le capitaine Levin.

Laissezmoi, laissezmoi, dit le prisonnier, pour la loyauté et la générosité il n'y a jamais eu deux hommes comme ce Levin de Knud, et dire le contraire, c'est à la fois le calomnier et louer démesurément cette exécrable race humaine!

Je vous assure, reprit le gouverneur, cherchant à calmer la colère de Schumacker, que je n'ai eu contre Levin de Knud aucune intention perfide.

Ne dites pas cela. Bien qu'il fût insensé, tous les hommes sont loin de lui ressembler. Ils sont faux, ingrats, envieux, calomniateurs. Savezvous que Levin de Knud donnait aux hôpitaux de Copenhague plus de la moitié de son revenu?

J'ignorais que vous en fussiez instruit.

C'est cela! s'écria le vieillard d'un air triomphant. Il espérait pouvoir le flétrir en toute sûreté, dans la confiance que j'ignorais les bonnes actions de ce pauvre Levin!

Mais non, mais non!

Pensezvous que je ne sais pas encore qu'il fit donner le régiment que le roi lui destinait, à un officier qui l'avait blessé en duel, lui, Levin de Knud, parce que, disaitil, l'autre était plus ancien que lui?

Je croyais cependant cette action secrète.

Ditesmoi donc, seigneur gouverneur du Drontheimhus, estce que pour cela elle en est moins belle? Parce que Levin cachait ses vertus, estce une raison pour les nier? Oh! que les hommes sont bien les mêmes! Oser confondre avec eux le noble Levin, lui qui, n'ayant pu sauver un soldat convaincu d'avoir voulu l'assassiner, fit une pension à la veuve de son meurtrier!

Eh! qui n'en eût pas fait autant? Ici Schumacker éclata.

Qui? vous! moi! tous les hommes, seigneur gouverneur! Parce que vous portez le brillant costume de général et des plaques d'honneur sur votre poitrine, croyezvous donc à votre mérite? Vous êtes général, et le malheureux Levin sera mort capitaine. Il est vrai que c'était un fou, et qu'il ne songeait pas à son avancement.

S'il n'y a point songé luimême, la bonté du roi y a songé pour lui.

La bonté? dites la justice! si pourtant on peut dire la justice d'un roi. Eh bien! quelle insigne récompense lui aton donnée?

Sa majesté a payé Levin de Knud bien au delà de son mérite.

À merveille! s'écria le vieux ministre en frappant des mains. Un loyal capitaine vient peutêtre, après trente ans de service, d'être nommé major, et cette haute faveur vous porte ombrage, noble général? Un proverbe persan a raison de dire que le soleil couchant est jaloux de la lune qui se lève.

Schumacker était tellement irrité que le général put à peine faire entendre ces paroles:Si vous m'interrompez sans cesse... vous m'empêchez de vous expliquer...

Non, non! poursuivit l'autre, j'avais cru, seigneur général, saisir, au premier abord, quelques traits de ressemblance entre vous et le bon Levin; mais, allez! il n'en existe aucun.

Mais, écoutezmoi...

Vous écouter! pour que vous me disiez que Levin de Knud est indigne de quelque misérable récompense!

Je vous jure que ce n'est pas...

Vous en viendriez bientôt, je vous devine, vous autres hommes, à me soutenir qu'il est, comme vous tous, fourbe, hypocrite, méchant.

En vérité, non.

Que saisje? peutêtre qu'il a trahi un ami, persécuté un bienfaiteur, comme vous l'avez tous fait?ou empoisonné son père, ou assassiné sa mère?

Vous êtes dans une erreur...Je suis loin de vouloir...

Savezvous que ce fut lui qui détermina le vicechancelier Wind, ainsi que Scheel, Vinding et le justicier Lasson, trois de mes juges, à ne point opiner pour la peine de mort? Et vous voulez que je vous entende, de sangfroid, le calomnier! Oui, c'est ainsi qu'il a agi envers moi, et pourtant je lui avais toujours fait plutôt du mal que du bien; car je suis semblable à vous, vil et méchant.

Le noble Levin éprouvait, durant cet étrange entretien, une émotion singulière. Objet à la fois des outrages les plus directs et de la louange la plus sincère, il ne savait quelle contenance faire à d'aussi rudes compliments, à tant de flatteuses injures. Il était choqué et attendri. Tantôt il voulait s'emporter, tantôt remercier Schumacker. Présent et inconnu, il aimait à voir le farouche Schumacker défendre en lui, et contre lui, un ami et un absent; seulement, il eût voulu que son avocat mît un peu moins d'amertume et d'âcreté dans son panégyrique. Mais, au fond de l'âme, les éloges furieux donnés au capitaine Levin le touchaient plus que les injures adressées au gouverneur de Drontheim ne le blessaient. Attachant sur le favori disgracié son regard bienveillant, il prit le parti

de lui laisser exhaler son indignation et sa reconnaissance. Celuici enfin, après une longue déclamation contre l'ingratitude humaine, tomba épuisé sur son fauteuil, dans les bras de la tremblante Éthel, en disant d'une voix douloureuse:O hommes! que vous aije donc fait pour vous être fait connaître à moi?

Le général n'avait pas encore pu arriver au sujet important de sa descente à Munckholm. Toute sa répugnance à tourmenter le captif d'un interrogatoire lui était revenue; à sa pitié et à son attendrissement se joignaient deux raisons assez fortes; l'état d'agitation où était tombé Schumacker ne laissait pas espérer qu'il pût répondre d'une façon satisfaisante; et d'ailleurs, en envisageant l'affaire en ellemême, il ne semblait pas au confiant Levin qu'un pareil homme pût être un conspirateur. Néanmoins, comment partir de Drontheim sans avoir interrogé Schumacker? Cette nécessité fâcheuse de sa position de gouverneur vainquit une fois encore toutes ses hésitations, et ce fut ainsi qu'il commença, en adoucissant le plus possible l'accent de sa voix:

Veuillez calmer un peu votre agitation, comte Schumacker.

C'était d'inspiration que le bon gouverneur avait trouvé cette qualification, comme pour concilier le respect dû au jugement de dégradation avec les égards réclamés par le malheur du dégradé, en unissant son titre nobiliaire à son nom roturier. Il continua:

C'est un devoir pénible pour moi que de venir....

Avant tout, interrompit le prisonnier, permettezmoi, seigneur gouverneur, de vous reparler d'une chose qui m'intéresse beaucoup plus que tout ce que votre excellence peut avoir à me dire. Vous m'avez assuré tout à l'heure qu'on avait récompensé ce fou de Levin de ses services. Je désirerais vivement savoir comment.

Sa majesté, seigneur de Griffenfeld, a élevé Levin au rang de général, et depuis plus de vingt ans ce fou vieillit paisiblement, honoré de cette dignité militaire et de la bienveillance de son roi.

Schumacker baissa la tête:

Oui, ce fou de Levin, auquel il importait si peu de vieillir capitaine, mourra général, et le sage Schumacker, qui comptait mourir grandchancelier, vieillit prisonnier d'état.

En parlant ainsi, le captif couvrit son visage de ses mains, et de longs soupirs s'échappaient de sa vieille poitrine. Éthel, qui ne comprenait de l'entretien que ce qui attristait son père, chercha surlechamp à le distraire.

Mon père, voyez donc làbas, au nord, on voit briller une lumière que je n'ai pas remarquée les soirées précédentes.

En effet, la nuit, qui était tout à fait tombée, faisait ressortir à l'horizon une lumière faible et lointaine, qui semblait partir du sommet de quelque montagne éloignée. Mais l'œil et l'esprit de Schumacker ne se dirigeaient pas incessamment comme ceux d'Éthel vers le nord; aussi ne réponditil point. Le général seul fut frappé de l'observation de la jeune fille.C'est peutêtre, se ditil en luimême, un feu allumé par les révoltés; et cette idée lui rappelant avec force le but de sa présence, il adressa la parole au prisonnier:

Seigneur Griffenfeld, je suis fâché de vous tourmenter; mais il faut que vous subissiez....

J'entends, seigneur gouverneur, ce n'est pas assez de passer mes jours dans ce donjon, de vivre flétri et abandonné, de n'avoir plus à moi que des souvenirs amers de grandeur et de puissance; il faut encore que vous violiez ma solitude pour scruter mes douleurs et jouir de mon infortune. Puisque ce noble Levin de Knud, que plusieurs traits extérieurs de votre personne m'ont rappelé, est général comme vous, il eût été trop heureux pour moi qu'on lui donnât le poste que vous occupez; car ce n'est pas lui, je vous jure, seigneur gouverneur, qui fût venu tourmenter un infortuné dans sa prison.

Durant le cours de cet entretien bizarre, le général avait été plus d'une fois sur le point de se nommer afin de le faire cesser. Ce reproche indirect de Schumacker lui en ôta le pouvoir. Il s'accordait si bien avec ses sentiments intérieurs, qu'il lui inspira comme un sentiment de honte de luimême. Il essaya néanmoins de répondre à la supposition accablante de Schumacker. Chose étrange! par la seule différence de leur caractère, ces deux hommes avaient changé réciproquement de position. Le juge était en quelque sorte réduit à se justifier devant l'accusé.

Mais, dit le général, si le devoir l'y eût contraint, ne doutez pas que Levin de Knud....

J'en doute, noble gouverneur! s'écria Schumacker; ne doutez pas vousmême qu'il n'eût rejeté, avec toute la généreuse indignation de son âme, l'emploi d'épier et d'accroître les tortures d'un malheureux captif! Allez, je le connais mieux que vous; en aucun cas il n'eût accepté les fonctions de bourreau. Maintenant, seigneur général, je vous écoute. Faites ce que vous appelez votre devoir. Que veut de moi votre excellence?

Et le vieux ministre attachait son regard fier sur le gouverneur. Toute la résolution de celuici était tombée. Ses premières répugnances s'étaient réveillées, et réveillées invincibles.

Il a raison, se disaitil en luimême; venir tourmenter un malheureux sur de simples soupçons! Qu'on en charge un autre que moi!

L'effet de ces réflexions fut prompt; il s'avança vers Schumacker étonné et lui serra la main. Puis, sortant précipitamment:

Comte Schumacker, ditil, conservez toujours la même estime à Levin de Knud.

XXV

LE LION.

Hoh!

THÉSÉE.

Bien rugi, lion!

SHAKESPEARE, le Songe d'été

Le voyageur qui parcourt de nos jours les montagnes couvertes de neige dont le lac de Smiasen est entouré comme d'une ceinture blanche, ne trouve plus aucun vestige de ce que les norvégiens du dixseptième siècle appelaient la ruine d'Arbar. On n'a jamais pu savoir de quelle construction humaine, de quel genre d'édifice, provenait cette ruine, si l'on peut lui donner ce nom. En sortant de la forêt qui couvre la partie méridionale du lac, après avoir gravi une pente semée çà et là de pans de murs et de restes de tours, on arrive à une ouverture voûtée qui perce le flanc du mont. Cette ouverture, aujourd'hui entièrement obstruée par les éboulements de terre, était l'entrée d'une espèce de galerie creusée à vif dans le roc, laquelle traversait la montagne de part en part. Cette galerie, éclairée faiblement par des soupiraux coniques, pratiqués dans sa voûte de distance en distance, aboutissait à une sorte de salle oblongue et ovale, creusée à moitié dans la roche et terminée en une espèce de maçonnerie cyclopéenne. Autour de cette salle on observait, dans des niches profondes, des figures de granit grossièrement travaillées. Quelquesuns de ces simulacres mystérieux, tombés de leurs piédestaux, gisaient pêlemêle sur les dalles, avec d'autres décombres informes couverts d'herbes et de mousses, à travers lesquels serpentaient le lézard, l'araignée, et tous les insectes hideux qui naissent de la terre et des ruines.

Le jour ne pénétrait dans ce lieu que par une porte opposée à la bouche de la galerie. Cette porte avait, vue d'un certain côté, la forme ogive, mais grossière, sans âge et sans date, et évidemment donnée à l'architecte par le hasard. On aurait pu donner à cette porte, bien qu'elle fût de plainpied, le nom de fenêtre, car elle s'ouvrait sur un précipice immense; et l'on ne comprenait pas où pouvaient conduire trois ou quatre marches d'escalier suspendues sur l'abîme en dehors et audessous de cette singulière issue.

Cette salle était l'intérieur d'une espèce de tourelle gigantesque qui, de loin, vue du côté du précipice, semblait un des pitons de la montagne. Cette tourelle était isolée, et, comme on l'a déjà dit, nul ne savait à quel édifice elle avait appartenu. On apercevait seulement audessus, sur un plateau inaccessible au plus hardi chasseur, une masse

qu'on pouvait prendre, à cause de l'éloignement, pour une roche courbée ou pour le débris d'une arcade colossale.Cette tourelle et cette arcade écroulée étaient connues des paysans sous le nom de ruines d'Arbar. On ne savait pas plus l'origine du nom que l'origine du monument.

C'est sur une pierre située au milieu de cette salle elliptique, qu'un petit homme, vêtu de peaux de bêtes, et que nous avons déjà eu occasion de rencontrer plusieurs fois dans le cours de cet ouvrage, est assis. Il tourne le dos au jour, ou plutôt au vague crépuscule qui pénètre dans la sombre tourelle pendant le soleil éclatant de midi. Cette lueur, la plus forte qui puisse éclairer naturellement l'intérieur de la tourelle, ne suffit pas pour qu'on puisse distinguer de quelle nature est l'objet vers lequel le petit homme se tient courbé. On entend quelques gémissements sourds, et l'on pourrait juger qu'ils partent de ce corps, aux mouvements faibles qu'il semble faire de tout temps. Quelquefois le petit homme se redresse, et il porte à ses lèvres une sorte de coupe, dont la forme paraît être celle d'un crâne humain, pleine d'une liqueur fumante dont on ne peut voir la couleur, et qu'il savoure à longs traits.

Tout à coup il se lève brusquement.

On marche dans la galerie, je crois; estce déjà le chancelier des deux royaumes?

Ces paroles sont suivies d'un éclat de rire horrible, qui se termine en rugissement sauvage, auquel répond soudain un hurlement parti de la galerie.

Oh! oh! reprend l'hôte de la ruine d'Arbar, ce n'est pas un homme; mais c'est toujours un ennemi; c'est un loup.

En effet, un grand loup sort subitement de dessous la voûte de la galerie, s'arrête un moment, puis s'approche obliquement vers l'homme, le ventre à terre et fixant sur lui des yeux ardents qui étincellent dans l'ombre. Celuici, toujours debout et les bras croisés, le regarde.

Ah! c'est le vieux loup au poil gris! le plus vieux loup des forêts du Smiasen.Bonjour, loup; tes yeux brillent; tu es affamé, et l'odeur des cadavres t'attire.Tu attireras aussi bientôt les loups affamés.

Sois le bienvenu, loup de Smiasen; j'ai toujours eu envie de te rencontrer. Tu es si vieux qu'on dit que tu ne peux mourir.On ne le dira plus demain.

L'animal répondit par un hurlement affreux, fit un soubresaut en arrière et s'élança d'un bond sur le petit homme.

Celuici ne recula point d'un pas. Aussi prompt que l'éclair, de son bras droit il étreignit le ventre du loup, qui, debout en face de lui, avait jeté ses deux pattes de devant sur ses épaules; de la main gauche, il garantit son visage de la gueule béante de son ennemi, en lui saisissant le gosier avec une telle force, que l'animal, contraint de lever la tête, put à peine articuler un cri de douleur.

Loup de Smiasen, dit l'homme triomphant, tu déchires ma casaque, mais ta peau la remplacera.

Au moment où il mêlait à ces paroles de victoire quelques paroles d'un jargon bizarre, un effort convulsif du loup à l'agonie le fit trébucher contre les pierres qui parsemaient la salle. Ils tombèrent tous deux, et les rugissements de l'homme se confondirent avec les hurlements de la bête.

Obligé dans sa chute de lâcher le gosier du loup, le petit homme sentait déjà les dents tranchantes s'enfoncer dans son épaule, quand, en se roulant l'un sur l'autre, les deux combattants heurtèrent une énorme masse blanche velue qui gisait dans la partie la plus ténébreuse de la salle.

C'était un ours, qui se réveilla de son lourd sommeil en grondant.

À peine les yeux paresseux de ce nouveau personnage se furentils assez ouverts pour distinguer la lutte, qu'il se précipita avec fureur, non sur l'homme, mais sur le loup qui en ce moment triomphait à son tour, le saisit violemment de sa gueule par le milieu du corps, et dégagea ainsi le combattant à face humaine.

L'homme, loin de se montrer reconnaissant d'un si grand service, se releva tout ensanglanté, et, s'élançant sur l'ours, lui donna un vigoureux coup de pied dans le ventre, comme un maître à son chien lorsqu'il a commis quelque faute.

Friend! qui estce qui t'appelle? De quoi te mêlestu?

Ces mots étaient entrecoupés d'interjections furibondes et de grincements de dents.

Vat'en! ajoutatil en rugissant. L'ours, qui avait reçu à la fois un coup de pied de l'homme et un coup de dent du loup, fit entendre une sorte de murmure plaintif; puis, baissant sa lourde tête, il lâcha l'animal affamé, qui se jeta sur l'homme avec une rage nouvelle.

Pendant que la lutte continuait, l'ours rebuté retourna à la place où il dormait, s'assit gravement en laissant errer sur les deux ennemis furieux un regard indifférent, et garda le plus paisible silence, en passant alternativement chacune de ses pattes de devant sur l'extrémité de son museau blanc.

Mais le petit homme, au moment où le doyen des loups du Smiasen était revenu à la charge, avait saisi le mufle sanglant de la bête; puis, par un effort inouï de force et d'adresse, il était parvenu à emprisonner la gueule tout entière dans sa main. Le loup se débattait avec des élancements de rage et de douleur; une écume livide tombait de ses lèvres comprimées, et ses yeux, comme gonflés de colère, semblaient sortir de leur orbite. Des deux adversaires, celui dont les os étaient broyés par des dents aiguës, les chairs déchirées par des ongles brûlants, ce n'était pas l'homme, mais la bête féroce; celui dont le hurlement avait l'accent le plus sauvage, l'expression la plus farouche, ce n'était point la bête fauve, mais l'homme.

Enfin celuici, ramassant toutes ses forces épuisées par la longue résistance du vieux loup, serra le museau de ses deux mains avec une telle vigueur, que le sang jaillit des narines et de la gueule de l'animal; ses yeux de flamme s'éteignirent et se fermèrent à demi; il chancela et tomba inanimé aux pieds de son vainqueur. Le mouvement faible et continuel de sa queue et les tremblements convulsifs et intermittents qui couraient par tout son corps annonçaient seuls qu'il n'était pas encore tout à fait mort.

Tout à coup une dernière convulsion ébranla l'animal expirant, et les symptômes de vie cessèrent.

Te voilà mort, loup cervier! dit le petit homme en le poussant du pied avec dédain; estce que tu croyais vieillir encore après m'avoir rencontré? Tu ne courras plus à pas sourds sur les neiges en suivant l'odeur et les traces de ta proie; te voilà toimême bon pour les loups ou les vautours; tu as dévoré bien des voyageurs égarés autour du Smiasen durant ta longue vie de meurtre et de carnage; maintenant, tu es mort toimême, tu ne mangeras plus d'hommes; c'est dommage.

Il s'arma d'une pierre tranchante, s'accroupit sur le corps chaud et palpitant du loup, rompit les jointures des membres, sépara la tête des épaules, fendit la peau dans toute sa longueur sur le ventre, la détacha comme on enlève une veste, et en un clin d'œil le formidable loup du Smiasen n'offrit plus qu'une carcasse nue et ensanglantée. Il jeta cette dépouille sur ses épaules meurtries de morsures, en tournant au dehors le côté nu de la peau humide et tachée de longues veines de sang.

Il faut bien, grommelatil entre ses dents, se vêtir de la peau des bêtes, celle de l'homme est trop mince pour préserver du froid. Pendant qu'il se parlait ainsi à luimême, plus hideux encore sous son hideux trophée, l'ours, ennuyé sans doute de son inaction, s'était approché comme furtivement de l'autre objet couché dans l'ombre dont nous avons parlé au commencement de ce chapitre, et bientôt il s'éleva de cette partie ténébreuse de la salle un bruit de dents mêlé de soupirs d'agonie faibles et douloureux. Le petit homme se retourna.

Friend! criatil d'une voix menaçante; ah! misérable Friend!Ici, viens ici!

Et ramassant une grosse pierre, il la jeta à la tête du monstre, qui, tout étourdi du choc, s'arracha lentement à son festin, et vint, en léchant ses lèvres rouges, tomber pantelant aux pieds du petit homme, vers lequel il élevait sa tête énorme en courbant son dos, comme pour demander grâce de son indiscrétion.

Alors, il se fit entre les deux monstres, car on peut bien donner ce nom à l'habitant de la ruine d'Arbar, un échange de grondements significatifs. Ceux de l'homme exprimaient l'empire et la colère, ceux de l'ours la prière et la soumission.

Tiens, dit enfin l'homme, en montrant de son doigt crochu le cadavre écorché du loup, voici ta proie; laissemoi la mienne.

L'ours, après avoir flairé le corps du loup, secoua la tête d'un air mécontent et tourna son regard vers l'homme qui paraissait son maître.

J'entends, dit celuici, cela est déjà trop mort pour toi, tandis que l'autre palpite encore.Tu es raffiné dans tes voluptés, Friend, autant qu'un homme; tu veux que ta nourriture vive encore au moment où tu la déchires; tu aimes à sentir la chair mourir sous ta dent; tu ne jouis que de ce qui souffre. Nous nous ressemblons;car je ne suis pas homme, Friend, je suis audessus de cette espèce misérable, je suis une bête farouche comme toi.Je voudrais que tu pusses parler, compagnon Friend, pour me dire si elle égale ma joie, la joie dont palpitent tes entrailles d'ours quand tu dévores des entrailles d'homme; mais non, je ne voudrais pas t'entendre parler, de peur que ta voix ne me rappelât la voix humaine.Oui, gronde à mes pieds, de ce grondement qui fait tressaillir dans la montagne le chevrier égaré; il me plaît comme une voix amie, parce qu'il lui annonce un ennemi. Lève, Friend, lève ta tête vers moi; lèche mes mains de cette langue qui a tant de fois bu le sang humain.Tu as, ainsi que moi, les dents blanches; cependant ce n'est point notre faute si elles ne sont pas rouges comme une plaie nouvelle; mais le sang lave le sang.J'ai vu plus d'une fois, du fond d'une caverne noire, les jeunes filles de Kole ou d'Oëlmoe laver leurs pieds nus dans l'eau des torrents, en chantant d'une voix douce; mais je préfère à ces voix mélodieuses et à ces figures satinées ta gueule velue et tes cris rauques; ils épouvantent l'homme.

En parlant ainsi, il s'était assis et abandonnait sa main aux caresses du monstre, qui, se roulant sur le dos à ses pieds, les lui prodiguait de mille manières, comme un épagneul qui déploie toutes ses gentillesses sur le sopha de sa maîtresse. Ce qui était encore plus étrange, c'est l'attention intelligente avec laquelle il paraissait recueillir les paroles de son patron. Les monosyllabes bizarres dont celuici les entremêlait semblaient surtout compris de lui, et il manifestait cette compréhension en redressant subitement sa tête, ou en roulant quelques sons confus au fond de son gosier.

Les hommes disent que je les fuis, reprit le petit homme, mais ce sont eux qui me fuient; ils font par crainte ce que je ferais par haine. Cependant tu sais, Friend, que je suis aise de rencontrer un homme quand j'ai faim ou soif.

Tout à coup, il aperçut dans les profondeurs de la galerie une lumière rougeâtre poindre et s'accroître par degrés, en colorant faiblement les vieux murs humides.

En voici un justement. Quand on parle d'enfer, Satan montre sa corne.Holà! Friend, ajoutatil en se tournant vers l'ours; holà, lèvetoi!

L'animal se dressa surlechamp.

Allons, il faut bien récompenser ton obéissance en satisfaisant ton appétit.

En parlant ainsi, l'homme se courba vers ce qui était couché à terre. On entendit comme un craquement d'os brisés par la hache; mais il ne s'y mêlait plus ni soupirs ni gémissements.

Il paraît, murmura le petit homme, que nous ne sommes plus que deux qui vivons dans cette salle d'Arbar.Tiens, ami Friend, achève ton festin commencé. Il jeta vers la porte extérieure dont nous avons parlé ce qu'il avait détaché de l'objet étendu à ses pieds. L'ours se précipita sur cette proie si avidement, que le coup d'œil le plus rapide n'eût pu distinguer si ce lambeau n'avait pas en effet la forme d'un bras humain, revêtu d'un morceau d'étoffe verte de la nuance de l'uniforme des arquebusiers de Munckholm.

Voici que l'on approche, dit le petit homme, l'œil fixé sur la lumière qui croissait de plus en plus.Compagnon Friend, laissemoi seul un instant.Hé! dehors!

Le monstre obéissant s'élança vers la porte, descendit à reculons les marches extérieures, et disparut, emportant dans sa gueule sa proie dégouttante, avec un hurlement de satisfaction.

Au même instant, un homme assez grand se présenta à l'issue de la galerie, dont les profondeurs sinueuses reflétaient encore une lumière vague. Il était enveloppé d'un long manteau brun, et portait une lanterne sourde, dont il dirigea le foyer lumineux droit au visage du petit homme.

Celuici, toujours assis sur sa pierre et les bras croisés, s'écria:

Sois le mal venu, toi qui viens ici amené par une pensée et non par un instinct!

Mais l'étranger, sans répondre, paraissait le considérer attentivement.

Regardemoi, poursuivitil en dressant la tête, tu n'auras peutêtre pas dans une heure un souffle de voix pour te vanter de m'avoir vu. Le nouveau venu, en promenant sa lumière sur toute la personne du petit homme, paraissait plus surpris encore qu'effrayé.

Eh bien, de quoi t'étonnestu? reprit le petit homme avec un rire pareil au bruit d'un crâne qu'on brise; j'ai des bras et des jambes ainsi que toi. Seulement mes membres ne seront pas, ainsi que les tiens, la pâture des chatpards et des corbeaux.

L'étranger répondit enfin d'une voix basse, quoique assurée, et comme s'il craignait seulement d'être entendu du dehors.

Écoutez, je ne viens pas en ennemi, mais en ami.

L'autre l'interrompit:

Pourquoi alors n'astu pas dépouillé ta forme d'homme?

Mon intention est de vous rendre service, si vous êtes celui que je cherche.

C'estàdire de tirer un service de moi. Homme, tu perds tes pas. Je ne sais rendre de service qu'à ceux qui sont las de la vie.

À vos paroles, répondit l'étranger, je vous reconnais, bien pour l'homme qu'il me faut; mais votre taille… Han d'Islande est un géant; ce ne peut être vous.

C'est la première fois qu'on en doute devant moi.

Quoi! ce serait vous!Et l'étranger se rapprochait du petit homme.Mais on dit que Han d'Islande est d'une stature colossale?

Ajoute ma renommée à ma taille, et tu me verras plus haut que l'Hécla.

Vraiment! Répondezmoi, je vous prie; vous êtes bien Han, natif de Klipstadur, en Islande?

Ce n'est point avec des paroles que je réponds à cette question, dit le petit homme en se levant; et le regard qu'il lança sur l'imprudent étranger le fit reculer de trois pas.

Bornezvous, de grâce, à la résoudre avec ce regard, réponditil d'une voix presque suppliante et en jetant vers le seuil de la galerie un coup d'œil où se peignait le regret de l'avoir franchi. Ce sont vos seuls intérêts qui me conduisent ici.

En entrant dans la salle, le nouveauvenu, n'ayant fait qu'entrevoir celui qu'il abordait, avait pu conserver quelque sangfroid; mais quand l'hôte d'Arbar se fut levé, avec son

visage de tigre, ses membres ramassés, ses épaules sanglantes, à peine couvertes d'une peau encore fraîche, ses grandes mains armées d'ongles, et son regard flamboyant, l'aventureux étranger avait frémi, comme un voyageur ignorant, qui croit caresser une anguille et se sent piquer par une vipère.

Mes intérêts? reprit le monstre. Vienstu donc me donner avis qu'il y a quelque source à empoisonner, quelque village à incendier, ou quelque arquebusier de Munckholm à égorger?

Peutêtre.Écoutez. Les mineurs de Norvège se révoltent. Vous savez combien de désastres amène une révolte.

Oui, le meurtre, le viol, le sacrilège, l'incendie, le pillage.

Je vous offre tout cela. Le petit homme se mit à rire.

Je n'ai pas besoin que tu me l'offres pour le prendre.

Le ricanement féroce qui accompagnait ces paroles fit de nouveau tressaillir l'étranger. Il continua néanmoins:

Je vous propose, au nom des mineurs, le commandement de l'insurrection.

Le petit homme resta un moment silencieux. Tout à coup sa physionomie sombre prit une expression de malice infernale.

Estce bien en leur nom que tu me le proposes? ditil.

Cette question sembla déconcerter le nouveauvenu; mais, sûr d'être inconnu de son redoutable interlocuteur, il se remit aisément.

Pourquoi les mineurs se révoltentils? demanda celuici.

Pour s'affranchir des charges de la tutelle royale.

N'estce que pour cela? repartit l'autre avec le même ton railleur.

Ils veulent aussi délivrer le prisonnier de Munckholm.

Estce là le seul but de ce mouvement? répéta le petit homme avec cet accent qui déconcertait l'étranger.

Je n'en connais point d'autre, balbutia ce dernier.

Ah! tu n'en connais point d'autre! Ces paroles étaient prononcées du même ton ironique. L'étranger, pour dissiper l'embarras qu'elles lui causaient, s'empressa de tirer de dessous son manteau une grosse bourse qu'il jeta aux pieds du monstre.

Voici les honoraires de votre commandement. Le petit homme repoussa le sac du pied.

Je n'en veux pas. Croistu donc que si j'avais envie de ton or ou de ton sang, j'attendrais ta permission pour me satisfaire?

L'étranger fit un geste de surprise et presque d'effroi.

C'était un présent dont les mineurs royaux m'avaient chargé pour vous.

Je n'en veux pas, te disje. L'or ne me sert à rien. Les hommes vendent bien leur âme, mais ils ne vendent pas leur vie. On est forcé de la prendre.

J'annoncerai donc aux chefs des mineurs que le redoutable Han d'Islande se borne à accepter leur commandement?

Je ne l'accepte pas.

Ces mots, prononcés d'une voix brève, parurent frapper très désagréablement le prétendu envoyé des mineurs révoltés.

Comment? ditil,

Non! répéta l'autre.

Vous refusez de prendre part à une expédition qui vous présente tant d'avantages?

Je puis bien piller les fermes, dévaster les hameaux, massacrer les paysans ou les soldats, tout seul.

Mais songez qu'en acceptant l'offre des mineurs l'impunité vous est assurée.

Estce encore au nom des mineurs que tu me promets l'impunité? demanda l'autre en riant.

Je ne vous dissimulerai pas, répondit l'étranger d'un air mystérieux, que c'est au nom d'un puissant personnage qui s'intéresse à l'insurrection.

Et ce puissant personnage, luimême, estil sûr de n'être pas pendu?

Si vous le connaissiez, vous ne secoueriez pas ainsi la tête.

Ah!Eh bien! quel estil donc?

C'est ce que je ne puis vous dire.

Le petit homme s'avança, et frappa sur l'épaule de l'étranger, toujours avec le même rire sardonique.

Veuxtu que je te le dise, moi?

Un mouvement échappa à l'homme au manteau; c'était à la fois de l'épouvante et de l'orgueil blessé. Il ne s'attendait pas plus à la brusque interpellation du monstre qu'à sa sauvage familiarité.

Je me joue de toi, continua ce dernier. Tu ne sais pas que je sais tout. Ce puissant personnage, c'est le grandchancelier de Danemark et de Norvège, et le grandchancelier de Danemark et de Norvège, c'est toi.

C'était lui en effet. Arrivé à la ruine d'Arbar, vers laquelle nous l'avons laissé voyageant avec Musdœmon, il avait voulu ne s'en remettre qu'à luimême du soin de séduire le brigand, dont il était loin de se croire connu et attendu. Jamais, par la suite, le comte d'Ahlefeld, malgré toute sa finesse et toute sa puissance, ne put découvrir par quel moyen Han d'Islande avait été si bien informé. Étaitce une trahison de Musdœmon? C'était Musdœmon, il est vrai, qui avait insinué au noble comte l'idée de se présenter en personne au brigand; mais quel intérêt pouvaitil tirer de cette perfidie? Le brigand avaitil saisi sur quelqu'une de ses victimes des papiers relatifs aux projets du grandchancelier? Mais Frédéric d'Ahlefeld était, avec Musdœmon, le seul être vivant instruit du plan de son père, et, tout frivole qu'il était, il n'était pas assez insensé pour compromettre un pareil secret. D'ailleurs, il était en garnison à Munckholm, du moins le grandchancelier le croyait. Ceux qui liront la suite de cette scène, sans être, plus que le comte d'Ahlefeld, à même de résoudre le problème, verront quelle probabilité on pouvait asseoir sur cette dernière hypothèse.

Une des qualités les plus éminentes du comte d'Ahlefeld, c'était la présence d'esprit. Quand il s'entendit si rudement nommer par le petit homme, il ne put réprimer un cri de surprise; mais en un clin d'œil sa physionomie pâle et hautaine passa de l'expression de la crainte et de l'étonnement à celle du calme et de l'assurance.

Eh bien, oui! ditil, je veux être franc avec vous; je suis en effet le chancelier. Mais soyez franc aussi.

Un éclat de rire de l'autre l'interrompit.

Estce que je me suis fait prier pour te dire mon nom et pour te dire le tien?

Ditesmoi avec la même sincérité comment vous avez su qui j'étais.

Ne t'aton donc pas dit que Han d'Islande voit à travers les montagnes?

Le comte voulut insister.

Voyez en moi un ami.

Ta main, comte d'Ahlefeld! dit le petit homme brutalement. Puis il regarda le ministre en face et s'écria:Si nos deux âmes s'envolaient de nos corps en ce moment, je crois que Satan hésiterait avant de décider laquelle des deux est celle du monstre.

Le hautain seigneur se mordit les lèvres; mais, placé entre la crainte du brigand et la nécessité d'en faire son instrument, il ne manifesta pas son mécontentement.

Ne vous jouez pas de vos intérêts; acceptez la direction de l'insurrection, et confiezvous à ma reconnaissance.

Chancelier de Norvège; tu comptes sur le succès de tes entreprises, comme une vieille femme qui songe à la robe qu'elle va se filer avec du chanvre dérobé, tandis que la griffe du chat embrouille sa quenouille.

Encore une fois, réfléchissez avant de rejeter mes offres.

Encore une fois, moi, brigand, je te dis à toi, grandchancelier des deux royaumes: non!

J'attendais une autre réponse, après l'éminent service que vous m'avez déjà rendu.

Quel service? demanda le brigand.

N'estce point par vous que le capitaine Dispolsen a été assassiné? répondit le chancelier.

Cela se peut, comte d'Ahlefeld; je ne le connais pas. Quel est cet homme dont tu me parles?

Quoi! estce que ce ne serait point dans vos mains par hasard que serait tombé le coffret de fer dont il était porteur?

Cette question parut fixer les souvenirs du brigand.

Attendez, ditil, je me rappelle en effet cet homme et sa cassette de fer. C'était aux grèves d'Urchtal.

Du moins, reprit le chancelier, si vous pouviez me remettre cette cassette, ma reconnaissance serait sans bornes. Ditesmoi, qu'est devenue cette cassette? car elle est en votre pouvoir.

Le noble ministre insistait si vivement sur cette demande que le brigand en parut frappé.

Cette boîte de fer est donc d'une bien haute importance pour ta grâce, chancelier de Norvège?

Oui.

Quelle sera ma récompense si je te dis où tu la trouveras?

Tout ce que vous pouvez désirer, mon cher Han d'Islande.

Eh bien! je ne te le dirai pas.

Allons, vous riez! Songez au service que vous me rendrez.

J'y songe précisément.

Je vous assurerai une fortune immense, je demanderai votre grâce au roi.

Demandemoi plutôt la tienne, dit le brigand. Écoutemoi, grandchancelier de Danemark et de Norvège, les tigres ne dévorent pas les hyènes. Je vais te laisser sortir vivant de ma présence, parce que tu es un méchant et que chaque instant de ta vie, chaque pensée de ton âme, enfante un malheur pour les hommes et un crime pour toi. Mais ne reviens plus, car je t'apprendrais que ma haine n'épargne personne, pas même les scélérats. Quant à ton capitaine, ne te flatte pas que ce soit pour toi que je l'ai assassiné; c'est son uniforme qui l'a condamné, ainsi que cet autre misérable, que je n'ai pas non plus égorgé pour te rendre service, je t'assure.

En parlant ainsi, il avait saisi le bras du noble comte et l'avait entraîné vers le corps couché dans l'ombre. Au moment où il achevait ses protestations, la lumière de la lanterne sourde tomba sur cet objet. C'était un cadavre déchiré et revêtu en effet d'un habit d'officier des arquebusiers de Munckholm. Le chancelier s'approcha avec un sentiment d'horreur. Tout à coup son regard s'arrêta sur le visage blême et sanglant du mort. Cette bouche bleue et entr'ouverte, ces cheveux hérissés, ces joues livides, ces yeux éteints, ne l'empêchèrent pas de le reconnaître. Il poussa un cri effrayant:

Ciel! Frédéric! mon fils!

Qu'on n'en doute pas, les cœurs en apparence les plus desséchés et les plus endurcis recèlent toujours dans leur dernier repli quelque affection ignorée d'euxmêmes, qui semble se cacher parmi des passions et des vices, comme un témoin mystérieux et un vengeur futur. On dirait qu'elle est là pour faire un jour connaître au crime la douleur. Elle attend son heure en silence. L'homme pervers la porte dans son sein et ne la sent pas, parce qu'aucune des afflictions ordinaires n'est assez forte pour pénétrer l'écorce épaisse d'égoïsme et de méchanceté dont elle est enveloppée; mais qu'une des rares et véritables douleurs de la vie se présente inattendue, elle plonge dans le gouffre de cette âme comme un glaive, et en touche le fond. Alors l'affection inconnue se dévoile, à l'infortuné méchant, d'autant plus violente qu'elle était plus ignorée, d'autant plus douloureuse qu'elle était moins sensible, parce que l'aiguillon du malheur a dû remuer le cœur bien plus profondément pour l'atteindre. La nature se réveille et se déchaîne; elle livre le misérable à des désolations inaccoutumées, à des supplices inouïs; il éprouve réunies en un instant toutes les souffrances dont il s'était joué durant tant d'années. Les tourments les plus opposés le déchirent à la fois. Son cœur, sur qui pèse une stupeur morne, se soulève en proie à des tortures convulsives. Il semble qu'il vienne d'entrevoir l'enfer dans sa vie, et qu'il se soit révélé à lui quelque chose de plus que le désespoir.

Le comte d'Ahlefeld aimait son fils sans le savoir. Nous disons son fils, parce qu'ignorant l'adultère de sa femme, Frédéric, l'héritier direct de son nom, avait ce titre à ses yeux. Le croyant toujours à Munckholm, il était bien loir de s'attendre à le retrouver dans la tourelle d'Arbar et à le retrouver mort! Cependant il était là, sanglant, décoloré; c'était lui, il n'en pouvait douter. On peut se figurer ce qui se passa en lui quand la certitude de l'aimer pénétra dans son âme inopinément avec la certitude de l'avoir perdu. Tous les sentiments que ces deux pages décrivent à peine fondirent sur son cœur ensemble comme des éclats de tonnerre. Foudroyé, en quelque sorte, par la surprise, l'épouvante et le désespoir, il se jeta en arrière et se tordit les bras, en répétant d'une voix lamentable:

Mon fils! mon fils!

Le brigand se mit à rire; et ce fut une chose horrible que d'entendre ce rire se mêler aux gémissements d'un père devant le cadavre de son fils.

Par mon aïeul Ingolphe! tu peux crier, comte d'Ahlefeld, tu ne le réveilleras pas.

Tout à coup son atroce visage se rembrunit, et il dit d'une voix sombre:

Pleure ton fils, je venge le mien.

Un bruit de pas précipités dans la galerie l'interrompit; et au moment où il retournait la tête avec surprise, quatre hommes de haute taille, le sabre nu, s'élancèrent dans la salle;

un cinquième, petit et replet, les suivait, portant une torche d'une main et une épée de l'autre. Il était enveloppé d'un manteau brun, pareil à celui du grandchancelier.

Seigneur! criatil, nous vous avons entendu, nous accourons à votre secours.

Le lecteur a sans doute déjà reconnu Musdœmon et les quatre domestiques armés qui composaient la suite du comte.

Quand les rayons de la torche jetèrent leur lumière vive dans la salle, les cinq nouveauxvenus s'arrêtèrent frappés d'horreur; et c'était en effet un spectacle effrayant. D'un côté, les restes sanglants du loup; de l'autre, le cadavre défiguré du jeune officier; puis ce père aux yeux hagards, aux cris farouches, et près de lui l'épouvantable brigand, tournant vers les assaillants un visage hideux, où se peignait un étonnement intrépide.

En voyant ce renfort inattendu, l'idée de la vengeance s'empara du comte et le jeta du désespoir dans la rage.

Mort à ce brigand! s'écriatil en tirant son épée. Il a assassiné mon fils! Mort! mort!

Il a assassiné le seigneur Frédéric? dit Musdœmon, et la torche qu'il portait n'éclaira point la moindre altération sur son visage.

Mort! mort! répéta le comte furieux.

Et ils s'élancèrent tous six sur le brigand. Celuici, surpris de cette brusque attaque, recula vers l'ouverture qui donnait sur le précipice, avec un rugissement féroce, qui annonçait plutôt la colère que la crainte.

Six épées étaient dirigées contre lui, et son regard était plus enflammé, et ses traits étaient plus menaçants qu'aucun de ceux des agresseurs. Il avait saisi sa hache de pierre, et, contraint par le nombre des assaillants à se borner à la défensive, il la faisait tourner dans sa main avec une telle rapidité, que le cercle de rotation le couvrait comme un bouclier. Une multitude d'étincelles jaillissaient avec un bruit clair de la pointe des épées, lorsqu'elles étaient heurtées par le tranchant de la hache; mais aucune lame ne touchait son corps. Toutefois, fatigué par son précédent combat avec le loup, il perdait insensiblement du terrain, et il se vit bientôt acculé à la porte ouverte sur l'abîme.

Mes amis! cria le comte, du courage! jetons le monstre dans ce précipice.

Avant que j'y tombe, les étoiles y tomberont, répliqua le brigand.

Cependant les agresseurs redoublèrent d'ardeur et d'audace en voyant le petit homme forcé de descendre une marche de l'escalier suspendu audessus du gouffre.

Bien, poussons! reprit le grandchancelier; il faudra bien qu'il tombe; encore un effort!Misérable! tu as commis ton dernier crime.Courage, compagnons!

Tandis que de sa main droite il continuait les terribles évolutions de sa hache, le brigand, sans répondre, prit de la gauche une trompe de corne suspendue à sa ceinture, et, la portant à ses lèvres, lui fit rendre à plusieurs reprises un son rauque et prolongé, auquel répondit soudain un rugissement parti de l'abîme.

Quelques instants après, au moment où le comte et ses satellites, serrant toujours le petit homme de près, s'applaudissaient de lui avoir fait descendre la seconde marche, la tête énorme d'un ours blanc parut au bout rompu de l'escalier. Frappés d'un étonnement mêlé d'effroi, les assaillants reculèrent.

L'ours acheva de gravir l'escalier lourdement en leur présentant sa gueule sanglante et ses dents acérées.

Merci, mon brave Friend! cria le brigand.

Et profitant de la surprise des agresseurs, il se jeta sur le dos de son ours qui se mit à descendre à reculons, montrant toujours, sa tête menaçante aux ennemis de son maître.

Bientôt, revenus de leur première stupéfaction, ils purent voir l'ours, emportant le brigand hors de leur atteinte, descendre dans l'abîme, ainsi que sans doute il en était monté, en s'accrochant à de vieux troncs d'arbres et à des saillies de rochers. Ils voulurent faire rouler des quartiers de pierre sur lui; mais avant qu'ils eussent soulevé du sol une de ces vieilles masses de granit qui y dormaient depuis si longtemps, le brigand et son étrange monture avaient disparu dans une caverne.

XXVI

Non, non, ne rions plus. Voyezvous, ce qui me

paraissait si plaisant a aussi son côté sérieux,

très sérieux, comme tout dans l'univers!

Croyezmoi, ce mot hasard est un blasphème; rien

sous le soleil n'arrive par hasard; et ne

voyezvous pas ici le but marqué par la

providence?

LESSING. Émilia Galotti.

Oui, une raison profonde se dévoile souvent dans ce que les hommes nomment hasard. Il y a dans les événements comme une main mystérieuse qui leur marque, en quelque sorte, la voie et le but. On se récrie sur les caprices de la fortune, sur les bizarreries du sort, et tout à coup il sort de ce chaos des éclairs effrayants, ou des rayons merveilleux; et la sagesse humaine s'humilie devant les hautes leçons de la destinée.

Si, par exemple, quand Frédéric d'Ahlefeld étalait dans un salon somptueux, aux yeux des femmes de Copenhague, la magnificence de ses vêtements, la fatuité de son rang et la présomption de ses paroles; si quelque homme, instruit des choses de l'avenir, fût venu troubler la frivolité de ses pensées par de graves révélations; s'il lui eût dit qu'un jour ce brillant uniforme qui faisait son orgueil causerait sa perte; qu'un monstre à face humaine boirait son sang comme il buvait, lui, voluptueux insouciant, les vins de France et de Bohême; que ses cheveux, pour lesquels il n'avait pas assez d'essences et de parfums, balaieraient la poussière d'un antre de bêtes fauves; que ce bras, dont il offrait avec tant de grâce l'appui aux belles dames de Charlottenbourg, serait jeté à un ours comme un os de chevreuil à demi rongé; comment Frédéric eûtil répondu à ces lugubres prophéties? par un éclat de rire et une pirouette; et ce qu'il y a de plus effrayant, c'est que toutes les raisons humaines auraient approuvé l'insensé.

Examinons cette destinée de plus haut encore.N'estce pas un mystère étrange que de voir le crime du comte et de la comtesse d'Ahlefeld retomber sur eux en châtiments? Ils ont ourdi une trame infâme contre la fille d'un captif; cette infortunée rencontre par hasard un protecteur qui juge nécessaire d'éloigner leur fils, chargé par eux d'exécuter leur abominable dessein. Ce fils, leur unique espérance, est envoyé loin du théâtre de sa

séduction; et, à peine arrivé dans son nouveau séjour, un autre hasard vengeur lui fait rencontrer la mort. Ainsi c'est en voulant entraîner une jeune fille innocente et abhorrée dans le déshonneur, qu'ils ont poussé leur fils coupable et chéri dans le tombeau. C'est par leur faute que ces misérables sont devenus des malheureux.

XXVII

Ah! voilà notre belle comtesse!Pardon, madame,

si je ne puis aujourd'hui profiter de l'honneur de

votre visite. Je suis en affaires. Une autre fois,

chère comtesse, une autrefois; mais, pour

aujourd'hui, je ne vous retiens pas plus longtemps

ici.

Le prince à Orsina.

Le lendemain de sa visite à Munckholm, de grand matin, le gouverneur de Drontheim ordonna qu'on attelât sa voiture de voyage, espérant partir pendant que la comtesse d'Ahlefeld dormirait encore; mais nous avons déjà dit que le sommeil de la comtesse était léger.

Le général venait de signer les dernières recommandations qu'il adressait à l'évêque, aux mains duquel le gouvernement devait être remis par intérim. Il se levait, après avoir endossé sa redingote fourrée, pour sortir, quand l'huissier annonça la noble chancelière. Ce contretemps déconcerta le vieux soldat, accoutumé à rire devant la mitraille de cent canons, mais non devant les artifices d'une femme. Il fit néanmoins d'assez bonne grâce ses adieux à la méchante comtesse, et ne laissa percer quelque humeur sur son visage que lorsqu'il la vit se pencher vers son oreille avec cet air astucieux qui voulait seulement paraître confidentiel.

Eh bien, noble général, que vous atil dit?

Qui? Poël? il m'a dit que la voiture allait être prête.

Je vous parle du prisonnier de Munckholm, général.

Ah!

Atil répondu à votre interrogatoire d'une manière satisfaisante?

Mais... oui vraiment, dame comtesse, dit le gouverneur, dont on devine l'embarras.

Avezvous la preuve qu'il ait trempé dans le complot des mineurs?

Une exclamation échappa à Levin.

Noble dame, il est innocent!

Il s'arrêta tout court, car il venait d'exprimer une conviction de son cœur, et non de son esprit.

Il est innocent! répéta la comtesse d'un air consterné, quoique incrédule; car elle tremblait qu'en effet Schumacker n'eût démontré au général cette innocence qu'il était si important aux intérêts du grandchancelier de noircir.

Le gouverneur avait eu le temps de réfléchir; il répondit à l'insistance de la grandechancelière d'un ton de voix qui la rassura, parce qu'il décelait le doute et le trouble:

Innocent...Oui,si vous voulez...

Si je veux, seigneur général!

Et la méchante femme éclata de rire.

Ce rire blessa le gouverneur.

Noble comtesse, ditil, vous permettrez que je ne rende compte de mon entretien avec l'exgrandchancelier qu'au viceroi.

Alors il salua profondément, et descendit dans la cour où l'attendait sa voiture.

Oui, se disait la comtesse d'Ahlefeld rentrée dans ses appartements, pars, chevalier errant, que ton absence nous délivre du protecteur de nos ennemis. Va, ton départ est le signal du retour de mon Frédéric.

Je vous demande un peu, oser envoyer le plus joli cavalier de Copenhague dans ces horribles montagnes! Heureusement il ne me sera pas difficile maintenant d'obtenir son rappel.

À cette pensée, elle s'adressa à sa suivante favorite.

Ma chère Lisbeth, vous ferez venir de Berghen deux douzaines de ces petits peignes que nos élégants portent dans leurs cheveux; vous vous informerez du nouveau roman de la fameuse Scudéry, et vous veillerez à ce qu'on lave régulièrement tous les matins dans l'eau de rose la guenon de mon cher Frédéric.

Quoi! ma gracieuse maîtresse, demanda Lisbeth, estce que le seigneur Frédéric peut revenir?

Oui, vraiment; et, pour qu'il ait quelque plaisir à me revoir, il faut faire tout ce qu'il demande; je veux lui ménager une surprise à son retour.

Pauvre mère!

XXVIII

... Bernard suit en courant les rives de

l'Arlança. Il est semblable à un lion qui sort de

son antre, cherchant les chasseurs, et déterminé à

les vaincre ou à mourir.

Il est parti, l'espagnol vaillant et déterminé?

C'est d'un pas rapide, une grosse lance au poing,

dans laquelle il met ses espérances, que Bernard

suit les ruines de l'Arlança.

Romances espagnoles.

Ordener, descendu de la tour d'où il avait aperçu le fanal de Munckholm, s'était longtemps fatigué à chercher de tous côtés son pauvre guide Benignus Spiagudry. Longtemps il l'avait appelé, et l'écho brisé des ruines avait seul répondu. Surpris, mais non effrayé de cette inconcevable disparition, il l'avait attribuée à quelque terreur panique du craintif concierge, et, après s'être généreusement reproché de l'avoir quitté quelques instants, il s'était décidé à passer la nuit sur le rocher d'Oëlmoe pour lui donner le temps de revenir. Alors il prit quelque nourriture, et s'enveloppant de son manteau, il se coucha près du foyer qui s'éteignait, déposa un baiser sur la boucle de cheveux d'Éthel, et ne tarda pas à s'endormir; car on peut dormir avec un cœur inquiet, quand la conscience est tranquille.

Au soleil levant, il était debout, mais il ne retrouva de Spiagudry que sa besace et son manteau laissés dans la tour, ce qui semblait l'indice d'une fuite très précipitée. Alors,

désespérant de le revoir, du moins sur le rocher d'Oëlmoe, il se détermina à partir sans lui, car c'était le lendemain qu'il fallait atteindre Han d'Islande à Walderhog.

On a appris dans les premiers chapitres de cet ouvrage qu'Ordener s'était de bonne heure accoutumé aux fatigues d'une vie errante et aventurière. Ayant déjà plusieurs fois parcouru le nord de la Norvège, il n'avait plus besoin de guide, maintenant qu'il savait où trouver le brigand. Il dirigea donc vers le nordouest son voyage solitaire, dans lequel il n'eut plus de Benignus Spiagudry pour lui dire combien de quartz ou de spath renfermait chaque colline, quelle tradition s'attachait à chaque masure, et si tel ou tel déchirement du sol provenait d'un courant du déluge ou de quelque ancienne commotion volcanique.

Il marcha un jour entier à travers ces montagnes qui, partant comme des côtes, de distance en distance, de la chaîne principale dont la Norvège est traversée dans sa longueur, s'étendent en s'abaissant graduellement jusqu'à la mer, où elles se plongent; de sorte que tous les rivages de ce pays ne présentent qu'une succession de promontoires et de golfes, et tout l'intérieur des terres qu'une suite de montagnes et de vallées, disposition singulière du sol, qui a fait comparer la Norvège à la grande arête d'un poisson.

Ce n'était point une chose commode que de voyager dans ce pays. Tantôt il fallait suivre pour chemin le lit pierreux d'un torrent desséché, tantôt franchir sur des ponts tremblants de troncs d'arbres les chemins mêmes, que des torrents nés de la veille venaient de choisir pour lits.

Au reste, Ordener cheminait quelquefois des heures entières sans être averti de la présence de l'homme dans ces lieux incultes autrement que par l'apparition intermittente et alternative des ailes d'un moulin à vent au sommet d'une colline, ou par le bruit d'une forge lointaine, dont la fumée se courbait au gré de l'air comme un panache noir.

De loin en loin il rencontrait un paysan monté sur un petit cheval au poil gris, à la tête basse, moins sauvage encore que son maître, ou un marchand de pelleteries assis dans son traîneau attelé de deux rennes, derrière lequel était attachée une longue corde, dont les nœuds nombreux, en bondissant sur les pierres de la route, étaient destinés à effrayer les loups.

Si alors Ordener demandait au marchand le chemin de la grotte de Walderhog:Marchez toujours au nordouest, vous trouverez le village d'Hervalyn, vous franchirez la ravine de Dodlysax, et cette nuit vous pourrez atteindre Surb, qui n'est qu'à deux milles de Walderhog.Ainsi répondait avec indifférence le commerçant nomade, instruit seulement des noms et de la position des lieux que son métier lui faisait parcourir.

Si Ordener adressait la même question au paysan, celuici, imbu profondément des traditions du pays et des contes du foyer, secouait plusieurs fois la tête et arrêtait sa monture grise en disant:Walderhog! la caverne de Walderhog! les pierres y chantent, les os y dansent, et le démon d'Islande y habite; ce n'est sans doute point à la caverne de Walderhog que votre courtoisie veut aller?

Si vraiment, répondait Ordener.

C'est donc que votre courtoisie a perdu sa mère, ou que le feu a brûlé sa ferme, ou que le voisin lui a volé son cochon gras?

Non, en vérité, reprenait le jeune homme.

Alors, c'est qu'un magicien a jeté un sort sur l'esprit de sa courtoisie.

Bonhomme, je vous demande le chemin de Walderhog.

C'est à cette demande que je réponds, seigneur. Adieu donc. Toujours au nord! je sais bien comment vous irez, mais j'ignore comment vous reviendrez.

Et le paysan s'éloignait avec un signe de croix.

À la triste monotonie de cette route se joignait l'incommodité d'une pluie fine et pénétrante qui avait envahi le ciel vers le milieu du jour et accroissait les difficultés du chemin. Nul oiseau n'osait se hasarder dans l'air, et Ordener, glacé sous son manteau, ne voyait voler audessus de sa tête que l'autour, le gerfaut ou le fauconpêcheur, qui, au bruit de son passage, s'envolait brusquement des roseaux d'un étang avec un poisson dans ses griffes.

Il était nuit close quand le jeune voyageur, après avoir franchi le bois de trembles et de bouleaux qui est adossé à la ravine de Dodlysax, arriva à ce hameau de Surb dans lequel Spiagudry, si le lecteur se le rappelle, voulait fixer son quartier général. L'odeur de goudron et la fumée de charbon de terre avertirent Ordener qu'il approchait d'une peuplade de pêcheurs. Il s'avança vers la première hutte que l'ombre lui permit de distinguer. L'entrée, basse et étroite, en était fermée, suivant l'usage norvégien, par une grande peau de poisson transparente, colorée en ce moment par la lumière rouge et tremblante d'un foyer allumé. Il frappa sur l'encadrement de bois de la porte, en criant:

C'est un voyageur!

Entrez, entrez, répondit une voix de l'intérieur.

Au même instant une main officieuse leva la peau de poisson, et Ordener fut introduit dans l'habitacle conique d'un pêcheur des côtes de Norvège. C'était une sorte de tente

ronde de bois et de terre, au milieu de laquelle brillait un feu où la flamme pourpre de la tourbe se mariait à la clarté blanche du sapin. Près de ce feu le pêcheur, sa femme et deux enfants vêtus de haillons étaient assis devant une table chargée d'assiettes de bois et de vases de terre. Du côté opposé, parmi des filets et des rames, deux rennes endormis étaient couchés sur un lit de feuilles et de peaux, dont le prolongement semblait destiné à recevoir le sommeil des maîtres du logis et des hôtes qu'il plairait au ciel de leur amener. Ce n'était pas du premier coup d'œil que l'on pouvait distinguer cette disposition intérieure de la hutte, car une fumée âcre et pesante qui s'échappait avec peine par une ouverture pratiquée à la sommité du cône enveloppait tous ces objets d'un voile épais et mobile.

À peine Ordener eutil franchi le seuil, que le pêcheur et sa femme se levèrent et lui rendirent son salut d'un air ouvert et bienveillant. Les paysans norvégiens aiment les voyageurs, autant peutêtre par le sentiment de curiosité, si vif chez eux, que par leur penchant naturel à l'hospitalité.

Seigneur, dit le pêcheur, vous devez avoir faim et froid, voici du feu pour sécher votre manteau et d'excellent rindebrod pour apaiser votre appétit. Votre courtoisie daignera ensuite nous dire qui elle est, d'où elle vient, où elle va, et quelles sont les histoires que racontent les vieilles femmes de son pays.

Oui, seigneur, ajouta la femme, et vous pourrez joindre à ce rindebrod excellent, comme le dit mon seigneur et mari, un morceau délicieux de stockfish salé, assaisonné d'huile de baleine.Asseyezvous, seigneur étranger.

Et si votre courtoisie n'aime pas la chère de saint Usulph, [Note: Patron des pêcheurs.] reprit l'homme, qu'elle veuille bien prendre patience un moment, je lui réponds qu'elle mangera un quartier de chevreuil merveilleux ou au moins une aile de faisan royal. Nous attendons le retour du plus fin chasseur qui soit dans les trois provinces. N'estil pas vrai, ma bonne Maase?

Maase, nom que le pêcheur donnait à sa femme, est un mot norvégien qui signifie mouette. La femme n'en parut nullement choquée, soit que ce fût son nom véritable, soit que ce fût un surnom de tendresse.

Le meilleur chasseur! je le crois, certes, réponditelle avec emphase. C'est mon frère, le fameux Kennybol! Dieu bénisse ses courses! Il est venu passer quelques jours avec nous, et vous pourrez, seigneur étranger, boire dans la même tasse que lui quelques coups de cette bonne bière. C'est un voyageur comme vous.

Grand merci, ma brave hôtesse, dit Ordener en souriant; mais je serai forcé de me contenter de votre appétissant stockfish et d'un morceau de ce rindebrod. Je n'aurai pas le loisir d'attendre votre frère, le fameux chasseur. Il faut que je reparte surlechamp.

La bonne Maase, à la fois contrariée du prompt départ de l'étranger et flattée des éloges qu'il donnait à son stockfish et à son frère, s'écria:

Vous êtes bien bon, seigneur. Mais comment! vous allez nous quitter si tôt?

Il le faut.

Vous hasarder dans ces montagnes à cette heure et par un temps semblable?

C'est pour une affaire importante. Ces réponses du jeune homme piquaient la curiosité native de ses hôtes autant qu'elles excitaient leur étonnement.

Le pêcheur se leva et dit:

Vous êtes chez Christophe Buldus Braall, pêcheur, du hameau de Surb.

La femme ajouta:

Maase Kennybol est sa femme et sa servante.

Quand les paysans norvégiens voulaient demander poliment son nom à un étranger, leur usage était de lui dire le leur.

Ordener répondit:

Et moi, je suis un voyageur qui n'est sûr ni du nom qu'il porte, ni du chemin qu'il suit.

Cette réponse singulière ne parut pas satisfaire le pêcheur Braall.

Par la couronne de Gormon le Vieux, ditil, je croyais qu'il n'y avait en ce moment en Norvège qu'un seul homme qui ne fût pas sûr de son nom. C'est le noble baron de Thorvick, qui va s'appeler maintenant, assureton, le comte de Danneskiold, à cause de son glorieux mariage avec la fille du chancelier. C'est du moins, ma bonne Maase, la plus fraîche nouvelle que j'aie apportée de Drontheim.Je vous félicite, seigneur étranger, de cette conformité avec le fils du viceroi, le grand comte Guldenlew.

Puisque votre courtoisie, ajouta la femme avec un visage enflammé de curiosité, paraît ne pouvoir rien nous dire de ce qui lui touche, ne pourraitelle pas nous apprendre quelque chose de ce qui se passe en ce moment; par exemple, de ce fameux mariage dont mon seigneur et mari a recueilli la nouvelle?

Oui, reprit celuici d'un air important, c'est ce qu'il y a de plus nouveau. Avant un mois, le fils du viceroi épouse la fille du grandchancelier.

J'en doute, dit Ordener.

Vous en doutez, seigneur! Je puis vous affirmer, moi, que la chose est sûre. Je la tiens de bonne source. Celui qui m'en a fait part l'a appris du seigneur Poël, le domestique favori du noble baron de Thorvick, c'estàdire du noble comte de Danneskiold. Estce qu'un orage aurait troublé l'eau, depuis six jours? Cette grande union seraitelle rompue?

Je le crois, répondit le jeune homme en souriant.

S'il en est ainsi, seigneur, j'avais tort. Il ne faut pas allumer le feu pour frire le poisson avant que le filet ne se soit refermé sur lui. Mais cette rupture estelle certaine? de qui en tenezvous la nouvelle?

De personne, dit Ordener. C'est moi qui arrange cela ainsi dans ma tête.

À ces mots naïfs, le pêcheur ne put s'empêcher de déroger à la courtoisie norvégienne par un long éclat de rire.

Mille pardons, seigneur. Mais il est aisé de voir que vous êtes en effet un voyageur, et sans doute un étranger. Vous imaginezvous donc que les événements suivront vos caprices, et que le temps se rembrunira ou s'éclaircira selon votre volonté?

Ici, le pêcheur, versé dans les affaires nationales, comme tous les pasyans norvégiens, se mit à expliquer à Ordener pour quelles raisons ce mariage ne pouvait manquer; il était nécessaire aux intérêts de la famille d'Ahlefeld; le viceroi ne pouvait le refuser au roi, qui le désirait; on affirmait en outre qu'une passion véritable unissait les deux futurs époux. En un mot, le pêcheur Braall ne doutait pas que cette alliance n'eût lieu; il eût voulu être aussi sûr de tuer, le lendemain, le maudit chien de mer qui infestait l'étang de MasterBick.

Ordener se sentait peu disposé à soutenir une conversation politique avec un aussi rude homme d'état, quand la survenue d'un nouveau personnage vint le tirer d'embarras.

C'est lui, c'est mon frère! s'écria la vieille Maase.

Et il ne fallait rien moins que l'arrivée d'un frère pour l'arracher de l'admiration contemplative avec laquelle elle écoutait les longues paroles de son mari.

Celuici, pendant que les deux enfants se jetaient bruyamment au cou de leur oncle, lui tendit la main gravement.

Sois le bienvenu, mon frère.

Puis, se tournant vers Ordener:

Seigneur, c'est notre frère, le renommé chasseur Kennybol, des montagnes de Kole.

Je vous salue tous cordialement, dit le montagnard en ôtant son bonnet de peau d'ours. Frère, je fais mauvaise chasse sur vos côtes, comme tu ferais sans doute mauvaise pêche dans nos montagnes. Je crois que je remplirais encore plutôt ma gibecière en cherchant des lutins et des follets dans les forêts brumeuses de la reine Mab. Sœur Maase, vous êtes la première mouette à laquelle j'ai pu dire bonjour de près aujourd'hui. Tenez, amis, Dieu vous maintienne en paix! c'est pour ce méchant coq de bruyère que le premier chasseur du Drontheimhus a couru les clairières jusqu'à cette heure et par ce temps.

En parlant ainsi, il tira de sa carnassière et déposa sur la table une gelinotte blanche, en affirmant que cette bête maigre n'était pas digne d'un coup de mousquet.

Mais, ajoutatil entre ses dents, fidèle arquebuse de Kennybol, tu chasseras bientôt de plus gros gibier. Si tu n'abats plus des robes de chamois ou d'élan, tu auras à percer des casaques vertes et des justaucorps rouges.

Ces mots, à demi entendus, frappèrent la curieuse Maase.

Hein! demandatelle, que ditesvous donc là, mon bon frère?

Je dis qu'il y a toujours un farfadet qui danse sous la langue des femmes.

Tu as raison, frère Kennybol, s'écria le pêcheur. Ces filles d'Eve sont toutes curieuses comme leur mère.Ne parlaistu pas de casaques vertes?

Frère Braall, répliqua le chasseur d'un air d'humeur, je ne confie mes secrets qu'à mon mousquet, parce que je suis sûr qu'il ne les répétera pas.

On parle dans le village, poursuivit intrépidement le pêcheur, d'une révolte des mineurs. Frère, sauraistu quelque chose de cela?

Le montagnard reprit son bonnet, et l'enfonça sur ses yeux en jetant un regard oblique sur l'étranger; puis il se baissa vers le pêcheur, et dit d'une voix brève et basse:

Silence!

Celuici secoua la tête à plusieurs reprises.

Frère Kennybol, le poisson a beau être muet, il n'en tombe pas moins dans la nasse.

Il se fit un moment de silence. Les deux frères se regardaient d'un air expressif; les enfants tiraient les plumes de la gelinotte déposée sur la table; la bonne femme écoutait ce qu'on ne disait pas; et Ordener observait.

Si vous faites maigre chère aujourd'hui, dit tout à coup le chasseur, cherchant visiblement à changer de conversation, il n'en sera pas de même demain. Frère Braall, tu peux pêcher le roi des poissons, je te promets de l'huile d'ours pour l'assaisonner.

De l'huile d'ours! s'écria Maase. Estce qu'on a vu un ours dans les environs?Patrick, Regner, mes enfants, je vous défends de sortir de cette cabane.Un ours!

Tranquillisezvous, sœur, vous n'aurez plus à le craindre demain. Oui, c'est un ours en effet que j'ai aperçu à deux milles environ de Surb; un ours blanc. Il paraissait emporter un homme, ou un animal plutôt.

Mais non, ce pouvait être un chevrier qu'il enlevait, car les chevriers se vêtissent de peaux de bêtes.Au reste, l'éloignement ne m'a pas permis de distinguer. Ce qui m'a étonné, c'est qu'il portait sa proie sur son dos et non entre ses dents.

Vraiment, frère?

Oui, et il fallait que l'animal fût mort, car il ne faisait aucun mouvement pour se défendre.

Mais, demanda judicieusement le pêcheur, s'il était mort, comment étaitil soutenu sur le dos de l'ours?

C'est ce que je n'ai pu comprendre. Au reste, il aura fait le dernier repas de l'ours. En entrant dans ce village je viens de prévenir six bons compagnons; et demain, sœur Maase, je vous apporterai la plus belle fourrure blanche qui ait jamais couru sur les neiges d'une montagne.

Prenez garde, frère, dit la femme, vous avez remarqué en effet de singulières choses. Cet ours est peutêtre le diable.

Êtesvous folle? interrompit le montagnard en riant; le diable se changer en ours! En chat, en singe, à la bonne heure, cela s'est vu; mais en ours! ah! par saint Eldon l'exorciseur, vous feriez pitié à un enfant ou à une vieille femme avec vos superstitions!

La pauvre femme baissa la tête.

Frère, vous étiez mon seigneur avant que mon vénéré mari jetât les yeux sur moi, agissez comme votre ange gardien vous inspirera d'agir.

Mais, demanda le pêcheur au montagnard, de quel côté astu donc rencontré cet ours?

Dans la direction du Smiasen à Walderhog.

Walderhog! dit la femme avec un signe de croix.

Walderhog! répéta Ordener.

Mais, mon frère, reprit le pêcheur, ce n'est pas toi, j'espère, qui te dirigeais vers cette grotte de Walderhog?

Moi! Dieu m'en garde! C'était l'ours.

Estce que vous irez le chercher là demain? interrompit Maase avec terreur.

Non vraiment; comment voulezvous, mes amis, qu'un ours même ose prendre pour retraite une caverne où...?

Il s'arrêta, et tous trois firent un signe de croix.

Tu as raison, répondit le pêcheur, il y a un instinct qui avertit les bêtes de ces choseslà.

Mes bons hôtes, dit Ordener, qu'y atil donc de si effrayant dans cette grotte de Walderhog?

Ils se regardèrent tous trois avec un étonnement stupide, comme s'ils ne comprenaient pas une pareille question.

C'est là qu'est le tombeau du roi Walder? ajouta le jeune homme.

Oui, reprit la femme, un tombeau de pierre qui chante.

Et ce n'est pas tout, dit le pêcheur.

Non, continuatelle, la nuit on y a vu danser les os des trépassés.

Et ce n'est pas tout, dit le montagnard.

Tous se turent, comme s'ils n'osaient poursuivre.

Eh bien, demanda Ordener, qu'y atil donc encore de surnaturel?

Jeune homme, dit gravement le montagnard, il ne faut pas parler si légèrement quand vous voyez frissonner un vieux loup gris tel que moi.

Le jeune homme répondit en souriant doucement:

J'aurais pourtant voulu savoir tout ce qui se passe de merveilleux dans cette grotte de Walderhog; car c'est là précisément que je vais.

Ces mots pétrifièrent de terreur les trois auditeurs.

À Walderhog! ciel! vous allez à Walderhog?

Et il dit cela, reprit le pêcheur, comme on dirait: Je vais à Loevig vendre ma morue! ou à la clairière de Ralph pêcher le hareng!À Walderhog, grand Dieu!

Malheureux jeune homme! s'écriait la femme, vous êtes donc né sans ange gardien? aucun saint du ciel n'est donc votre patron? Hélas! cela est trop vrai, puisque vous paraissez ne savoir même pas votre nom.

Et quel motif, interrompit le montagnard, peut donc conduire votre courtoisie à cet effroyable lieu?

J'ai quelque chose à demander à quelqu'un, répondit Ordener.

L'étonnement des trois hôtes redoublait avec leur curiosité.

Écoutez, seigneur étranger; vous paraissez ne pas bien connaître ce pays; votre courtoisie se trompe sans doute, ce ne peut être à Walderhog qu'elle veut aller.

D'ailleurs, ajouta le montagnard, si elle veut parler à quelque être humain, elle n'y trouverait personne.

Que le démon, reprit la femme.

Le démon! quel démon?

Oui, continuatelle, celui pour qui chante le tombeau et dansent les trépassés.

Vous ne savez donc pas, seigneur, dit le pêcheur en baissant la voix et en se rapprochant d'Ordener, vous ne savez donc pas que la grotte de Walderhog est la demeure ordinaire de....

La femme l'arrêta.

Mon seigneur et mari, ne prononcez pas ce nom, il porte malheur.

La demeure de qui? demanda Ordener.

D'un Belzébuth incarné, dit Kennybol.

En vérité, mes braves hôtes, je ne sais ce que vous voulez dire. On m'avait bien appris que Walderhog était habité par Han d'Islande.

Un triple cri d'effroi s'éleva dans la chaumière.

Eh bien!Vous le saviez!C'est ce démon!

La femme baissa sa coiffe de bure en attestant tous les saints que ce n'était pas elle qui avait prononcé ce nom.

Quand le pêcheur fut un peu revenu de sa stupéfaction, il regarda fixement Ordener, comme s'il y avait en ce jeune homme quelque chose qu'il ne pouvait comprendre.

Je croyais, seigneur voyageur, quand j'aurais dû vivre une vie encore plus longue que celle de mon père, qui est mort âgé de cent vingt ans, n'avoir jamais à indiquer le chemin de Walderhog à une créature humaine douée de sa raison et croyant en Dieu.

Sans doute, s'écria Maase, mais sa courtoisie n'ira pas à cette grotte maudite; car, pour y mettre le pied, il faut vouloir faire un pacte avec le diable!

J'irai, mes bons hôtes, et le plus grand service que vous pourrez me rendre sera de m'indiquer le plus court chemin.

Le plus court pour aller où vous voulez aller, dit le pêcheur, c'est de vous précipiter du haut du rocher le plus voisin dans le torrent le plus proche.

Estce donc arriver au même but, demanda Ordener d'une voix tranquille, que de préférer une mort stérile à un danger utile?

Braall secoua la tête, tandis que son frère attachait sur le jeune aventurier un regard scrutateur.

Je comprends, s'écria tout à coup le pêcheur, vous voulez gagner les mille écus royaux que le haut syndic promet pour la tête de ce démon d'Islande.

Ordener sourit.

Jeune seigneur, continua le pêcheur avec émotion, croyezmoi, renoncez à ce projet. Je suis pauvre et vieux, et je ne donnerais pas ce qui me reste de vie pour vos mille écus royaux, ne me restâtil qu'un jour.

L'œil suppliant et compatissant de la femme épiait l'effet que produirait sur le jeune seigneur la prière de son mari. Ordener se hâta de répondre:

C'est un intérêt plus grand qui me fait chercher ce brigand que vous appelez un démon; c'est pour d'autres que pour moi...

Le montagnard, qui n'avait pas quitté Ordener du regard, l'interrompit.

Je vous comprends à mon tour, je sais pourquoi vous cherchez le démon islandais.

Je veux le forcer à combattre, dit le jeune homme.

C'est cela, dit Kennybol, vous êtes chargé de grands intérêts, n'estce pas?

Je viens de le dire.

Le montagnard s'approcha du jeune homme d'un air d'intelligence, et ce ne fut pas sans un extrême étonnement qu'Ordener l'entendit lui dire à l'oreille, à demivoix:

C'est pour le comte Schumacker de Griffenfeld, n'estil pas vrai?

Brave homme, s'écriatil, comment savezvous?...

Et en effet, il lui était difficile de s'expliquer comment un montagnard norvégien pouvait savoir un secret qu'il n'avait confié à personne, pas même au général Levin.

Kennybol se pencha vers lui.

Je vous souhaite bon succès, repritil du même ton mystérieux; vous êtes un noble jeune homme de servir ainsi les opprimés.

La surprise d'Ordener était si grande qu'il trouvait à peine des paroles pour demander au montagnard comment il était instruit du but de son voyage.

Silence, dit Kennybol en mettant son doigt sur la bouche, j'espère que vous obtiendrez de l'habitant de Walderhog ce que vous désirez; mon bras est dévoué, comme le vôtre, au prisonnier de Munckholm.

Puis élevant la voix, avant qu'Ordener eût pu répliquer:

Frère, bonne sœur Maase, poursuivitil, recevez ce respectable jeune homme comme un frère de plus. Allons, je crois que le souper est prêt.

Quoi! interrompit Maase, vous avez sans doute décidé sa courtoisie à renoncer à son projet de visiter le démon?

Sœur, priez pour qu'il ne lui arrive point de mal. C'est un noble et digne jeune homme. Allons, brave seigneur, prenez quelque nourriture et quelque repos avec nous. Demain je vous montrerai votre chemin, et nous irons à la recherche, vous de votre diable, et moi de mon ours.

XXIX

Compagnon, eh! compagnon, de quel compagnon estu

donc né? de quel enfant des hommes estu provenu

pour oser ainsi attaquer Fafnir?

Edda

Le premier rayon du soleil levant rougissait à peine la plus haute cime des rochers qui bordent la mer, lorsqu'un pêcheur, qui était venu avant l'aube jeter ses filets à quelques portées d'arquebuse du rivage, en face de l'entrée de la grotte de Walderhog, vit comme une figure enveloppée d'un manteau, ou d'un linceul, descendre le long des roches et disparaître sous la voûte formidable de la caverne. Frappé de terreur, il recommanda sa barque et son âme à saint Usuph, et courut raconter à sa famille effrayée qu'il avait aperçu l'un des spectres qui habitent le palais de Han d'Islande rentrer dans la grotte au lever du jour.

Ce spectre, l'entretien et l'effroi futur des longues veillées d'hiver, c'était Ordener, le noble fils du viceroi de Norvège, qui, tandis que les deux royaumes le croyaient livré à de doux soins auprès de son altière fiancée, venait, seul et inconnu, exposer sa vie pour celle à qui il avait donné son cœur et son avenir, pour la fille d'un proscrit.

De tristes présages, de sinistres prédictions l'avaient accompagné à ce but de son voyage; il venait de quitter la famille du pêcheur, et en lui disant adieu la bonne Maase s'était mise en prières pour lui devant le seuil de sa porte. Le montagnard Kennybol et ses six compagnons, qui lui avaient indiqué le chemin, s'étaient séparés de lui à un demimille de Walderhog, et ces intrépides chasseurs, qui allaient en riant affronter un ours, avaient longtemps attaché un œil d'épouvante sur le sentier que suivait l'aventureux voyageur.

Le jeune homme entra dans la grotte de Walderhog, comme on entre dans un port longtemps désiré. Il éprouvait une joie céleste en songeant qu'il allait accomplir l'objet de sa vie, et que dans quelques instants peutêtre il aurait donné tout son sang pour son Éthel. Près d'attaquer un brigand redouté d'une province entière, un monstre, un démon peutêtre, ce n'était point cette effrayante figure qui apparaissait à son imagination; il ne voyait que l'image de la douce vierge captive, priant pour lui sans doute devant l'autel de sa prison. S'il se fût dévoué pour toute autre qu'elle, il aurait pu songer un moment, pour les mépriser, aux périls qu'il venait chercher de si loin; mais estce qu'une réflexion

trouve place dans un jeune cœur au moment où il bat de la double exaltation d'un beau dévouement et d'un noble amour?

Il s'avança, la tête haute, sous la voûte sonore dont les mille échos multipliaient le bruit de ses pas, sans même jeter un coup d'œil sur les stalactites, sur les basaltes séculaires qui pendaient audessus de sa tête parmi des cônes de mousses, de lierre et de lichen; assemblages confus de formes bizarres, dont la crédulité superstitieuse des campagnards norvégiens avait fait plus d'une fois des foules de démons ou des processions de fantômes.

Il passa avec la même indifférence devant ce tombeau du roi Walder, auquel se rattachaient tant de traditions lugubres, et il n'entendit d'autre voix que les longs sifflements de la bise sous ces funèbres galeries.

Il continua sa marche sous de tortueuses arcades, éclairées faiblement par des crevasses à demi obstruées d'herbes et de bruyères. Son pied heurtait souvent je ne sais quelles ruines, qui roulaient sur le roc avec un son creux, et présentaient dans l'ombre à ses yeux des apparences de crânes brisés, ou de longues rangées de dents blanches et dépouillées jusqu'à leurs racines.

Mais aucune terreur ne montait jusqu'à son âme. Il s'étonnait seulement de n'avoir pas encore rencontré le formidable habitant de cette horrible grotte.

Il arriva dans une sorte de salle ronde, naturellement creusée dans le flanc du rocher. Là aboutissait la route souterraine qu'il avait suivie, et les parois de la salle n'offraient plus d'autre ouverture que de larges fentes, à travers lesquelles on apercevait les montagnes et les forêts extérieures.

Surpris d'avoir ainsi infructueusement parcouru toute la fatale caverne, il commença à désespérer de rencontrer le brigand. Un monument de forme singulière, situé au milieu de la salle souterraine, appela son attention. Trois pierres longues et massives, posées debout sur le sol, en soutenaient une quatrième, large et carrée, comme trois piliers portent un toit. Sous cette espèce de trépied gigantesque s'élevait une sorte d'autel, formé également d'un seul quartier de granit, et percé circulairement au milieu de sa face supérieure. Ordener reconnut une de ces colossales constructions druidiques qu'il avait souvent observées dans ses voyages en Norvège, et dont les modèles les plus étonnants peutêtre sont, en France, les monuments de Lokmariaker et de Carnac. Édifices étranges qui ont vieilli, posés sur la terre comme des tentes d'un jour, et où la solidité naît de la seule pesanteur.

Le jeune homme, livré à ses rêveries, s'appuya machinalement sur cet autel, dont la bouche de pierre était brunie, tant elle avait bu profondément le sang des victimes humaines.

Tout à coup il tressaillit; une voix, qui semblait sortir de la pierre, avait frappé son oreille:

Jeune homme, c'est avec des pieds qui touchent au sépulcre que tu es venu dans ce lieu.

Il se leva brusquement, et sa main se jeta sur son sabre, tandis qu'un écho, faible comme la voix d'un mort, répétait distinctement dans les profondeurs de la grotte:

Jeune homme, c'est avec des pieds qui touchent au sépulcre que tu es venu dans ce lieu.

En ce moment, une tête effroyable se leva de l'autre côté de l'autel druidique, avec des cheveux rouges et un rire atroce.

Jeune homme, répétatelle, oui, tu es venu dans ce lieu avec des pieds qui touchent au sépulcre.

Et avec une main qui touche une épée, répondit le jeune homme sans s'émouvoir.

Le monstre sortit entièrement de dessous l'autel, et montra ses membres trapus et nerveux, ses vêtements sauvages et sanglants, ses mains crochues et sa lourde hache de pierre.

C'est moi, ditil avec un grondement de bête fauve.

C'est moi, répondit Ordener.

Je t'attendais.

Je faisais plus, repartit l'intrépide jeune homme, je te cherchais.

Le brigand croisa les bras.

Saistu qui je suis?

Oui.

Et tu n'as point de peur?

Je n'en ai plus.

Tu as donc éprouvé une crainte en venant ici?

Et le monstre balançait sa tête d'un air triomphant.

Celle de ne pas te rencontrer.

Tu me braves, et tes pas viennent de trébucher contre des cadavres humains!

Demain, peutêtre, ils trébucheront contre le tien.

Un tremblement de colère saisit le petit homme. Ordener, immobile, conservait son attitude calme et fière.

Prends garde! murmura le brigand; je vais fondre sur toi, comme la grêle de Norvège sur un parasol.

Je ne voudrais point d'autre bouclier contre toi.

On eût dit qu'il y avait dans le regard d'Ordener quelque chose qui dominait le monstre. Il se mit à arracher avec ses ongles les poils de son manteau, comme un tigre qui dévore l'herbe avant de s'élancer sur sa proie.

Tu m'apprends ce que c'est que la pitié, ditil.

Et à moi, ce que c'est que le mépris.

Enfant, ta voix est douce, ton visage est frais, comme la voix et le visage d'une jeune fille;quelle mort veuxtu de moi?

La tienne.

Le petit homme rit.

Tu ne sais point que je suis un démon, que mon esprit est l'esprit d'Ingolphe l'Exterminateur.

Je sais que tu es un brigand, que tu commets le meurtre pour de l'or.

Tu te trompes, interrompit le monstre, c'est pour du sang.

N'astu pas été payé par les d'Ahlefeld pour assassiner le capitaine Dispolsen?

Que me distu là? Quels sont ces noms?

Tu ne connais pas le capitaine Dispolsen, que tu as assassiné sur la grève d'Urchtal?

Cela se peut, mais je l'ai oublié, comme je t'aurai oublié dans trois jours.

Tu ne connais pas le comte d'Ahlefeld, qui t'a payé pour enlever au capitaine un coffret de fer?

D'Ahlefeld! Attends; oui, je le connais. J'ai bu hier le sang de son fils dans le crâne du mien.

Ordener frissonna d'horreur.

Estce que tu n'étais pas content de ton salaire?

Quel salaire? demanda le brigand.

Écoute; ta vue me pèse; il faut en finir. Tu as dérobé, il y a huit jours, une cassette de fer à l'une de tes victimes, à un officier de Munckholm?

Ce mot fit tressaillir le brigand.

Un officier de Munckholm! ditil entre ses dents.

Puis il reprit, avec un mouvement de surprise:

Seraistu aussi un officier de Munckholm, toi?

Non, dit Ordener.

Tant pis!

Et les traits du brigand se rembrunirent.

Écoute, reprit l'opiniâtre Ordener, où est cette cassette que tu as dérobée au capitaine?

Le petit homme parut méditer un instant.

Par Ingolphe! voilà une méchante boîte de fer qui occupe bien des esprits. Je te réponds que l'on cherchera moins celle qui contiendra tes os, si jamais ils sont recueillis dans un cercueil.

Ces paroles, en montrant à Ordener que le brigand connaissait la cassette dont il lui parlait, lui rendirent l'espoir de la reconquérir.

Dismoi ce que tu as fait de cette cassette. Estelle au pouvoir du comte d'Ahlefeld?

Non.

Tu mens, car tu ris.

Crois ce que tu voudras. Que m'importe?

Le monstre avait en effet pris un air railleur qui inspirait de la défiance à Ordener. Il vit qu'il n'y avait plus rien à faire que de le mettre en fureur, ou de l'intimider, s'il était possible.

Entendsmoi, ditil en élevant la voix, il faut que tu me donnes cette cassette.

L'autre répondit par un ricanement farouche.

Il faut que tu me la donnes! répéta le jeune homme d'une voix tonnante.

Estce que tu es accoutumé à donner des ordres aux buffles et aux ours? répliqua le monstre avec le même rire.

J'en donnerais au démon dans l'enfer.

C'est ce que tu seras à même de faire tout à l'heure.

Ordener tira son sabre, qui étincela dans l'ombre comme un éclair.

Obéis!

Allons, reprit l'autre en secouant sa hache, il ne tenait qu'à moi de briser tes os et de sucer ton sang quand tu es arrivé, mais je me suis contenu; j'étais curieux de voir le moineau franc fondre sur le vautour.

Misérable, cria Ordener, défendstoi!

C'est la première fois qu'on me le dit, murmura le brigand en grinçant des dents.

En parlant ainsi, il sauta sur l'autel de granit et se ramassa sur luimême, comme le léopard qui attend le chasseur au haut d'un rocher pour se précipiter sur lui à l'improviste.

De là son œil fixe plongeait sur le jeune homme et semblait chercher de quel côté il pourrait le mieux s'élancer sur lui. C'en était fait du noble Ordener, s'il eût attendu un instant. Mais il ne donna pas au brigand le temps de réfléchir, et se jeta impétueusement sur lui en lui portant la pointe de son sabre au visage.

Alors commença le combat le plus effrayant que l'imagination puisse se figurer. Le petit homme, debout sur l'autel, comme une statue sur son piédestal, semblait une des horribles idoles qui, dans les siècles barbares, avaient reçu dans ce même lieu des sacrifices impies et de sacrilèges offrandes.

Ses mouvements étaient si rapides que de quelque côté qu'Ordener l'attaquât, il rencontrait toujours la face du monstre et le tranchant de sa hache. Il aurait été mis en pièces dès les premiers chocs s'il n'avait eu l'heureuse inspiration de rouler son manteau autour de son bras gauche, en sorte que la plupart des coups de son furieux ennemi se perdaient dans ce bouclier flottant. Ils firent ainsi inutilement, pendant plusieurs minutes, des efforts inouïs pour se blesser l'un et l'autre. Les yeux gris et enflammés du petit homme sortaient de leur orbite. Surpris d'être si vigoureusement et si audacieusement combattu par un adversaire en apparence si faible, une rage sombre avait remplacé ses ricanements sauvages. L'atroce immobilité des traits du monstre, le calme intrépide de ceux d'Ordener contrastaient singulièrement avec la promptitude de leurs mouvements et la vivacité de leurs attaques.

On n'entendait d'autre bruit que le cliquetis des armes, les pas tumultueux du jeune homme, et la respiration pressée des deux combattants, quand le petit homme poussa un rugissement terrible. Le tranchant de sa hache venait de s'engager dans les plis du manteau. Il se roidit; il secoua furieusement son bras, et ne fit qu'embarrasser le manche avec le tranchant dans l'étoffe, qui, à chaque nouvel effort, se tordait de plus en plus à l'entour.

Le formidable brigand vit le fer du jeune homme s'appuyer sur sa poitrine.

Écoutemoi encore une fois, dit Ordener triomphant; veuxtu me remettre ce coffre de fer que tu as lâchement volé?

Le petit homme garda un moment le silence, puis il dit au milieu d'un rugissement:

Non, et sois maudit!

Ordener reprit, sans quitter son attitude victorieuse et menaçante:

Réfléchis!

Non; je t'ai dit que non, répéta le brigand.

Le noble jeune homme baissa son sabre.

Eh bien! ditil, dégage ta hache des plis de mon manteau, afin que nous puissions continuer.

Un rire dédaigneux fut la réponse du monstre.

Enfant, tu fais le généreux, comme si j'en avais besoin!

Avant qu'Ordener surpris eût pu tourner la tête, il avait posé son pied sur l'épaule de son loyal vainqueur, et d'un bond il était à douze pas dans la salle.

D'un autre bond il était sur Ordener. Il s'était suspendu à lui tout entier, comme la panthère s'attache de la gueule et des griffes aux flancs du grand lion. Ses ongles s'enfonçaient dans les épaules du jeune homme; ses genoux noueux pressaient ses hanches, tandis que son affreux visage présentait aux yeux d'Ordener une bouche sanglante et des dents de bête fauve prêtes à le déchirer. Il ne parlait plus; aucune parole humaine ne s'échappait de son gosier pantelant; un mugissement sourd, entremêlé de cris rauques et ardents, exprimait seul sa rage. C'était quelque chose de plus hideux qu'une bête féroce, de plus monstrueux qu'un démon; c'était un homme auquel il ne restait rien d'humain.

Ordener avait chancelé sous l'assaut du petit homme, et serait tombé à ce choc inattendu, si l'un des larges piliers du monument druidique ne se fût trouvé derrière lui pour le soutenir. Il resta donc à demi renversé sur le dos, et haletant sous le poids de son formidable ennemi. Qu'on pense que tout ce que nous venons de décrire s'était passé en aussi peu de temps qu'il faut pour se le figurer, et l'on aura quelque idée de ce que présentait d'horrible ce moment de la lutte.

Nous l'avons dit, le noble jeune homme avait chancelé, mais il n'avait pas tremblé. Il se hâta de donner une pensée d'adieu à son Éthel. Cette pensée d'amour fut comme une prière; elle lui rendit des forces. Il enlaça le monstre de ses deux bras; puis, saisissant la lame de son sabre par le milieu, il lui appuya perpendiculairement la pointe sur l'épine du dos. Le brigand atteint poussa une clameur effrayante, et d'un soubresaut, qui ébranla Ordener, il se dégagea des bras de son intrépide adversaire et alla tomber à quelques pas en arrière, emportant dans ses dents un lambeau du manteau vert qu'il avait mordu dans sa fureur.

Il se releva, souple et agile comme un jeune chamois, et le combat recommença pour la troisième fois, d'une manière plus terrible encore. Le hasard avait jeté près du lieu où il se trouvait un amas de quartiers de rochers, entre lesquels les mousses et les ronces croissaient paisiblement depuis des siècles. Deux hommes de force ordinaire auraient à peine pu soulever la moindre de ces masses. Le brigand en saisit une de ses deux bras et l'éleva audessus de sa tête en la balançant vers Ordener. Son regard fut affreux dans ce moment. La pierre, lancée avec violence, traversa lourdement l'espace; le jeune homme n'eut que le temps de se détourner. Le quartier de granit s'était brisé en éclats au pied du mur souterrain avec un bruit épouvantable, que se renvoyèrent longtemps les échos profonds de la grotte.

Ordener étourdi avait à peine eu le temps de reprendre son sangfroid, qu'une seconde masse de pierre se balançait dans les mains du brigand. Irrité de se voir ainsi lapider

lâchement, il s'élança vers le petit homme, le sabre haut, afin de changer de combat; mais le bloc formidable, parti comme un tonnerre, rencontra, en roulant dans l'atmosphère épaisse et sombre de la caverne, la lame frêle et nue sur son passage; elle tomba en éclats comme un morceau de verre, et le rire farouche du monstre remplit la voûte.

Ordener était désarmé.

Astu, cria le monstre, quelque chose à dire à Dieu ou au diable avant de mourir?

Et son œil lançait des flammes, et tous ses muscles s'étaient roidis de rage et de joie, et il s'était précipité avec un frémissement d'impatience sur sa hache laissée à terre dans les plis du manteau.Pauvre Éthel!

Tout à coup un rugissement lointain se fait entendre au dehors. Le monstre s'arrête. Le bruit redouble; des clameurs d'hommes se mêlent aux grondements plaintifs d'un ours. Le brigand écoute. Les cris douloureux continuent. Il saisit brusquement la hache et s'élance, non vers Ordener, mais vers l'une des crevasses dont nous avons parlé et qui donnaient passage au jour. Ordener, au comble de la surprise de se voir ainsi oublié, se dirige comme lui vers l'une de ces portes naturelles, et voit, dans une clairière assez voisine, un grand ours blanc réduit aux abois par sept chasseurs, parmi lesquels il croit même distinguer ce Kennybol dont les paroles l'avaient tant frappé la veille.

Il se retourne. Le brigand n'était plus dans la grotte, et il entend au dehors une voix effrayante qui criait:

Friend! Friend! je suis à toi! me voici!

XXX

Pierre le bon enfant aux dés a tout perdu.

RÉGNIER

Le régiment des arquebusiers de Munckholm est en marche à travers les défilés qui se trouvent entre Drontheim et Skongen. Tantôt il côtoie un torrent, et l'on voit la file des bayonnettes ramper dans les ravines comme un long serpent dont les écailles brillent au jour; tantôt il tourne en spirale à l'entour d'une montagne, qui ressemble alors à ces colonnes triomphales autour desquelles montent des bataillons de bronze.

Les soldats marchent, les armes basses et les manteaux déployés, d'un air d'humeur et d'ennui, parce que ces nobles hommes n'aiment que le combat ou le repos. Les grosses railleries, les vieux sarcasmes qui faisaient hier leurs délices ne les égayent pas aujourd'hui; l'air est froid, le ciel est brumeux. Il faut au moins, pour qu'un rire passager s'élève dans les rangs, qu'une cantinière se laisse tomber maladroitement du haut de son petit cheval barbe, ou qu'une marmite de ferblanc roule de rocher en rocher jusqu'au fond d'un précipice.

C'est pour se distraire un moment de l'ennui de cette route que le lieutenant Randmer, jeune baron danois, aborda le vieux capitaine Lory, soldat de fortune. Le capitaine marchait, sombre et silencieux, d'un pas pesant, mais assuré; le lieutenant, leste et léger, faisait siffler une baguette qu'il avait arrachée aux broussailles dont le chemin était bordé.

Eh bien, capitaine, qu'avezvous donc? vous êtes triste.

C'est qu'apparemment j'en ai sujet, répondit le vieil officier sans lever la tête.

Allons, allons, point de chagrin; regardezmoi, suisje triste? et pourtant je gage que j'en aurais au moins autant sujet que vous.

J'en doute, baron Randmer; j'ai perdu mon seul bien, j'ai perdu toute ma richesse.

Capitaine Lory, notre infortune est précisément la même. Il n'y a pas quinze jours que le lieutenant Alberick m'a gagné d'un coup de dé mon beau château de Randmer et ses dépendances. Je suis ruiné; me voiton moins gai pour cela?

Le capitaine répondit d'une voix bien triste:

Lieutenant, vous n'avez perdu que votre beau château; moi, j'ai perdu mon chien.

À cette réponse, la figure frivole du jeune homme resta indécise entre le rire et l'attendrissement.

Capitaine, ditil, consolezvous; tenez, moi qui ai perdu mon château...

L'autre l'interrompit.

Qu'estce que cela? D'ailleurs, vous regagnerez un autre château.

Et vous retrouverez un autre chien.

Le vieillard secoua la tête.

Je retrouverai un chien; je ne retrouverai pas mon pauvre Drake.

Il s'arrêta; de grosses larmes roulaient dans ses yeux et tombaient une à une sur son visage dur et rude.

Je n'avais, continuatil, jamais aimé que lui; je n'ai connu ni père ni mère; que Dieu leur fasse paix, comme à mon pauvre Drake!Lieutenant Randmer, il m'avait sauvé la vie dans la guerre de Poméranie; je l'appelai Drake pour faire honneur au fameux amiral.Ce bon chien! il n'avait jamais changé pour moi, lui, selon ma fortune. Après le combat d'Oholfen, le grand général Schack l'avait flatté de la main en me disant: Vous avez là un bien beau chien, sergent Lory!car à cette époque je n'étais encore que sergent.

Ah! interrompit le jeune baron en agitant sa baguette, cela doit paraître singulier d'être sergent.

Le vieux soldat de fortune ne l'entendait pas; il paraissait, se parler à luimême, et l'on entendait à peine quelques paroles inarticulées s'échapper de sa bouche.

Ce pauvre Drake! être revenu tant de fois sain et sauf des brèches et des tranchées pour se noyer, comme un chat, dans le maudit golfe de Drontheim!

Mon pauvre chien! mon brave ami! tu étais digne de mourir comme moi sur le champ de bataille.

Brave capitaine, cria le lieutenant, comment pouvezvous rester triste? nous nous battrons peutêtre demain.

Oui, répondit dédaigneusement le vieux capitaine, contre de fiers ennemis!

Comment, ces brigands de mineurs! ces diables de montagnards!

Des tailleurs de pierres, des voleurs de grands chemins! des gens qui ne sauront seulement pas former en bataille la tête de porc ou le coin de GustaveAdolphe! voilà de belle canaille en face d'un homme tel que moi, qui ai fait toutes les guerres de Poméranie et de Holstein! les campagnes de Scanie et de Dalécarlie! qui ai combattu sous le glorieux général Schack, sous le vaillant comte de Guldenlew!

Mais vous ne savez pas, interrompit Randmer, qu'on donne à ces bandes un redoutable chef, un géant fort et sauvage comme Goliath, un brigand qui ne boit que du sang humain, un démon qui porte en lui tout Satan.

Qui donc? demanda l'autre.

Eh! le fameux Han d'Islande!

Brrr! je gage que ce formidable général ne sait seulement pas armer un mousquet en quatre mouvements ou charger une carabine à l'impériale!

Randmer éclata de rire.

Oui, riez, poursuivit le capitaine. Il sera fort gai en effet de croiser de bons sabres avec de viles pioches, et de nobles piques avec des fourches à fumier! voilà de dignes ennemis! mon brave Drake n'aurait pas daigné leur mordre les jambes!

Le capitaine continuait de donner un cours énergique à son indignation, lorsqu'il fut interrompu par l'arrivée d'un officier qui accourait vers eux tout essoufflé.

Capitaine Lory! mon cher Randmer!

Eh bien? direntils tous deux à la fois.

Mes amis, je suis glacé d'horreur!D'Ahlefeld! le lieutenant d'Ahlefeld! le fils du grandchancelier! vous savez, mon cher baron Randmer, ce Frédéric... si élégant... si fat!...

Oui, répondit le jeune baron, très élégant! Cependant, au dernier bal de Charlottenbourg, mon déguisement était d'un meilleur goût que le sien.Mais que lui estil donc arrivé?

Je sais de qui vous voulez parler, disait en même temps Lory, c'est Frédéric d'Ahlefeld, le lieutenant de la troisième compagnie, qui a les revers bleus. Il fait assez négligemment son service.

On ne s'en plaindra plus, capitaine Lory.

Comment? dit Randmer.

Il est en garnison à Walhstrom, continua froidement le vieux capitaine.

Précisément, reprit l'autre, le colonel vient de recevoir un messager... Ce pauvre Frédéric!

Mais qu'estce donc? capitaine Bollar, vous m'effrayez. Le vieux Lory poursuivit:

Brrr! notre fat aura manqué aux appels, comme à son ordinaire; le capitaine aura envoyé en prison le fils du grandchancelier; et voilà, j'en suis sûr, le malheur qui vous décompose le visage.

Bollar lui frappa sur l'épaule.

Capitaine Lory, le lieutenant d'Ahlefeld a été dévoré tout vivant.

Les deux capitaines se regardèrent fixement, et Randmer, un moment étonné, se mit tout à coup à rire aux éclats.

Ah! ah! capitaine Bollar, je vois que vous êtes toujours mauvais plaisant. Mais je ne donnerai pas dans cellelà, je vous en préviens.

Et le lieutenant, croisant ses deux bras, donna un libre essor à toute sa gaieté, en jurant que ce qui l'amusait le plus, c'était la crédulité avec laquelle Lory accueillait les amusantes inventions de Bollar. Le conte, disaitil, était vraiment drôle, et c'était une idée tout à fait divertissante que de faire dévorer tout cru ce Frédéric qui avait de sa peau un soin si tendre et si ridicule.

Randmer, dit gravement Bollar, vous êtes un fou. Je vous dis que d'Ahlefeld est mort. Je le tiens du colonel;mort!

Oh! qu'il joue bien son rôle! reprit le baron toujours en riant; qu'il est amusant!

Bollar haussa les épaules, et se tourna vers le vieux Lory, qui lui demanda avec sangfroid quelques détails.

Oui vraiment, mon cher capitaine Bollar, ajouta le rieur inextinguible, conteznous donc par qui ce pauvre diable a été ainsi mangé. Atil fait le déjeuner d'un loup, ou le souper d'un ours?

Le colonel, dit Bollar, vient de recevoir en route une dépêche, qui l'instruit d'abord que la garnison de Walhstrom se replie vers nous, devant un parti considérable d'insurgés.

Le vieux Lory fronça le sourcil.

Ensuite, poursuivit Bollar, que le lieutenant Frédéric d'Ahlefeld, ayant été, il y a trois jours, chasser dans les montagnes, du côté de la ruine d'Arbar, y a rencontré un monstre, qui l'a emporté dans sa caverne et l'a dévoré.

Ici le lieutenant Randmer redoubla ses joyeuses exclamations.

Oh! oh! comme ce bon Lory croit aux contes d'enfants! C'est bien, gardez votre sérieux, mon cher Bollar. Vous êtes admirablement drôle. Mais vous ne nous direz pas quel est ce monstre, cet ogre, ce vampire qui a emporté et mangé le lieutenant comme un chevreau de six jours!

Je ne vous le dirai pas, à vous, murmura Bollar avec impatience; mais je le dirai à Lory, qui n'est pas follement incrédule.Mon cher Lory, le monstre qui a bu le sang de Frédéric, c'est Han d'Islande.

Le colonel des brigands! s'écria le vieux officier.

Eh bien, mon brave Lory, reprit le railleur Randmer, aton besoin de savoir l'exercice à l'impériale, quand on fait si bien manœuvrer sa mâchoire?

Baron Randmer, dit Bollar, vous avez le même caractère que d'Ahlefeld; prenez garde d'avoir le même sort.

J'affirme, s'écria le jeune homme, que ce qui m'amuse le plus, c'est le sérieux imperturbable du capitaine Bollar.

Et moi, répliqua Bollar, ce qui m'effraie le plus, c'est la gaieté intarissable du lieutenant Randmer.

En ce moment un groupe d'officiers, qui paraissaient s'entretenir vivement, se rapprocha de nos trois interlocuteurs.

Ah! pardieu, s'écria Randmer, il faut que je les amuse de l'invention de Bollar.Camarades, ajoutatil en s'avançant vers eux, vous ne savez pas? ce pauvre Frédéric d'Ahlefeld vient d'être croqué tout vivant par le barbare Han d'Islande.

En achevant ces paroles, il ne put réprimer un éclat de rire, qui, à sa grande surprise, fut accueilli des nouveauxvenus presque avec des cris d'indignation.

Comment! vous riez!Je ne croyais pas que Randmer dût répéter de cette manière une semblable nouvelle.Rire d'un pareil malheur!

Quoi! dit Randmer troublé, estce que cela serait vrai?

Eh! c'est vous qui nous le répétez! lui criaton de toutes parts. Estce que vous n'avez pas foi en vos paroles?

Mais je croyais que c'était une plaisanterie de Bollar.

Un vieux officier prit la parole.

La plaisanterie eût été de mauvais goût; mais ce n'en est malheureusement pas une. Le baron Voethaün, notre colonel, vient de recevoir cette fatale nouvelle.

Une affreuse aventure! c'est effrayant! répétèrent une foule de voix.

Nous allons donc, disait l'un, combattre des loups et des ours à face humaine!

Nous recevrons des coups d'arquebuse, disait l'autre, sans savoir d'où ils partiront; nous serons tués un à un, comme de vieux faisans dans une volière.

Cette mort de d'Ahlefeld, cria Bollar d'une voix solennelle, fait frissonner. Notre régiment est malheureux. La mort de Dispolsen, celle de ces pauvres soldats trouvés à Cascadthymore, celle de d'Ahlefeld, voilà trois tragiques événements en bien peu de temps.

Le jeune baron Randmer, qui était resté muet, sortit de sa rêverie.

Cela est incroyable, ditil; ce Frédéric qui dansait si bien!

Et après cette réflexion profonde, il retomba dans le silence, tandis que le capitaine Lory affirmait qu'il était très affligé de la mort du jeune lieutenant, et faisait remarquer au second arquebusier, Toric Belfast, que le cuivre de sa bandoulière était moins brillant qu'à l'ordinaire.

XXXI

«Chut! chut! voilà un homme qui descend de làhaut

par le moyen d'une échelle.

Oh oui, c'est un espion.

Le ciel ne pouvait m'accorder une plus grande

faveur que celle de pouvoir vous livrer... ma vie.

Je suis à vous; mais ditesmoi, de grâce, à qui

appartient cette armée.

Au comte de Barcelone.

Quel comte?

Général, voilà un espion de l'ennemi.

D'où vienstu?

Je venais ici, bien éloigné de songer à ce que

je devais y trouver; je ne m'attendais pas à ce

que je vois.»

LOPE DE VEGA. La Fuerza lastimosa

Il y a quelque chose de sinistre et de désolé dans l'aspect d'une campagne rase et nue, quand le soleil a disparu, lorsqu'on est seul, qu'on marche en brisant du pied des tronçons de paille sèche, au cri monotone de la cigale, et qu'on voit de grands nuages déformés se coucher lentement sur l'horizon, comme des cadavres de fantômes.

Telle était l'impression qui se mêlait aux tristes pensées d'Ordener, le soir de son inutile rencontre avec le brigand d'Islande. Étourdi un moment de sa brusque disparition, il avait d'abord voulu le poursuivre; mais il s'était égaré dans les bruyères, et il avait erré toute la journée dans des terres de plus en plus incultes et sauvages, sans rencontrer trace d'homme. À la chute du jour, il se trouvait dans une plaine spacieuse, qui ne lui

offrait de tous côtés qu'un horizon égal et circulaire, où rien ne promettait un abri au jeune voyageur exténué de fatigue et de besoin.

Encore si ses souffrances corporelles n'eussent pas été aggravées par les tristesses de son âme; mais c'en était fait! il avait atteint le terme de son voyage, sans en remplir le but. Il ne lui restait même plus ces folles illusions d'espérance qui l'avaient entraîné à la poursuite du brigand; et maintenant que rien ne soutenait plus son cœur, mille pensées décourageantes, qui n'y trouvaient point place la veille, venaient l'assaillir. Qu'allaitil faire? comment revenir vers Schumacker sans lui apporter le salut d'Éthel? de quelle effrayante nature étaient les malheurs que la conquête de la fatale cassette eût prévenus? Et son mariage, avec Ulrique d'Ahlefeld! S'il pouvait du moins enlever son Éthel à cette indigne captivité; s'il pouvait fuir avec elle, et emporter son bonheur dans quelque lointain exil!

Il s'enveloppa de son manteau et se coucha sur la terre. Le ciel était noir; une lueur orageuse apparaissait par intervalles dans les nues comme à travers un crêpe funèbre, et s'éteignait; un vent froid tournait sur la plaine. Le jeune homme songeait à peine à ces signes d'une tempête violente et prochaine; et d'ailleurs, quand il eût pu trouver un asile où fuir l'orage et se reposer de ses fatigues, en eûtil trouvé un où fuir son malheur et se reposer de ses pensées?

Tout à coup des sons confus de voix humaines arrivèrent à son oreille. Surpris, il se souleva sur le coude, et aperçut, à quelque distance de lui, comme des ombres se mouvoir dans l'obscurité. Il regarda; une lumière brilla au milieu du groupe mystérieux, et Ordener vit, avec un étonnement facile à concevoir, chacune de ces figures fantasmagoriques s'enfoncer successivement dans la terre.Tout disparut.

Ordener était audessus des superstitions de son temps et de son pays. Son esprit grave et mûr ignorait ces crédulités vaines, ces terreurs étranges qui tourmentent l'enfance des peuples de même que l'enfance des hommes. Il y avait cependant dans cette apparition singulière quelque chose de surnaturel qui lui inspira une religieuse défiance de sa raison; car nul ne sait si les esprits des morts ne reviennent pas quelquefois sur la terre.

Il se leva, fit un signe de croix, et se dirigea vers le lieu où la vision avait disparu. De larges gouttes de pluie commençaient à tomber; son manteau se gonflait comme une voile, et la plume de sa toque, tourmentée par le vent, battait son visage.

Il s'arrêta tout à coup.Un éclair venait de lui montrer devant ses pas une sorte de puits large et circulaire, où il se serait infailliblement précipité sans la lueur bienfaisante de l'orage. Il s'approcha du gouffre. Une lumière vague y brillait à une profondeur effrayante, et répandait une teinte rougeâtre sur l'extrémité inférieure de cet immense cylindre creusé dans les entrailles de la terre. Ce rayon, qui semblait un feu magique

allumé par les gnomes, accroissait en quelque sorte l'incommensurable étendue des ténèbres que l'œil était contraint de traverser pour l'atteindre.

L'intrépide jeune homme, penché sur l'abîme, écouta. Un bruit lointain de voix monta à son oreille. Il ne douta plus que les êtres qui avaient étrangement paru et disparu à ses yeux ne se fussent plongés dans ce gouffre, et il sentit un désir invincible, parce qu'il était sans doute dans sa destinée, d'y descendre après eux, dûtil suivre des spectres dans une des bouches de l'enfer. D'ailleurs, la tempête commençait avec fureur, et ce gouffre lui présentait un abri contre elle. Mais comment y descendre? quel chemin avaient pris ceux qu'il voulait suivre, si ce n'étaient pas des fantômes?Un second éclair vint à son secours, et lui fit voir à ses pieds l'extrémité supérieure d'une échelle, qui se prolongeait dans les profondeurs du puits. C'était une forte solive verticale, que traversaient horizontalement, de distance en distance, de courtes barres de fer destinées à recevoir les pieds et les mains de ceux qui oseraient s'aventurer dans ce gouffre.

Ordener ne balança pas. Il se suspendit audacieusement à la formidable échelle, et s'enfonça dans l'abîme, sans savoir même si elle le conduirait jusqu'au fond, sans songer qu'il ne reverrait peutêtre plus le soleil. Bientôt, dans les ténèbres qui couvraient sa tête, il ne distingua plus le ciel qu'aux éclairs bleuâtres qui l'illuminaient fréquemment. Bientôt la pluie abondante, qui battait la surface de la terre, n'arriva plus à lui qu'en rosée fine et vaporeuse. Bientôt le tourbillon de vent qui s'engouffrait impétueusement dans le puits se perdit audessus de lui en long sifflement. Il descendit, il descendit encore, et à peine paraissaitil s'être rapproché de la lumière souterraine. Il continua sans se décourager, en évitant seulement d'abaisser son regard dans le gouffre, de peur d'y être précipité par un étourdissement.

Cependant, l'air de plus en plus étouffé, le bruit de voix de plus en plus distinct, le reflet pourpre qui commençait à colorer la muraille circulaire du puits, l'avertirent enfin qu'il n'était pas loin du fond. Il descendit encore quelques échelons, et son regard put voir clairement, au bas de l'échelle, l'entrée d'un souterrain éclairée d'une lueur tremblante et rouge, tandis que son oreille était frappée par des paroles qui attirèrent toute son attention.

Kennybol n'arrive pas, disait une voix du ton de l'impatience.

Qui peut le retenir? répétait la même voix après un moment de silence.

Nous l'ignorons, seigneur Hacket, répondaiton.

Il a dû passer la nuit chez sa sœur Maase Braall, du village de Surb, ajoutait une autre voix.

Vous le voyez, reprenait la première, je tiens, moi, tous mes engagements. Je devais vous amener Han d'Islande pour chef; je vous l'amène.

Un murmure, dont il était difficile de deviner le sens, répondit à ces paroles. La curiosité d'Ordener, déjà éveillée par le nom de ce Kennybol, qui lui avait tant causé de surprise la veille, redoubla au nom de Han d'Islande.

La même voix reprit:

Mes amis, Jonas, Norbith, si Kennybol est en retard, qu'importe! nous sommes assez nombreux pour ne plus rien craindre; avezvous trouvé vos enseignes dans les ruines de Crag?

Oui, seigneur Hacket, répondirent plusieurs voix.

Eh bien! levez l'étendard, il en est temps! Voici de l'or! voici votre invincible chef. Courage! marchez à la délivrance du noble Schumacker, de l'infortuné comte de Griffenfeld!

Vive! vive Schumacker! répétèrent une foule de voix, et le nom de Schumacker se prolongea d'échos en échos dans les replis des voûtes souterraines.

Ordener, conduit de curiosité en curiosité, d'étonnement en étonnement, écoutait, respirant à peine. Il ne pouvait croire ni comprendre ce qu'il entendait. Schumacker mêlé à Kennybol, à Han d'Islande! Quel était ce drame ténébreux dont, spectateur ignoré, il entrevoyait une scène? De qui défendaiton les jours? de qui jouaiton la tête?

Écoutez, reprit la même voix, vous voyez l'ami, le confident du noble comte de Griffenfeld. C'était la première fois qu'Ordener entendait cette voix. Elle poursuivit:

.....Accordezmoi votre confiance, comme il m'accorde la sienne. Amis, tout vous favorise; vous arriverez à Drontheim sans rencontrer un ennemi.

Seigneur Hacket, interrompit une voix, marchons. Peters m'a dit avoir vu dans les défilés tout le régiment de Munckholm en marche contre nous.

Il vous a trompé, répondit l'autre avec autorité. Le gouvernement ignore encore votre révolte, et sa tranquillité est telle, que celui qui a repoussé vos justes plaintes, votre oppresseur, l'oppresseur de l'illustre et malheureux Schumacker, le général Levin de Knud a quitté Drontheim pour aller dans la capitale assister aux fêtes du fameux mariage de son élève Ordener Guldenlew avec Ulrique d'Ahlefeld.

Qu'on juge de l'émotion d'Ordener. Dans ce pays sauvage et désert, sous cette voûte mystérieuse, entendre des inconnus prononcer tous les noms qui l'intéressaient, et

jusqu'au sien propre! Un doute affreux s'éleva dans son cœur. Seraitil vrai? étaitce en effet un agent du comte de Griffenfeld dont il entendait la voix? Quoi! Schumacker, ce vieillard vénérable, le noble père de sa noble Éthel, se révoltait contre le roi son seigneur, soudoyait des brigands, allumait une guerre civile! Et c'était pour cet hypocrite, pour ce rebelle, qu'il avait, lui, fils du viceroi de Norvège, élève du général Levin, compromis son avenir, exposé sa vie! c'était pour lui qu'il avait cherché et combattu ce brigand islandais avec lequel Schumacker paraissait être d'intelligence, puisqu'il le plaçait à la tête de ces bandits! Qui sait même si cette cassette, pour laquelle lui, Ordener, avait été sur le point de donner son sang, ne contenait pas quelquesuns des indignes secrets de cette trame odieuse? Ou plutôt le vindicatif prisonnier de Munckholm ne s'étaitil pas joué de lui? Peutêtre il avait découvert son nom; peutêtre, et combien cette pensée fut douloureuse pour le magnanime jeune homme! n'avaitil désiré, en le poussant à ce fatal voyage, que la perte du fils d'un ennemi?

Hélas! lorsqu'on a longtemps porté le nom d'un malheureux en vénération et en amour, quand dans le secret de sa pensée on a juré à son infortune un attachement inviolable, c'est un moment bien amer que celui où l'on reçoit son salaire d'ingratitude, où l'on sent que l'on est désenchanté de la générosité, et qu'il faut renoncer à ce bonheur si pur et si doux du dévouement. On a vieilli en un instant de la plus triste des vieillesses, on est devenu vieux d'expérience; et l'on a perdu la plus belle des illusions de la vie, qui n'a de beau que les illusions.

Telles étaient les désolantes pensées qui se pressaient confusément dans l'âme d'Ordener. Le noble jeune homme eût voulu mourir dans ce fatal moment; il lui semblait que toute la félicité de sa vie lui échappait. Il y avait bien dans les assertions de celui qui parlait comme envoyé de Griffenfeld des choses qui lui paraissaient mensongères ou douteuses; mais comme elles n'étaient destinées qu'à abuser de malheureux campagnards, Schumacker n'en était que plus coupable à ses yeux; et ce Schumacker était le père de son Éthel!

Ces réflexions agitèrent d'autant plus violemment son cœur qu'elles s'y précipitèrent toutes à la fois. Il chancela sur les barreaux qui le soutenaient, et continua d'écouter; car on attend parfois avec une impatience inexplicable et une affreuse avidité les malheurs que l'on redoute le plus.

Oui, poursuivit la voix de l'envoyé, vous êtes commandés par le formidable Han d'Islande. Qui osera vous combattre? Votre cause est celle de vos femmes, de vos enfants indignement dépouillés de votre héritage; d'un noble infortuné, depuis vingt ans plongé injustement dans une infâme prison. Allons, Schumacker et la liberté vous attendent. Guerre aux tyrans!

Guerre! répétèrent mille voix; et l'on entendit dans les détours du souterrain un long bruit d'armes se mêler aux sons rauques de la trompe des montagnes.

Arrêtez! cria Ordener.Il avait descendu précipitamment le reste de l'échelle. L'idée d'épargner un crime à Schumacker et tant de malheurs à son pays s'était emparée impérieusement de tout son être. Mais, au moment où il était apparu sur le seuil du souterrain, la crainte de perdre, par d'imprudentes déclamations, le père de son Éthel, et peutêtre son Éthel ellemême, avait remplacé tout autre sentiment en lui; et il était resté là, pâle et jetant un regard étonné sur le tableau singulier qui s'offrait à sa vue.

C'était comme une immense place d'une ville souterraine, dont les limites se perdaient derrière une foule de piliers qui soutenaient les voûtes. Ces piliers brillaient comme des pilastres de cristal aux rayons d'un millier de torches que portait une multitude d'hommes bizarrement armés et répandus confusément dans les profondeurs de la place. On eût dit, à voir tous ces points lumineux et toutes ces figures effrayantes errer dans les ténèbres, une de ces assemblées fabuleuses dont parlent les vieilles chroniques, de sorciers et de démons qui portaient des étoiles pour flambeaux, et illuminaient la nuit les vieux bois et les châteaux écroulés.

Un long cri s'éleva.

Un étranger! Mort! mort!

Cent bras étaient déjà levés sur Ordener. Il porta la main à son côté pour y chercher son sabre.Noble jeune homme! dans son généreux élan il avait oublié qu'il était seul et désarmé.

Attendez, attendez! cria une voix, la voix de celui en qui Ordener voyait l'envoyé de Schumacker.

C'était un petit homme gras, vêtu de noir, à l'œil gai et faux. Il s'avança vers Ordener.

Qui êtesvous? lui ditil.

Ordener ne répondit pas; il était saisi de toutes parts, et il n'y avait pas une place sur sa poitrine où ne s'appuyât la pointe d'une épée ou le canon d'un pistolet.

Estce que tu as peur? demanda le petit homme avec un sourire.

Si ta main était sur mon cœur au lieu de ces épées, dit froidement le jeune homme, tu verrais qu'il ne bat pas plus vite que le tien, en supposant que tu aies un cœur.

Ah! ah! dit le petit homme, il fait le fier! eh bien! qu'il meure.Et il tourna le dos.

Donnemoi la mort, répliqua Ordener; c'est tout ce que je veux te devoir.

Un instant, seigneur Hacket, dit un vieillard à barbe touffue, qui se tenait appuyé sur un long mousquet. Vous êtes ici chez moi, et j'ai seul le droit d'envoyer ce chrétien raconter aux morts ce qu'il a vu ici.

Le seigneur Hacket se mit à rire.Ma foi, mon cher Jonas, comme il vous plaira! Peu m'importe que cet espion soit jugé par vous, pourvu qu'il soit condamné.

Le vieillard se tourna vers Ordener:

Allons, disnous qui tu es, toi qui souhaitais si audacieusement de savoir qui nous sommes.

Ordener garda le silence. Entouré des étranges partisans de ce Schumacker, pour lequel il aurait si volontiers donné son sang, il n'éprouvait en ce moment qu'un désir infini de la mort.

Sa courtoisie ne veut pas répondre, dit le vieillard. Quand le renard est pris, il ne crie plus. Tuezle.

Mon brave Jonas, reprit Hacket, que la mort de cet homme soit le premier exploit de Han d'Islande parmi vous.

Oui, oui! crièrent une foule de voix.

Ordener étonné, mais toujours intrépide, chercha des yeux ce Han d'Islande, auquel il avait si vaillamment disputé sa vie le matin même, et vit, avec un redoublement de surprise, s'avancer vers lui un homme d'une stature colossale, vêtu du costume des montagnards. Ce géant fixa sur Ordener un regard atrocement stupide, et demanda une hache.

Tu n'es pas Han d'Islande, dit Ordener avec force.

Qu'il meure! qu'il meure! cria Hacket d'une voix furieuse.

Ordener vit qu'il fallait mourir. Il mit la main dans sa poitrine, afin d'en tirer les cheveux de son Éthel et de leur donner un dernier baiser. Ce mouvement fit tomber un papier de sa ceinture.

Quel est ce papier? dit Hacket; Norbith, prenez ce papier.

Ce Norbith était un jeune homme dont les traits noirs et durs avaient une expression de noblesse. Il ramassa le papier et le déploya.

Grand Dieu! s'écriatil, c'est la passe de mon pauvre ami Christophorus Nedlam, de ce malheureux camarade qu'ils ont exécuté, il n'y a pas huit jours, sur la place publique de Skongen, pour fausse monnaie.

Eh bien! dit Hacket avec l'accent d'une attente trompée, gardez ce chiffon de papier. Je le croyais plus important. Vous, mon cher Han d'Islande, expédiez votre homme.

Le jeune Norbith se plaça devant Ordener, et s'écria:

Cet homme est sous ma protection. Ma tête tombera avant qu'il tombe un cheveu de la sienne. Je ne souffrirai pas que le saufconduit de mon ami Christophorus Nedlam soit violé.

Ordener, si miraculeusement protégé, baissa la tête et s'humilia; car il se rappelait combien il avait dédaigneusement accueilli en luimême le vœu touchant de l'aumônier Athanase Munder:Puisse le don du mourant être un bienfait pour le voyageur!

Bah! bah! dit Hacket, vous dites là des folies, mon brave Norbith. Cet homme est un espion; il faut qu'il meure.

Donnezmoi ma hache, répéta le géant.

Il ne mourra pas! cria Norbith. Que dirait l'esprit de mon pauvre Nedlam, qu'ils ont indignement pendu? Je vous assure qu'il ne mourra pas; car Nedlam ne veut pas qu'il meure.

En effet, dit le vieux Jonas, Norbith a raison. Comment voulezvous qu'on tue cet étranger, seigneur Hacket? il a la passe de Christophorus Nedlam.

Mais c'est un espion, c'est un espion, reprit Hacket.

Le vieillard se plaça près du jeune homme, devant Ordener, et tous deux dirent gravement:

Il a la passe de Christophorus Nedlam, qui a été pendu à Skongen.

Hacket vit qu'il fallait céder; car tous les autres commençaient à murmurer, en disant que cet étranger ne pouvait mourir, puisqu'il portait le saufconduit de Nedlam le fauxmonnayeur.

Allons, ditil entre ses dents avec une rage concentrée, qu'il vive donc. Au reste, c'est votre affaire.

Ce serait le diable que je ne le tuerais point, dit Norbith triomphant.

En parlant ainsi, il se tourna vers Ordener.

Écoute, poursuivitil, tu dois être un bon frère, puisque tu as la passe de Nedlam, mon pauvre ami. Nous sommes les mineurs royaux. Nous nous révoltons pour qu'on nous délivre de la tutelle. Le seigneur Hacket, que tu vois, dit que nous prenons les armes pouf un certain comte Schumacker; mais moi je ne le connais pas. Étranger, notre cause est juste. Écoute, et répondsmoi comme si tu répondais à ton saint patron. Veuxtu être des nôtres?

Une idée passa dans l'esprit d'Ordener.

Oui, réponditil.

Norbith lui présenta un sabre, qu'il reçut en silence.

Frère, dit le jeune chef, si tu veux nous trahir, tu commenceras par me tuer.

En ce moment le son de la trompe retentit sous les arceaux de la mine, et l'on entendit des voix éloignées qui disaient: Voilà Kennybol.

XXXII

Il a des pensées dans la tête qui vont jusqu'aux

cieux.

Romances espagnoles.

L'âme a quelquefois des inspirations subites, des illuminations soudaines, dont un volume entier de pensées et de réflexions n'exprimerait pas mieux l'étendue, ne sonderait pas plus la profondeur, que la clarté de mille flambeaux ne rendrait la lueur immense et rapide de l'éclair.

On n'essaiera donc pas d'analyser ici l'impulsion impérieuse et secrète qui, à la proposition du jeune Norbith, jeta le noble fils du viceroi de Norvège parmi les bandits qui se révoltaient pour un proscrit. Ce fut tout à la fois, sans doute, un généreux désir d'approfondir, à tout prix, cette ténébreuse aventure, mêlé à un dégoût amer de la vie, à un insouciant désespoir de l'avenir; peutêtre je ne sais quel doute de la culpabilité de Schumacker, inspiré par tout ce qu'offraient de louche et de faux les apparences diverses qui avaient frappé le jeune homme, par un instinct inconnu de la vérité, et surtout par son amour pour Éthel. Enfin, ce fut certainement une révélation intime du bien qu'un ami clairvoyant de Schumacker pourrait lui faire, au milieu de ses aveugles partisans.

XXXIII

Estce là le chef? ses regards m'effraient, je

n'oserais lui parler.

MATURIN, Bertram

Aux cris qui annonçaient le fameux chasseur Kennybol, Hacket s'élança précipitamment audevant de lui, en laissant Ordener avec les deux autres chefs.

Vous voilà enfin, mon cher Kennybol! Venez que je vous présente à votre formidable chef, Han d'Islande.

À ce nom, Kennybol, qui arrivait pâle, haletant, les cheveux hérissés, le visage inondé de sueur et les mains teintes de sang, recula de trois pas.

Han d'Islande!

Allons, dit Hacket, rassurezvous! il vient pour vous seconder. Ne voyez en lui qu'un ami, qu'un compagnon.

Kennybol ne l'entendait pas.

Han d'Islande ici! répétatil.

Eh oui, dit Hacket, en réprimant un rire équivoque; allezvous en avoir peur?

Quoi! interrompit pour la troisième fois le chasseur, vous m'affirmez... Han d'Islande danscette mine!...

Hacket se tourna vers ceux qui l'entouraient:

Estce que notre brave Kennybol est fou? Puis, s'adressant à Kennybol:

Je vois que c'est la crainte de Han d'Islande qui vous a retardé.

Kennybol leva la main au ciel:

Par Etheldera, la sainte martyre norvégienne, ce n'est pas la crainte de Han d'Islande, seigneur Hacket, mais bien Han d'Islande luimême, je vous jure, qui m'a empêché d'être ici plus tôt.

Ces paroles firent éclater un murmure d'étonnement parmi la foule de montagnards et de mineurs qui entouraient les deux interlocuteurs, et jetèrent sur le front de Hacket le même nuage que l'aspect et le salut d'Ordener y avaient déjà fait naître un moment auparavant.

Comment! que ditesvous? demandatil en baissant la voix.

Je dis, seigneur Hacket, que sans votre maudit Han l'Islandais j'aurais été ici avant le premier cri de la chouette.

En vérité! Que vous atil donc fait?

Oh! ne me le demandez pas; je veux seulement que ma barbe blanchisse en un jour, comme le poil d'une hermine, si l'on me surprend de ma vie, puisqu'il est vrai que je vis encore, à la chasse d'un ours blanc.

Estce que vous avez failli être dévoré par un ours? Kennybol haussa les épaules en signe de mépris:

Un ours! voilà un redoutable ennemi! Kennybol dévoré par un ours! Pour qui me prenezvous, seigneur Hacket?

Ah! pardon, dit Hacket en souriant.

Si vous saviez ce qui m'est arrivé, mon brave seigneur, interrompit le vieux chasseur en baissant la voix, vous ne me répéteriez point que Han d'Islande est ici.

Hacket parut de nouveau un moment déconcerté. Il arrêta brusquement Kennybol par le bras, comme s'il craignait qu'il n'approchât davantage du point de la place souterraine où l'on apercevait, audessus des têtes des mineurs, la tête énorme du géant.

Mon cher Kennybol, ditil d'une voix presque solennelle, contezmoi, je vous prie, ce qui a causé votre retard. Vous sentez qu'au moment où nous sommes, tout peut être d'une haute importance.

Cela est vrai, dit Kennybol après un moment de réflexion.

Alors, cédant aux instances réitérées de Hacket, il lui raconta comment il avait, le matin même, aidé de six compagnons, poussé un ours blanc jusqu'aux environs de la grotte de Walderhog, sans s'apercevoir, dans l'ardeur de la chasse, qu'il était si près de ce lieu redoutable; comment les plaintes de l'ours aux abois avaient attiré un petit homme, un monstre, un démon, qui, armé d'une hache de pierre, s'était jeté sur eux à la défense de l'ours. L'apparition de cette espèce de diable, qui ne pouvait être autre que Han, le démon islandais, les avait glacés tous sept de terreur; enfin, ses six malheureux

camarades avaient été victimes des deux monstres, et lui, Kennybol, n'avait dû son salut qu'à une prompte fuite, qui n'avait pas été entravée, grâce à son agilité, à la fatigue de Han d'Islande, et, avant tout, à la protection du bienheureux patron des chasseurs, saint Sylvestre.

Vous voyez, seigneur Hacket, ditil en terminant son récit encore plein de son épouvante, et orné de toutes les fleurs de la rhétorique des montagnes, vous voyez que si je viens tard, ce n'est pas moi qu'il faut accuser, et qu'il est impossible que le démon d'Islande, que j'ai laissé ce matin avec son ours, s'acharnant sur les cadavres de mes six pauvres camarades dans la bruyère de Walderhog, soit maintenant, comme notre ami, dans cette mine d'ApsylCorh, à notre rendezvous. Je vous proteste que cela ne se peut. Je le connais, à présent, ce démon incarné; je l'ai vu!

Hacket, qui avait tout écouté attentivement, prit la parole et dit d'une voix grave:

Mon brave ami Kennybol, quand vous parlez de Han d'Islande ou de l'enfer, ne croyez rien impossible. Je savais tout ce que vous venez de me dire.

L'expression de l'extrême étonnement et de la plus naïve crédulité se peignit sur les traits sauvages du vieux chasseur des monts de Kole.

Comment?

... Oui, poursuivit Hacket, sur le visage duquel un observateur plus adroit eût peutêtre démêlé quelque chose de triomphant et de sardonique, je savais tout, excepté pourtant que vous fussiez le héros de cette triste aventure. Han d'Islande me l'avait contée en me suivant ici.

Vraiment! dit Kennybol; et son regard attaché sur Hacket venait de prendre un air de crainte et de respect.

Hacket continua avec le même sangfroid:

Sans doute; mais maintenant, soyez tranquille, je vais vous conduire à ce formidable Han d'Islande.

Kennybol poussa un cri d'effroi.

Soyez tranquille, vous disje, reprit Hacket. Voyez en lui votre chef et votre camarade; gardezvous seulement de lui rappeler en rien ce qui s'est passé ce matin. Vous comprenez?

Il fallut céder, mais ce ne fut pas sans une vive répugnance intérieure qu'il consentit à se laisser présenter au démon. Ils s'avancèrent vers le groupe où étaient Ordener, Jonas et Norbith.

Mon bon Jonas, mon cher Norbith, dit Kennybol, que Dieu vous assiste!

Nous en avons besoin, Kennybol, dit Jonas. En ce moment le regard de Kennybol s'arrêta sur celui d'Ordener, qui cherchait le sien.

Ah! vous voilà, jeune homme, ditil en s'approchant vivement de lui et lui tendant sa main ridée et rude, soyez le bienvenu. Il paraît que votre hardiesse a eu bon succès?

Ordener, qui ne comprenait pas que ce montagnard parût le comprendre si bien, allait provoquer une explication, quand Norbith s'écria:

Vous connaissez donc cet étranger, Kennybol?

Par mon ange gardien, si je le connais! Je l'aime et je l'estime. Il est dévoué comme nous tous à la bonne cause que nous servons.

Et il lança vers Ordener un second regard d'intelligence, auquel celuici se préparait à répondre, lorsque Hacket, qui était allé chercher son géant, que tous ces bandits semblaient fuir avec effroi, les aborda tous quatre en disant:

Mon brave chasseur Kennybol, voici votre chef, le fameux Han de Klipstadur!

Kennybol jeta sur le brigand gigantesque un coup d'œil où il y avait plus de surprise encore que de crainte, et se pencha vers l'oreille de Hacket:

Seigneur Hacket, le Han d'Islande que j'ai laissé ce matin à Walderhog était un petit homme.

Hacket lui répondit à voix basse:

Vous oubliez, Kennybol! un démon!

Il est vrai, dit le crédule chasseur, il aura changé de forme.

Et il se détourna en tremblant pour faire furtivement un signe de croix.

XXXIV

Le masque approche; c'est Angelo luimême; le

drôle entend bien son métier; il faut qu'il soit

sûr de son fait.

LESSING

C'est dans une sombre forêt de vieux chênes, où pénètre à peine le pâle crépuscule du matin, qu'un homme de petite taille en aborde un autre qui est seul, et qui paraît l'attendre. L'entretien suivant commence à voix basse:

Daigne votre grâce me pardonner si je l'ai fait attendre! Plusieurs incidents m'ont retardé.

Lesquels?

Le chef des montagnards, Kennybol, n'est arrivé au rendezvous qu'à minuit; et nous avons en revanche été troublés par un témoin inattendu.

Qui donc?

C'est un homme qui s'est jeté comme un fou dans la mine au milieu de notre sanhédrin. J'ai pensé d'abord que c'était un espion, et j'ai voulu le faire poignarder; mais il s'est trouvé porteur de la sauvegarde de je ne sais quel pendu fort respecté de nos mineurs, et ils l'ont pris sous leur protection. Je pense, en y réfléchissant, que ce n'est sans doute qu'un voyageur curieux ou un savant imbécile. En tout cas, j'ai disposé mes mesures à son égard.

Tout vatil bien du reste?

Fort bien. Les mineurs de Guldbranshal et de Faroër, commandés par le jeune Norbith et le vieux Jonas, les montagnards de Kole, conduits par Kennybol, doivent être en marche en ce moment. À quatre milles de l'ÉtoileBleue, leurs compagnons de Hubfallo et de SundMoër les joindront; ceux de Kongsberg et la troupe des forgerons du Smiasen, qui ont déjà forcé la garnison de Walhstrom de se retirer, comme le noble comte le sait, les attendent quelques milles plus loin.Enfin, mon cher et honoré maître, toutes ces bandes réunies feront halte cette nuit à deux milles de Skongen, dans les gorges du PilierNoir.

Mais votre Han d'Islande, comment l'ontils reçu?

Avec une entière crédulité.

Que ne puisje venger la mort de mon fils sur ce monstre! Quel malheur qu'il nous ait échappé!

Mon noble seigneur, usez d'abord du nom de Han d'Islande pour vous venger de Schumacker; vous aviserez ensuite au moyen de vous venger de Han luimême. Les révoltés marcheront aujourd'hui tout le jour et feront halte ce soir, pour passer la nuit dans le défilé du PilierNoir, à deux milles de Skongen.

Comment! vous laisseriez pénétrer si près de Skongen un rassemblement aussi considérable?Musdœmon!...

Un soupçon, noble comte! Que votre grâce daigne envoyer, à l'instant même, un messager au colonel Voethaün, dont le régiment doit être en ce moment à Skongen; informezle que toutes les forces des insurgés seront campées cette nuit sans défiance dans le défilé du PilierNoir, qui semble avoir été créé exprès pour les embuscades.

Je vous comprends; mais pourquoi, mon cher, avoir tout disposé de façon que les rebelles soient si nombreux?

Plus l'insurrection sera formidable, seigneur, plus le crime de Schumacker et votre mérite seront grands. D'ailleurs il importe qu'elle soit entièrement éteinte d'un seul coup.

Bien! mais pourquoi le lieu de la halte estil si voisin de Skongen?

Parce que, dans toutes les montagnes, c'est le seul où la défense soit impossible. Il ne sortira de là que ceux qui sont désignés pour figurer devant le tribunal.

À merveille!Quelque chose, Musdœmon, me dit de terminer promptement cette affaire. Si tout est rassurant de ce côté, tout est inquiétant de l'autre. Vous savez que nous avons fait faire à Copenhague des recherches secrètes sur les papiers qui pouvaient être tombés au pouvoir de ce Dispolsen?

Eh bien, seigneur?

Eh bien, je viens d'apprendre à l'instant que cet intrigant avait eu des rapports mystérieux avec ce maudit astrologue Cumbysulsum.

Qui est mort dernièrement?

Oui; et que le vieux sorcier avait en mourant remis à l'agent de Schumacker des papiers.

Damnation! il avait des lettres de moi, un exposé de notre plan!

De votre plan, Musdœmon!

Mille pardons, noble comte! Mais aussi pourquoi votre grâce avaitelle été se livrer à ce charlatan de Cumbysulsum? le vieux traître!

Écoutez, Musdœmon, je ne suis pas comme vous un être sans croyance et sans foi.Ce n'est pas sans de justes raisons, mon cher, que j'ai toujours eu confiance dans la science magique du vieux Cumbysulsum.

Que votre grâce n'atelle eu autant de défiance de sa fidélité que de confiance en sa science? Au surplus, ne nous alarmons pas, mon noble maître, Dispolsen est mort, ses papiers sont perdus; dans quelques jours il ne sera plus question de ceux auxquels ils pourraient servir.

En tout cas quelle accusation pourrait monter jusqu'à moi?

Ou jusqu'à moi, protégé par votre grâce?

Oh oui, mon cher, vous pouvez, certes, compter sur moi; mais hâtons, je vous prie, le dénoûment de tout ceci; je vais envoyer le messager au colonel. Venez, mes gens m'attendent derrière ces halliers, et il faut reprendre le chemin de Drontheim, que le mecklembourgeois a quitté sans doute. Allons, continuez à me bien servir, et, malgré tous les Cumbysulsum et les Dispolsen de la terre, comptez sur moi à la vie et à la mort!

Je prie votre grâce de croire... Diable!

Ici ils s'enfoncèrent tous deux dans le bois, dans les détours duquel leurs voix s'éteignirent peu à peu; et bientôt après on n'y entendit plus que le bruit des pas des deux chevaux qui s'éloignaient.

XXXV

.... Battez, tambours! ils viennent!

.... Ils ont fait serment tous, et tous le même serment, de ne pas rentrer en Castille sans le comte prisonnier, leur seigneur.

Ils ont sa statue de pierre dans un chariot, et sont résolus à ne retourner en arrière qu'en voyant la statue s'en retourner ellemême.

Et en signe que celui qui ferait un pas en arrière serait regardé comme un traître, ils ont tous levé la main et prêté leur serment.

Et ils marchent vers Arlançon, aussi vite que peuvent aller les bœufs qui traînent le chariot; ils ne s'arrêtent pas plus que le soleil.

Burgos reste désert; seulement les femmes et les enfants y sont demeurés; il en est ainsi dans les environs.

Ils vont causant ensemble du cheval et du faucon, et se demandant s'il faut affranchir la Castille du tribut qu'elle paie à Léon.

Et avant d'entrer dans la Navarre, ils rencontrent sur la frontière...

Romances espagnoles.

Pendant que la conversation qu'on vient de lire avait lieu dans une des forêts qui avoisinent le Smiasen, les révoltés, divisés en trois colonnes, sortirent de la mine de plomb d'ApsylCorh, par l'entrée principale, qui s'ouvre de plainpied sur un ravin profond. Ordener, qui, malgré son désir de se rapprocher de Kennybol, avait été rangé dans la bande de Norbith, ne vit d'abord qu'une longue procession de torches, dont les feux, luttant avec les premières lueurs du jour, se réfléchissaient sur des haches, des fourches, des pioches, des massues armées de pointes de fer, d'énormes marteaux, des pics, des leviers et toutes les armes grossières que la révolte peut emprunter au travail, mêlées à d'autres armes régulières, qui annonçaient que cette révolte était une conspiration, des mousquets, des piques, des sabres, des carabines et des arquebuses. Quand le soleil eut paru, et que la lumière des torches ne fut plus que de la fumée, il put mieux observer l'aspect de cette singulière armée, qui s'avançait en désordre, avec des chants rauques et des cris sauvages, pareille à un troupeau de loups affamés qui vont à la conquête d'un cadavre. Elle était partagée en trois divisions, ou plutôt en trois foules. D'abord marchaient les montagnards de Kole, commandés par Kennybol, auquel ils ressemblaient tous par leur costume de peaux de bêtes, et presque par leur mine farouche et hardie. Puis venaient les jeunes mineurs de Norbith et les vieux de Jonas, avec leurs grands feutres, leurs larges pantalons, leurs bras entièrement nus et leurs visages noirs, qui tournaient vers le soleil des yeux stupides. Audessus de ces bandes tumultueuses flottaient pêlemêle des bannières couleur de feu, sur lesquelles on lisait différentes devises, telles que: Vive Schumacker!Délivrons notre libérateur!Liberté aux mineurs! Liberté au comte de Griffenfeld!Mort à Guldenlew!Mort aux oppresseurs! Mort à d'Ahlefeld!Les rebelles paraissaient plutôt considérer ces enseignes comme des fardeaux que comme des ornements, et elles passaient de main en main quand les porteétendards étaient fatigués ou voulaient mêler le son discordant de leur trompe aux psalmodies et aux vociférations de leurs camarades.

L'arrièregarde de cette étrange armée se composait de dix chariots traînés par des rennes et de grands ânes, destinés sans doute à porter les munitions; et l'avantgarde, du géant amené par Hacket, qui marchait seul, armé d'une massue et d'une hache, et bien loin duquel venaient, avec une sorte de terreur, les premiers rangs commandés par Kennybol, qui ne le quittait pas des yeux, comme pour pouvoir suivre son chef diabolique dans les diverses transfigurations qu'il lui plairait de subir.

Ce torrent de rebelles descendait ainsi avec une rumeur confuse et en remplissant les bois de pins du bruit de la trompe des montagnes du Drontheimhus septentrional. Il fut bientôt grossi par les diverses bandes de SundMoër, de Hubfallo, de Kongsberg, et la troupe des forgerons du Smiasen, qui présentait un contraste bizarre avec le reste des révoltés. C'étaient des hommes grands et forts, armés de pinces et de marteaux, ayant pour cuirasses de larges tabliers de cuir, ne portant pour enseigne qu'une haute croix de

bois, qui marchaient gravement et en cadence, avec une régularité plus réligieuse encore que militaire sans autre chant de guerre que les psaumes et les cantiques de la bible. Ils n'avaient de chef que leur portecroix, qui s'avançait sans armes à leur tête.

Tout ce ramas d'insurgés ne rencontrait pas un être humain sur son passage. À leur approche, le chevrier poussait son troupeau dans une caverne, et le paysan désertait son village; car l'habitant des plaines et des vallées est partout le même, il craint la trompe des bandits de même que le cor des archers.

Ils traversèrent ainsi des collines et des forêts semées de rares bourgades, suivirent des routes sinueuses où l'on voyait plus de traces de bêtes fauves que de pas d'hommes, côtoyèrent des lagunes, franchirent des torrents, des ravins, des marais. Ordener ne connaissait aucun de ces lieux. Une fois seulement, son regard, se levant, rencontra a l'horizon l'apparence lointaine et bleuâtre d'une grande roche courbée. Il se pencha vers un de ses grossiers compagnons de voyage:

Ami, quel est ce rocher làbas, au sud, à droite?

C'est le CoudeVautour, le rocher d'Oëlmoe, répondit l'autre.

Ordener soupira profondément.

XXXVI

Ma fille, Dieu vous garde et vous veuille bénir!

RÉGNIER

Guenon, perroquets, peignes et rubans, tout était prêt chez la comtesse d'Ahlefeld pour recevoir le lieutenant Frédéric. Elle avait fait venir à grands frais le dernier roman de la fameuse Scudéry. On l'avait, par son ordre, revêtu d'une riche reliure à fermoirs de vermeil ciselé, et placé entre les flacons d'essence et les boîtes de mouches, sur l'élégante toilette à pieds dorés, ornée de mosaïque de bois, dont elle avait meublé le boudoir futur de son cher enfant Frédéric. Quand elle eut ainsi parcouru le cercle minutieux de ces petits soins maternels, qui l'avaient un moment distraite de la haine, elle songea qu'elle n'avait plus autre chose à faire que de nuire à Schumacker et à Éthel. Le départ du général Levin les lui livrait sans défense.

Il s'était passé depuis peu dans le donjon de Munckholm une foule de choses sur lesquelles elle n'avait pu obtenir que des données très vagues.Quel était le serf, vassal ou paysan, qui, à en croire les paroles très ambiguës et très embarrassées de Frédéric, s'était fait aimer de la fille de l'exchancelier?Quels étaient les rapports du baron Ordener avec les prisonniers de Munckholm?Quels étaient les motifs incompréhensibles de l'absence si singulière d'Ordener, dans un moment où les deux royaumes n'étaient occupés que de son prochain mariage avec cette Ulrique d'Ahlefeld qu'il paraissait dédaigner?Enfin, que s'étaitil passé entre Levin de Knud et Schumacker?L'esprit de la comtesse se perdait en conjectures. Elle résolut enfin, pour éclaircir tous ces mystères, de hasarder une descente à Munckholm, conseil que lui donnaient à la fois sa curiosité de femme et ses intérêts d'ennemie.

Un soir qu'Éthel, seule dans le jardin du donjon, venait de graver, pour la sixième fois, avec le diamant d'une bague, je ne sais quel chiffre mystérieux sur le pilier noir de la poterne qui avait vu disparaître son Ordener, cette porte s'ouvrit. La jeune fille tressaillit. C'était la première fois que cette poterne s'ouvrait, depuis qu'elle s'était refermée sur lui.

Une grande femme pâle, vêtue de blanc, était devant elle. Elle présentait à Éthel un sourire doux comme du miel empoisonné, et il y avait, derrière son regard paisible et bienveillant, comme une expression de haine, de dépit et d'admiration involontaire.

Éthel la considéra avec étonnement, presque avec crainte. Depuis sa vieille nourrice, qui était morte entre ses bras, c'était la première femme qu'elle voyait dans la sombre enceinte de Munckholm.

Mon enfant, dit doucement l'étrangère, vous êtes la fille du prisonnier de Munckholm?

Éthel ne put s'empêcher de détourner la tête; quelque chose en elle ne sympathisait pas avec l'étrangère, et il lui semblait qu'il y avait du venin dans le souffle qui accompagnait cette douce voix.Elle répondit:

Je m'appelle Éthel Schumacker. Mon père dit qu'on me nommait, dans mon berceau, comtesse de Tongsberg et princesse de Wollin.

Votre père vous dit cela! s'écria la grande femme avec un accent qu'elle réprima aussitôt. Puis elle ajouta:Vous avez éprouvé bien des malheurs!

Le malheur m'a reçue à ma naissance dans ses bras de fer, répondit la jeune prisonnière; mon noble père dit qu'il ne me quittera qu'à ma mort.

Un sourire passa sur les lèvres de l'étrangère, qui reprit du ton de la pitié:

Et vous ne murmurez pas contre ceux qui ont jeté votre vie dans ce cachot? vous ne maudissez pas les auteurs de votre infortune?

Non, de peur que notre malédiction n'attire sur eux des maux pareils à ceux qu'ils nous font souffrir.

Et, continua la femme blanche avec un front impassible, connaissezvous les auteurs de ces maux dont vous vous plaignez?

Éthel réfléchit un moment et dit:

Tout s'est fait par la volonté du ciel.

Votre père ne vous parle jamais du roi?

Le roi? c'est celui pour lequel je prie matin et soir sans le connaître.

Éthel ne comprit pas pourquoi l'étrangère se mordit les lèvres à cette réponse.

Votre malheureux père ne vous nomme jamais, dans sa colère, ses implacables ennemis, le général Arensdorf, l'évêque Spollyson, le chancelier d'Ahlefeld?

J'ignore de qui vous me parlez.

Et connaissezvous le nom de Levin de Knud?

Le souvenir de la scène qui s'était passée la surveille entre le gouverneur de Drontheim et Schumacker était trop récent dans l'esprit d'Éthel, pour que le nom de Levin de Knud ne la frappât point.

Levin de Knud? ditelle; il me semble que c'est cet homme pour lequel mon père a tant d'estime et presque tant d'affection.

Comment! s'écria la grande femme.

Oui, reprit la jeune fille, c'est ce Levin de Knud que mon seigneur et père défendait si vivement avanthier contre le gouverneur de Drontheim.

Ces paroles redoublèrent la surprise de l'autre:

Contre le gouverneur de Drontheim! Ne vous jouez pas de moi, ma fille. Ce sont vos intérêts qui m'amènent. Votre père prenait contre le gouverneur de Drontheim le parti du général Levin de Knud!

Du général! il me semble que c'était du capitaine... Mais non; vous avez raison.Mon père, poursuivit Éthel, paraissait conserver autant d'attachement à ce général Levin de Knud qu'il témoignait de haine au gouverneur du Drontheimhus.

Voilà encore un étrange mystère! dit en ellemême la grande femme pâle, dont la curiosité s'allumait de plus en plus.Ma chère enfant, que s'estil donc passé entre votre père et le gouverneur de Drontheim?

L'interrogatoire fatiguait la pauvre Éthel, qui regarda fixement la grande femme.

Suisje donc une criminelle pour que vous m'interrogiez ainsi?

À ce mot si simple, l'inconnue parut interdite, comme si elle sentait le fruit de son adresse lui échapper. Elle reprit néanmoins, d'une voix légèrement émue:

Vous ne me parleriez pas ainsi si vous saviez pourquoi et pour qui je viens.

Quoi! dit Éthel, viendriezvous de sa part? m'apporteriezvous un message de lui?

Et tout son sang rougissait son beau visage; et tout son cœur s'était soulevé dans son sein, gonflé d'impatience et d'inquiétude.

... De qui? demanda l'autre.

La jeune fille s'arrêta au moment de prononcer le nom adoré. Elle avait vu luire dans l'œil de l'étrangère un éclair de sombre joie qui semblait un rayon de l'enfer. Elle dit tristement:

Vous ne savez pas de qui je veux parler. L'expression de l'attente trompée se peignit pour la seconde fois sur le visage bienveillant de l'autre.

Pauvre jeune fille! s'écriatelle, que pourraisje faire pour vous?

Éthel n'entendait pas. Sa pensée était derrière les montagnes du septentrion, à la suite de l'aventureux voyageur. Sa tête s'était baissée sur son sein, et ses mains s'étaient jointes comme d'ellesmêmes.

Votre père espèretil sortir de cette prison? Cette question, que l'inconnue répéta deux fois, ramena Éthel à ellemême.

Oui, ditelle.

Et une larme roula dans ses yeux.

Ceux de l'étrangère s'étaient animés à cette réponse.

Il l'espère, ditesmoi! et comment? par quel moyen? quand?

Il espère sortir de cette prison, parce qu'il espère sortir de la vie.

Il y a quelquefois dans la simplicité d'une âme douce et jeune une puissance qui se joue des ruses d'un cœur vieilli dans la méchanceté. Cette pensée parut agiter l'esprit de la grande femme, car l'expression de son visage changea tout à coup; et, posant sa main froide sur le bras d'Éthel:

Écoutezmoi, ditelle d'un ton qui était presque de la franchise; avezvous entendu dire que les jours de votre père sont de nouveau menacés d'une enquête juridique? qu'il est soupçonné d'avoir fomenté une révolte parmi les mineurs du Nord?

Ces mots de révolte et d'enquête n'offraient pas d'idée claire à Éthel; elle leva son grand œil noir sur l'inconnue:

Que voulezvous dire?

Que votre père conspire contre l'état; que son crime est presque découvert; que ce crime entraîne la peine de mort.

Mort! crime!... s'écria la pauvre enfant.

Crime et mort, dit gravement la femme étrangère.

Mon père! mon noble père! poursuivit Éthel.

Hélas! lui qui passe ses jours à m'entendre lire l'Edda et l'Évangile! lui, conspirer! Que vous atil donc fait?

Ne me regardez pas ainsi; je vous le répète, je suis loin d'être votre ennemie. Votre père est soupçonné d'un grand crime, je vous en avertis. Peutêtre, au lieu de ces témoignages de haine, auraisje droit à quelque reconnaissance.

Ce reproche toucha Éthel.

Oh! pardon, noble dame! pardon! Jusqu'ici quel être humain avonsnous vu qui ne fût de nos ennemis? J'ai été défiante envers vous; vous me le pardonnez, n'estce pas?

L'étrangère sourit.

Quoi! ma fille! estce que jusqu'à ce jour vous n'avez pas encore rencontré un ami?

Une vive rougeur enflamma les joues d'Éthel. Elle hésita un moment.

Oui.Dieu connaît la vérité. Nous avons trouvé un ami, noble dame. Un seul!

Un seul! dit précipitamment la grande femme. Nommezlemoi, de grâce; vous ne savez pas combien il est important. C'est pour le salut de votre père. Quel est cet ami?

Je l'ignore, dit Éthel. L'inconnue pâlit.

Estce parce que je veux vous servir que vous vous jouez de moi? Songez qu'il s'agit des jours de votre père. Quel est, dites, quel est l'ami dont vous me parliez?

Le ciel sait, noble dame, que je ne connais de lui que son nom, qui est Ordener.

Éthel dit ces mots avec cette peine que l'on éprouve à prononcer devant un indifférent le nom sacré qui réveille en nous tout ce qui aime.

Ordener! Ordener! répéta l'inconnue avec une émotion étrange, tandis que ses mains froissaient vivement la blanche broderie de son voile.Et quel est le nom de son père? demandatelle d'une voix troublée.

Je ne sais, répondit la jeune fille. Qu'importent sa famille et son père! Cet Ordener, noble dame, est le plus généreux des hommes.

Hélas! l'accent qui accompagnait cette parole avait livré tout le secret du cœur d'Éthel à la pénétration de l'étrangère.

L'étrangère prit un air calme et composé, et fit cette demande sans quitter la jeune fille du regard:

Avezvous entendu parler du prochain mariage du fils du viceroi avec la fille du grandchancelier actuel, d'Ahlefeld?

Il fallut recommencer cette question, pour ramener l'esprit d'Éthel à des idées qui ne semblaient point l'intéresser.

Je crois que oui, fut toute sa réponse.

Sa tranquillité, son air indifférent parurent surprendre l'inconnue.

Eh bien! que pensezvous de ce mariage?

Il lui fut impossible d'apercevoir la moindre altération dans les grands yeux d'Éthel tandis qu'elle répondait:

En vérité, rien. Puisse leur union être heureuse!

Les comtes Guldenlew et d'Ahlefeld, pères des deux fiancés, sont deux grands ennemis de votre père.

Puisse, répéta doucement Éthel, l'union de leurs enfants être heureuse!

Il me vient une idée, poursuivit l'astucieuse inconnue. Si les jours de votre père sont menacés, vous pourriez, à l'occasion de ce grand mariage, faire obtenir sa grâce par le fils du comte viceroi.

Les saints vous récompenseront de tous vos bons soins pour nous, noble dame; mais comment faire parvenir ma prière jusqu'au fils du viceroi?

Ces paroles étaient prononcées avec tant de bonne foi qu'elles arrachèrent à l'étrangère un geste d'étonnement.

Quoi! estce que vous ne le connaissez pas?

Ce puissant seigneur! s'écria Éthel; vous oubliez qu'aucun de mes regards n'a encore franchi l'enceinte de cette forteresse.

Mais vraiment, murmura entre ses dents la grande femme, que me disait donc ce vieux fou de Levin? Elle ne le connaît pas.Impossible cependant! ditelle en élevant la voix; vous devez avoir vu le fils du viceroi, il est venu ici.

Cela se peut, noble dame; de tous les hommes qui sont venus ici je n'ai jamais vu que lui, mon Ordener.

Votre Ordener! interrompit l'inconnue.Elle continua, sans paraître s'apercevoir de la rougeur d'Éthel:Connaissezvous un jeune homme au visage noble, à la taille élégante, à la démarche grave et assurée? son œil est doux et austère, son teint frais comme celui d'une jeune fille, ses cheveux châtains.

Oh! s'écria la pauvre Éthel, c'est lui, c'est mon fiancé, mon adoré Ordener! Ditesmoi, noble et chère dame, m'apportezvous de ses nouvelles? Où l'avezvous rencontré? Il vous a dit qu'il daignait m'aimer, n'estil pas vrai? Il vous a dit qu'il avait tout mon amour. Hélas! une malheureuse prisonnière n'a que son amour au monde. Ce noble ami! Il n'y a pas huit jours, je le voyais encore à cette même place, avec son manteau vert, sous lequel bat un si généreux cœur, et cette plume noire qui se balançait avec tant de grâce sur son beau front.

Elle n'acheva pas. Elle vit la grande femme inconnue trembler, pâlir et rougir, et crier d'une voix foudroyante à ses oreilles:

Malheureuse! tu aimes Ordener Guldenlew, le fiancé d'Ulrique d'Ahlefeld, le fils du mortel ennemi de ton père, du viceroi de Norvège!

Éthel tomba évanouie.

XXXVII

CAUPOLICAN.

Marchez avec tant de précaution que la terre

ellemême n'entende pas le bruit de vos pas...

Redoublez de soins, mes amis... Si nous arrivons

sans être entendus, je vous réponds de la

victoire.

TUCAPEL.

La nuit a tout couvert de ses voiles; une

obscurité effrayante enveloppe la terre. Nous

n'entendons aucune sentinelle, nous n'avons point

aperçu d'espions.

RINGO.

Avançons!

TUCAPEL.

Qu'entendsje? serionsnous découverts?

LOPE DE VEGA, l'Arauque dompté

Dismoi, Guldon Stayper, mon vieux camarade, saistu que la bise du soir commence à me rabattre vigoureusement les poils de mon bonnet sur le visage?

C'était Kennybol, qui, détachant un moment son regard du géant qui marchait en tête des révoltés, s'était tourné à demi vers l'un des montagnards que le hasard d'une course désordonnée avait placé près de lui.

Celuici secoua la tête, et changea d'épaule la bannière qu'il portait, avec un grand soupir de lassitude.

Hum! je crois, notre capitaine, que dans ces maudites gorges du PilierNoir, où le vent se précipite comme un torrent, nous n'aurons pas tout à fait aussi chaud cette nuit qu'une flamme qui danse sur la braise.

Il faudra faire de tels feux que les vieilles chouettes en soient éveillées au haut des rochers, dans leurs palais de ruines. Je n'aime pas les chouettes; dans cette horrible nuit où j'ai vu la fée Ubfem, elle avait la forme d'une chouette.

Par saint Sylvestre! interrompit Guldon Stayper en détournant la tête, l'ange du vent nous donne de furieux coups d'ailes!Si l'on m'en croit, capitaine Kennybol, on mettra le feu à tous les sapins d'une montagne. D'ailleurs ce sera une belle chose à voir qu'une armée se chauffant avec une forêt.

À Dieu ne plaise, mon cher Guldon! et les chevreuils! et les gerfauts! et les faisans! fais cuire le gibier, à merveille; mais ne le fais pas brûler.

Le vieux Guldon se mit à rire:

Notre capitaine, tu es bien toujours le même démon Kennybol, le loup des chevreuils, l'ours des loups, et le buffle des ours!

Sommesnous encore loin du PilierNoir? demanda une voix parmi les chasseurs.

Compagnon, répondit Kennybol, nous entrerons dans les gorges à la nuit tombante; nous voici dans un instant aux QuatreCroix. Il se fit un moment de silence, pendant lequel on n'entendit que le bruit multiplié des pas, le gémissement de la bise, et le chant éloigné de la bande des forgerons du lac Smiasen.

Ami Guldon Stayper, reprit Kennybol après avoir sifflé l'air du chasseur Rollon, tu viens de passer quelques jours à Drontheim?

Oui, notre capitaine; notre frère Georges Stayper le pêcheur était malade, et j'ai été le remplacer pendant quelque temps dans sa barque, afin que sa pauvre famille ne mourût pas de faim pendant qu'il serait mort de maladie.

Et puisque tu arrives de Drontheim, astu eu occasion de voir ce comte, le prisonnier... Schumacker... Gleffenhem... quel est son nom déjà? cet homme enfin au nom duquel nous nous révoltons contre la tutelle royale, et dont tu portes sans doute les armoiries brodées sur cette grande bannière couleur de feu?

Elle est bien lourde! dit Guldon.Tu veux parler du prisonnier du châteaufort de Munckholm, le comte?... enfin soit. Et comment veuxtu, notre brave capitaine, que je l'aie vu? il m'aurait fallu, ajoutatil en baissant la voix, les yeux de ce démon qui marche devant nous, sans pourtant laisser derrière lui l'odeur du soufre, de ce Han d'Islande qui

voit à travers les murs, ou l'anneau de la fée Mab qui passe par le trou des serrures.Il n'y a en ce moment parmi nous, j'en suis sûr, qu'un seul homme qui ait vu le comte... le prisonnier dont tu me parles.

Un seul? Ah! le seigneur Hacket? Mais ce Hacket n'est plus parmi nous. Il nous a quittés cette nuit pour retourner...

Ce n'est point le seigneur Hacket que je veux dire, notre capitaine.

Et qui donc?

Ce jeune homme au manteau vert, à la plume noire, qui est tombé au milieu de nous cette nuit.

Eh bien?

Eh bien! dit Guldon en se rapprochant de Kennybol, c'est celuilà qui connaît le comte... ce fameux comte, enfin, comme je te connais, notre capitaine Kennybol.

Kennybol regarda Guldon, cligna de l'œil gauche en faisant claquer ses dents, et lui frappa sur l'épaule avec cette exclamation triomphale qui échappe à notre amourpropre, quand nous sommes contents de notre pénétration:Je m'en doutais!

Oui, notre capitaine, poursuivit Guldon Stayper en replaçant l'étendard couleur de feu sur l'épaule délassée, je te proteste que le jeune homme vert a vu le comte...je ne sais comment tu l'appelles, celui donc pour qui nous allons nous battre.dans le donjon même de Munckholm, et qu'il ne paraissait pas attacher moins d'importance à entrer dans cette prison, que toi ou moi à pénétrer dans un parc royal.

Et comment saistu cela, notre frère Guldon?

Le vieux montagnard saisit le bras de Kennybol, puis, entr'ouvrant sa peau de loutre avec une précaution presque soupçonneuse:Regarde! lui ditil.

Par mon très saint patron! s'écria Kennybol, cela brille comme du diamant!

C'était en effet une riche boucle de diamants, qui attachait le grossier ceinturon de Guldon Stayper.

Et il est aussi vrai que c'est du diamant, repartit celuici en laissant tomber le pan de sa casaque, qu'il est vrai que la lune est à deux journées de marche de la terre, et que le cuir de mon ceinturon est du cuir de buffle mort.

Mais les traits de Kennybol s'étaient rembrunis, et avaient passé de l'étonnement à la sévérité. Il baissa les yeux vers la terre en disant avec une sorte de solennité sauvage:

Guldon Stayper, du village de CholSoe, dans les montagnes de Kole, ton père, Medprath Stayper, est mort à cent deux ans, sans avoir rien à se reprocher, car ce ne sont pas des forfaitures que de tuer par mégarde un daim ou un élan du roi.Guldon Stayper, tu as sur ta tête grise cinquantesept bonnes années, ce qui n'est jeunesse que pour le hibou.Guldon Stayper, notre camarade, j'aimerais mieux pour toi que les diamants de cette boucle fussent des grains de mil, si tu ne l'as pas acquise légitimement, aussi légitimement que le faisan royal acquiert la balle de plomb du mousquet.

En prononçant cette singulière admonestation, il y avait dans l'accent du chef montagnard à la fois de la menace et de l'onction.

Aussi vrai que notre capitaine Kennybol est le plus hardi chasseur de Kole, répondit Guldon sans s'émouvoir, et que ces diamants sont des diamants, je les possède en légitime propriété.

Vraiment! reprit Kennybol avec une inflexion de voix qui tenait le milieu entre la confiance et le doute.

Dieu et mon patron béni savent, reprit Guldon, que c'était un soir, au moment où je venais d'indiquer le Spladgest de Drontheim à des enfants de notre bonne mère la Norvège, qui apportaient le corps d'un officier trouvé sur les grèves d'Urchtal.Il y a de ceci huit jours environ.Un jeune homme s'avança vers ma barque:À Munckholm! me ditil. Je m'en souciais peu, notre capitaine; un oiseau ne vole pas volontiers autour d'une cage. Cependant le jeune seigneur avait la mine haute et fière, il était suivi d'un domestique qui menait deux chevaux; il avait sauté dans ma barque d'un air d'autorité; je pris mes rames,c'estàdire les rames de mon frère. C'était mon bon ange qui le voulait. En arrivant, le jeune passager, après avoir parlé au seigneur sergent, qui commandait sans doute le fort, m'a jeté pour paiement, et Dieu m'entend, notre capitaine, oui, cette boucle de diamants que je viens de te montrer, et qui eût dû appartenir à mon frère Georges, et non à moi, si, à l'heure où le voyageur, que le ciel assiste, m'a pris, la journée que je faisais pour Georges n'eût été finie. Cela est la vérité, capitaine Kennybol.

Bien.

Peu à peu la physionomie du chef reprit autant de sérénité que son expression, naturellement sombre et dure, le lui permettait, et il demanda à Guldon, d'une voix radoucie:

Et tu es sûr, notre vieux camarade, que ce jeune homme est le même qui est maintenant derrière nous avec ceux de Norbith?

Sûr. Je n'oublierais pas, entre mille visages, le visage de celui qui a fait ma fortune. D'ailleurs, c'est le même manteau, la même plume noire.

Je te crois, Guldon.

Et il est clair qu'il allait voir le fameux prisonnier; car, si ce n'eût pas été pour quelque grand mystère, il n'eût point récompensé ainsi le batelier qui l'amenait; et d'ailleurs, maintenant qu'il se retrouve avec nous...

Tu as raison.

Et j'imagine, notre capitaine, que le jeune étranger est peutêtre bien plus en crédit auprès du comte que nous allons délivrer, que le seigneur Hacket, qui ne me semble bon, sur mon âme, qu'à miauler comme un chat sauvage.

Kennybol fit un signe de tête expressif.

Notre camarade, tu as dit ce que j'allais dire. Je serais, dans toute cette affaire, bien plus tenté d'obéir à ce jeune seigneur qu'à l'envoyé Hacket. Que saint Sylvestre et saint Olaüs me soient en aide; si le démon islandais nous commande, je pense, camarade Guldon, que nous le devons beaucoup moins au corbeau bavard Hacket, qu'à cet inconnu.

Vrai, notre capitaine? demanda Guldon. Kennybol ouvrait la bouche pour répondre, quand il se sentit frapper sur l'épaule. C'était Norbith.

Kennybol, nous sommes trahis! Gormon Woëstroem vient du sud. Tout le régiment des arquebusiers marche contre nous. Les hulans de Slesvig sont à Sparbo; trois compagnies de dragons danois attendent des chevaux au village de Loevig. Tout le long de la route, il a vu autant de casaques vertes que de buissons. Hâtonsnous de gagner Skongen; ne faisons point halte avant d'y être entrés. Là, du moins, nous pourrons nous défendre. Encore, Gormon croitil avoir vu des mousquetons briller à travers les broussailles, en longeant les gorges du PilierNoir.

Le jeune chef était pâle, agité; cependant son regard et le son de sa voix annonçaient encore l'audace et la résolution.

Impossible! s'écria Kennybol.

Certain! certain! dit Norbith.

Mais le seigneur Hacket...

Est un traître ou un lâche. Sois sûr de ce que je dis, camarade Kennybol.Où estil, ce Hacket?

En ce moment le vieux Jonas aborda les deux chefs. Au découragement profond empreint dans tous ses traits, il était facile de voir qu'il était instruit de la fatale nouvelle.

Les regards des deux vieillards, Jonas et Kennybol, se rencontrèrent, et tous deux se mirent à hocher la tête comme d'un mutuel accord.

Eh bien! Jonas? Eh bien! Kennybol? dit Norbith.

Cependant le vieux chef des mineurs de Faroër avait passé lentement sa main sur son front ridé, et il répondait à voix basse au coup d'œil du vieux chef des montagnards de Kole:

Oui, cela est trop vrai, cela est trop sûr. C'est Gormon Woëstroem qui les a vus.

Si la chose est ainsi, dit Kennybol, que faire?

Que faire? répliqua Jonas.

J'estime, camarade Jonas, que nous agirions sagement de nous arrêter.

Et plus sagement encore, notre frère Kennybol, de reculer.

S'arrêter! reculer! s'écria Norbith. Il faut avancer!

Les deux vieillards tournèrent vers le jeune homme un regard froid et surpris.

Avancer! dit Kennybol. Et les arquebusiers de Munckholm!

Et les hulans de Slesvig! ajouta Jonas.

Et les dragons danois! reprit Kennybol. Norbith frappa la terre du pied.

Et la tutelle royale! et ma mère, qui meurt de faim et de froid!

Démons! la tutelle royale! dit le mineur Jonas, avec une sorte de frémissement.

Qu'importe! dit le montagnard Kennybol. Jonas prit Kennybol par la main.

Notre compagnon le chasseur, vous n'avez pas l'honneur d'être pupille de notre glorieux souverain Christiern IV. Puisse le saint roi Olaüs, qui est au ciel, nous délivrer de la tutelle!

Demande ce bienfait à ton sabre! dit Norbith d'une voix farouche.

Les paroles hardies coûtent peu à un jeune homme, camarade Norbith, répondit Kennybol, mais songez que si nous allons plus loin, toutes ces casaques vertes…

Je songe que nous aurons beau rentrer dans nos montagnes, comme des renards devant les loups, on connaît nos noms et notre révolte; et, mourir pour mourir, j'aime mieux la balle d'une arquebuse que la corde d'un gibet.

Jonas remua la tête de haut en bas en signe d'adhésion.

Diable! la tutelle pour nos frères! le gibet pour nous! Norbith pourrait bien avoir raison.

Donnemoi la main, mon brave Norbith, dit Kennybol; il y a danger des deux côtés. Il vaut mieux marcher droit au précipice qu'y tomber à reculons.

Allons! allons donc! s'écria le vieux Jonas, en faisant sonner le pommeau de son sabre.

Norbith leur serra vivement la main.

Frères, écoutez! Soyez audacieux comme moi, je serai prudent comme vous. Ne nous arrêtons aujourd'hui qu'à Skongen; la garnison est faible et nous l'écraserons. Franchissons, puisqu'il le faut, les défilés du PilierNoir, mais dans un profond silence. Il faut les traverser, quand même ils seraient surveillés par l'ennemi.

Je crois que les arquebusiers ne sont pas encore au pont de l'Ordals, avant Skongen. Mais, n'importe. Silence!

Silence! soit, répéta Kennybol.

Maintenant, Jonas, reprit Norbith, retournons tous deux à notre poste. Demain peutêtre nous serons à Drontheim, malgré les arquebusiers, les hulans, les dragons et tous les justaucorps verts du midi.

Les trois chefs se quittèrent. Bientôt le mot d'ordre silence! passa de rang en rang, et cette bande de rebelles, un moment auparavant si tumultueuse, ne fut plus, dans ces déserts rembrunis par les approches de la nuit, que comme une troupe de fantômes muets, qui se promène sans bruit dans les sentiers tortueux d'un cimetière.

Cependant la route qu'ils suivaient se rétrécissait de moment en moment, et semblait s'enfoncer par degrés entre deux remparts de rochers qui devenaient de plus en plus escarpés. À l'instant où la lune rougeâtre se leva au milieu d'un amas froid de nuages qui déroulaient autour d'elle leurs formes bizarres avec une mobilité fantastique, Kennybol s'inclina vers Guldon Stayper:

Nous allons entrer dans le défilé du PilierNoir. Silence!

En effet, on entendait déjà le bruit du torrent qui suit entre les deux montagnes tous les détours du chemin, et l'on voyait au midi l'énorme pyramide oblongue de granit, qu'on a nommée le PilierNoir, se dessiner sur le gris du ciel et sur la neige des montagnes environnantes; tandis que l'horizon de l'ouest, chargé de brouillards, était borné par l'extrémité de la forêt du Sparbo et par un long amphithéâtre de rochers, étagés comme un escalier de géants.

Les révoltés, contraints d'allonger leurs colonnes dans ces routes tortueuses étranglées entre deux montagnes, continuèrent leur marche. Ils pénétrèrent dans ces gorges profondes sans allumer de torches, sans pousser de clameurs. Le bruit même de leurs pas ne s'entendait point au milieu du fracas assourdissant des cascades et des rugissements d'un vent violent qui ployait les forêts druidiques et faisait tournoyer les nuées autour des pitons revêtus de glace et de neige. Perdue dans les sombres profondeurs du défilé, la lumière souvent voilée de la lune, ne descendait pas jusqu'aux fers de leurs piques, et les aigles blancs qui passaient par intervalles audessus de leurs têtes ne se doutaient pas qu'une aussi grande multitude d'hommes troublât en ce moment leurs solitudes.

Une fois le vieux Guldon Stayper toucha l'épaule de Kennybol de la crosse de sa carabine.

Capitaine! notre capitaine! je vois quelque chose reluire derrière cette touffe de houx et de genêts.

Je le vois également, répondit le chef montagnard; c'est l'eau du torrent qui réfléchit les nuages.

Et l'on passa outre.

Une autre fois Guldon arrêta brusquement son chef par le bras.

Regarde, lui ditil, ne sontce pas des mousquetons qui brillent làhaut dans l'ombre de ce rocher?

Kennybol secoua la tête, puis après un moment d'attention:Rassuretoi, frère Guldon. C'est un rayon de la lune qui tombe sur un pic de glace.

Aucun sujet d'alarme ne se présenta plus autour d'eux, et les diverses bandes, paisiblement déroulées dans les sinuosités du défilé, oublièrent insensiblement tout ce que la position du lieu présentait de danger.

Après deux heures de marche souvent pénible, au milieu des troncs d'arbres et des quartiers de granit dont le chemin était obstrué, l'avantgarde entra dans le montueux

bouquet de sapins qui termine la gorge du PilierNoir, et audessus duquel pendent de hauts rochers noirs et moussus.

Guldon Stayper se rapprocha de Kennybol, affirmant qu'il se félicitait d'être enfin sur le point de sortir de ce maudit coupegorge, et qu'il fallait rendre grâce à saint Silvestre de ce que le PilierNoir ne leur avait pas été fatal.

Kennybol se mit à rire, jurant qu'il n'avait jamais partagé ces terreurs de vieilles femmes; car pour la plupart des hommes, quand le péril est passé, il n'a point existé, et l'on cherche alors à prouver, par l'incrédulité que l'on montre, le courage qu'on n'aurait peutêtre pas montré.

En ce moment, deux petites lueurs rondes, pareilles à deux charbons ardents, qui se mouvaient dans l'épaisseur du taillis, appelèrent son attention.

Par le salut de mon âme! ditil à voix basse, en secouant le bras de Guldon, voilà, certes, deux yeux de braise qui doivent appartenir au plus beau chatpard qui ait jamais miaulé dans un hallier.

Tu as raison, répondit le vieux Stayper, et s'il ne marchait pas devant nous, je croirais plutôt que ce sont les yeux maudits du démon d'Isl...

Chut! cria Kennybol.

Puis, saisissant sa carabine:

En vérité, poursuivitil, il ne sera pas dit qu'une aussi belle pièce aura passé impunément sous les yeux de Kennybol.

Le coup était parti avant que Guldon Stayper, qui s'était jeté sur le bras de l'imprudent chasseur, eût pu l'arrêter.Ce ne fut pas la plainte aiguë d'un chat sauvage qui répondit à la bruyante détonation de la carabine, ce fut un affreux grondement de tigre, suivi d'un éclat de rire humain, plus affreux encore.

On n'entendit pas le retentissement du coup de feu se prolonger, et mourir d'écho en écho dans les profondeurs des montagnes; car à peine la lumière de la carabine eutelle brillé dans la nuit, à peine le bruit fatal de la poudre eutil éclaté dans le silence, qu'un millier de voix formidables s'élevèrent inattendues sur les monts, dans les gorges, dans les forêts; qu'un cri de vive le Roi! immense comme un tonnerre, roula sur la tête des rebelles, à leurs côtés, devant et derrière eux, et que la lueur meurtrière d'une mousqueterie terrible, éclatant de toutes parts, les frappant et les éclairant à la fois, leur fit voir, parmi les rouges tourbillons de fumée, un bataillon derrière chaque rocher, et un soldat derrière chaque arbre.

XXXVIII

Aux armes! aux armes! capitaines!

Le captif d'Ochali

Qu'on veuille bien recommencer avec nous la journée qui vient de s'écouler, et se transporter à Skongen, où, tandis que les insurgés sortaient de la mine de plomb d'ApsylCorh, est entré le régiment des arquebusiers, que nous avons vu en marche au trentième chapitre de cette très véridique narration.

Après avoir donné quelques ordres pour le logement des soldats qu'il commandait, le baron Voethaün, colonel des arquebusiers, allait franchir le seuil de l'hôtel qui lui était destiné près de la porte de la ville, quand il sentit une main lourde se poser familièrement sur son épaule. Il se retourna.

C'était un homme de petite taille, dont un grand chapeau d'osier, qui couvrait ses traits, ne laissait apercevoir que la barbe rousse et touffue. Il était soigneusement enveloppé des plis d'une espèce de manteau de bure grise, qui, à un reste de capuchon qu'on y voyait pendre, paraissait avoir été une robe d'ermite, et ne laissait apercevoir que ses mains cachées sous de gros gants.

Brave homme, demanda brusquement le colonel, que diable me voulezvous?

Colonel des arquebusiers de Munckholm, répondit l'homme avec une expression bizarre, suismoi un instant, j'ai un avis à te donner.

À cette étrange invitation, le baron resta un moment surpris et muet.

Un avis important, colonel, répéta l'homme aux gros gants.

Cette insistance détermina le baron Voethaün. Dans le moment de crise où se trouvait la province, et avec la mission qu'il remplissait, aucun renseignement n'était à dédaigner.Allons, ditil.

Le petit homme marcha devant lui, et dès qu'ils furent hors de la ville il s'arrêta:Colonel, astu bonne envie d'exterminer d'un seul coup tous les révoltés?

Le colonel se prit à rire:

Mais ce ne serait point mal commencer la campagne.

Eh bien! fais placer dès aujourd'hui en embuscade tous tes soldats dans les gorges du PilierNoir, à deux milles de cette ville; les bandes y camperont cette nuit. Au premier feu que tu verras briller, fonds sur eux avec les tiens. La victoire sera aisée.

Brave homme, l'avis est bon, et je vous en remercie. Mais comment savezvous ce que vous me dites?

Si tu me connaissais, colonel, tu me demanderais plutôt comment il se pourrait faire que je ne le susse point.

Qui donc êtesvous?

L'homme frappa du pied.

Je ne suis point venu ici pour te dire cela.

Ne craignez rien. Qui que vous soyez, le service que vous rendez sera votre sauvegarde. Peutêtre étiezvous du nombre des rebelles?

J'ai refusé d'en être.

Alors pourquoi taire votre nom, puisque vous êtes un fidèle sujet du roi?

Que t'importe?

Le colonel voulut tirer encore quelques éclaircissements de ce singulier donneur d'avis.

Ditesmoi, estil vrai que les brigands soient commandés par le fameux Han d'Islande?

Han d'Islande! répéta le petit homme avec une inflexion de voix extraordinaire.

Le baron recommença sa question. Un éclat de rire, qui eût pu passer pour un rugissement, fut toute la réponse qu'il put obtenir. Il essaya plusieurs autres questions sur le nombre et les chefs des mineurs; le petit homme lui ferma la bouche.

Colonel des arquebusiers de Munckholm, je t'ai dit tout ce que j'avais à te dire. Embusquetoi dès aujourd'hui dans le défilé du PilierNoir avec ton régiment entier, et tu pourras écraser tout ce troupeau d'hommes.

Vous ne voulez pas me dévoiler qui vous êtes; ainsi vous vous privez de la reconnaissance du roi; mais il n'en est pas moins juste que le baron Voethaün vous témoigne sa gratitude du service que vous lui rendez.

Le colonel jeta sa bourse aux pieds du petit homme.

Garde ton or, colonel, dit celuici. Je n'en ai pas besoin; et, ajoutatil, en montrant un gros sac suspendu à sa ceinture de corde, s'il te fallait un salaire pour tuer ces hommes, j'aurais encore, colonel, de l'or à te donner en paiement de leur sang.

Avant que le colonel fût revenu de l'étonnement où l'avaient jeté les inexplicables paroles de cet être mystérieux, il avait disparu.

Le baron Voethaün retourna lentement sur ses pas, en se demandant ce qu'on devait ajouter de foi aux avis de cet homme. Au moment où il rentrait dans son hôtel, on lui remit une lettre scellée des armes du grandchancelier. C'était en effet un message du comte d'Ahlefeld, où le colonel retrouva, avec une surprise facile à concevoir, le même avis et le même conseil que venait de lui donner aux portes de la ville l'incompréhensible personnage au chapeau d'osier et aux gros gants.

XXXIX

Cent bannières flottaient sur les têtes des

braves, des ruisseaux de sang coulaient de toutes

parts, et la mort paraissait préférable à la

fuite. Un barde saxon aurait appelé cette nuit la

fête des épées; le cri des aigles fondant sur leur

proie, ce bruit de guerre, aurait été plus

flatteur à son oreille que les chants joyeux d'un

festin de noces.

WALTER SCOTT. Ivanhoë

On n'entreprendra pas de décrire ici l'épouvantable confusion qui rompit les colonnes déjà désordonnées des rebelles, quand le fatal défilé leur montra soudain toutes ses cimes hérissées, tous ses antres peuplés d'ennemis inattendus. Il eût été difficile de distinguer si le long cri, formé de mille cris, qui s'échappa de leurs rangs ainsi inopinément foudroyés, était un cri de désespoir, d'épouvante ou de rage. Le feu terrible que vomissaient sur eux de toutes parts les pelotons démasqués des troupes royales s'accroissait de moment en moment; et, avant qu'il fût parti de leurs lignes un autre coup de mousquet que le funeste coup de Kennybol, ils ne voyaient déjà plus autour d'eux qu'un nuage étouffant de fumée embrasée à travers lequel volait aveuglément la mort, où chacun d'eux, isolé, ne reconnaissait que soimême, et distinguait à peine de loin les arquebusiers, les dragons, les hulans, qui se montraient confusément au front des rochers et sur la lisière des taillis, comme des diables dans une fournaise.

Toutes ces bandes, ainsi éparses dans une longueur d'environ un mille, sur un chemin étroit et tortueux, bordé d'un côté d'un torrent profond, de l'autre d'une muraille de rochers, ce qui leur ôtait toute facilité de se replier sur ellesmêmes, ressemblaient à ce serpent que l'on brise en le frappant sur le dos, lorsqu'il a déroulé tous ses anneaux, et dont les tronçons vivants se roulent longtemps dans leur écume, cherchant encore à se réunir.

Quand la première surprise fut passée, le même désespoir parut animer, comme une âme commune, tous ces hommes naturellement farouches et intrépides. Furieux de se

voir ainsi écraser sans défense, cette foule de brigands poussa une clameur comme un seul corps, une clameur qui couvrit un moment tout le bruit des ennemis triomphants; et quand ceuxci les virent sans chefs, sans ordre, presque sans armes, gravir, sous un feu terrible, des rochers à pic, s'attacher des dents et des poings à des ronces audessus des précipices, en agitant des marteaux et des fourches de fer, ces soldats si bien armés, si bien rangés, si sûrement postés, et qui n'avaient pas encore perdu un seul des leurs, ne purent se défendre d'un mouvement d'effroi involontaire.

Il y eut plusieurs fois de ces barbares qui parvinrent, tantôt sur des ponts de morts, tantôt en s'élevant sur les épaules de leurs camarades, appliqués aux pentes des rocs comme des échelles vivantes, jusqu'aux sommets occupés par les assaillants; mais à peine avaientils crié: Liberté! à peine avaientils élevé leurs haches ou leurs massues noueuses; à peine avaientils montré leurs noirs visages, tout écumants d'une rage convulsive, qu'ils étaient précipités dans l'abîme, entraînant avec eux ceux de leurs hasardeux compagnons qu'ils rencontraient dans leur chute suspendus à quelque buisson ou embrassant quelque pointe de roche.

Les efforts de ces infortunés pour fuir et pour se défendre étaient vains; toutes les issues du défilé étaient fermées; tous les points accessibles étaient hérissés de soldats. La plupart de ces malheureux rebelles expiraient en mordant le sable de la route, après avoir brisé leurs bisaiguës ou leurs coutelas sur quelque éclat de granit; quelquesuns, croisant les bras, l'œil fixé à terre, s'asseyaient sur des pierres au bord du chemin, et là ils attendaient, en silence et immobiles, qu'une balle les jetât dans le torrent. Ceux d'entre eux que la prévoyance de Hacket avait armés de mauvaises arquebuses dirigeaient au hasard quelques coups perdus vers la crête des rochers, vers l'ouverture des cavernes d'où tombaient sans cesse sur eux de nouvelles pluies de balles. Une rumeur tumultueuse, où l'on distinguait les cris furieux des chefs et les commandements tranquilles des officiers, se mêlait incessamment au fracas intermittent et fréquent des décharges, tandis qu'une sanglante vapeur montait et fuyait audessus du lieu de carnage, jetant au front des montagnes de grandes lueurs tremblantes; et que le torrent, blanchi d'écume, passait comme un ennemi, entre ces deux troupes d'hommes ennemis, emportant avec lui sa proie de cadavres.

Mais, dès les premiers moments de l'action, ou plutôt de la boucherie, c'étaient les montagnards de Kole, commandés par le brave et imprudent Kennybol, qui avaient le plus souffert. On se souvient qu'ils formaient l'avantgarde de l'armée rebelle, et qu'ils étaient engagés dans le bois de pins qui termine le défilé. À peine le malencontreux Kennybol eutil armé son arquebuse, que ce bois, peuplé soudain, en quelque sorte par magie, de tirailleurs ennemis, les enferma d'un cercle de feu; tandis que, du sommet d'une hauteur en esplanade dominée par quelques grandes roches penchées, un bataillon entier du régiment de Munckholm, formé en équerre, les foudroyait sans relâche d'une mousqueterie épouvantable. Dans cette horrible crise, Kennybol, éperdu,

jeta les yeux vers le mystérieux géant, n'attendant plus de salut que d'un pouvoir surhumain, tel que celui de Han d'Islande; mais il ne vit point le formidable démon déployer soudain deux ailes immenses, et s'élever audessus des combattants en vomissant des flammes et des foudres sur les arquebusiers; il ne le vit point grandir tout à coup jusqu'aux nuages, et renverser une montagne sur les assaillants, ou frapper du pied la terre, et ouvrir un abîme sous le bataillon embusqué. Ce formidable Han d'Islande recula comme lui dès la première bordée d'arquebusades, et vint à lui d'un visage presque troublé, demandant une carabine, attendu, disaitil avec une voix assez ordinaire, qu'en un pareil moment sa hache lui était aussi inutile que la quenouille d'une vieille femme.

Kennybol, étonné, mais toujours aussi crédule, remit son propre mousqueton au géant avec un effroi qui lui faisait presque oublier la crainte des balles qui pleuvaient autour de lui. Espérant toujours un prodige, il s'attendit encore à voir son arme fatale devenir entre les mains de Han d'Islande aussi grosse qu'un canon, ou se métamorphoser en un dragon ailé lançant du feu par les yeux, la gueule et les narines. Il n'en fut rien, et l'étonnement du pauvre chasseur fut au comble quand il vit le démon charger comme lui la carabine de poudre et de plomb ordinaire, la mettre en joue à sa manière, et lâcher tout simplement son coup, sans même ajuster aussi bien que lui, Kennybol, aurait pu le faire. Il le regarda avec une morne stupeur répéter cette opération toute machinale plusieurs fois de suite; et, convaincu enfin qu'il fallait renoncer à un miracle, il songea à tirer ses compagnons et luimême du mauvais pas où ils se trouvaient, par quelque moyen humain. Déjà son pauvre vieux camarade Guldon Stayper était tombé à ses côtés, criblé de blessures; déjà tous les montagnards, épouvantés et ne pouvant fuir, cernés de toutes parts, se serraient les uns contre les autres, sans songer à se défendre, avec de lamentables clameurs. Kennybol comprit et vit combien cet amas d'hommes donnait de sûreté aux coups de l'ennemi, dont chaque décharge lui enlevait une vingtaine des siens. Il ordonna à ses malheureux compagnons de s'éparpiller, de se jeter dans les taillis qui longent le chemin, beaucoup plus large en cet endroit que dans le reste de la gorge du PilierNoir, de se cacher sous les broussailles, et de riposter de leur mieux au feu de plus en plus meurtrier des tirailleurs et du bataillon. Les montagnards, pour la plupart bien armés, parce qu'ils étaient tous chasseurs, exécutèrent l'ordre de leur chef avec une soumission qu'il n'eût peutêtre pas obtenue dans un moment moins critique; car, en face du danger, les hommes en général perdent la tête, et alors ils obéissent assez volontiers à celui qui se charge d'avoir du sangfroid et de la présence d'esprit pour tous.

Cette mesure sage était loin cependant d'être la victoire, ou seulement le salut. Il y avait déjà plus de montagnards étendus hors de combat qu'il n'en restait debout, et, malgré l'exemple et les encouragements de leur chef et du géant, plusieurs d'entre eux, s'appuyant sur leurs mousquets inutiles, ou s'étendant auprès des blessés, avaient pris obstinément le parti de recevoir la mort sans avoir la peine de la donner. On s'étonnera

peutêtre que ces hommes, accoutumés tous les jours à braver la mort en courant de glaciers en glaciers à la poursuite des bêtes féroces, eussent si tôt perdu courage; mais, qu'on ne s'y trompe pas, dans les cœurs vulgaires, le courage est local; on peut rire devant la mitraille, et trembler dans les ténèbres ou au bord d'un précipice; on peut affronter chaque jour les animaux farouches, franchir des abîmes d'un bond, et fuir devant une décharge d'artillerie. Il arrive souvent que l'intrépidité n'est qu'habitude, et que, pour avoir cessé de craindre la mort sous telle ou telle forme, on ne l'en redoute pas moins.

Kennybol, entouré des monceaux de ses frères expirants, commençait luimême à désespérer, quoiqu'il n'eût encore reçu qu'une légère atteinte au bras gauche, et qu'il vît le diabolique géant continuer son office de mousquetaire avec l'impassibilité la plus rassurante. Tout à coup il aperçut, dans le fatal bataillon rangé sur la hauteur, se manifester une confusion extraordinaire, et qui ne pouvait être certainement causée par le peu de dommage que lui faisait éprouver le très faible feu de ses montagnards. Il entendit d'affreux cris de détresse, des imprécations de mourants, des paroles d'épouvante, s'élever de ce peloton victorieux. Bientôt la mousqueterie se ralentit, la fumée s'éclaircit, et il put voir distinctement d'énormes quartiers de granit tomber sur les arquebusiers de Munckholm du haut de la roche élevée qui dominait le plateau où ils étaient en bataille. Ces éclats de rocs se suivaient dans leur chute avec une horrible rapidité; on les entendait se briser à grand bruit les uns sur les autres, et rebondir parmi les soldats, qui, rompant leurs lignes, se hâtaient de descendre en désordre de la hauteur et fuyaient dans toutes les directions.

À ce secours inattendu, Kennybol tourna la tête;le géant était pourtant encore là! Le montagnard resta interdit, car il avait pensé que Han d'Islande avait enfin pris son vol et s'était placé au haut de ce rocher d'où il écrasait l'ennemi. Il éleva les yeux vers le sommet d'où tombaient les formidables masses, et ne vit rien. Il ne pouvait donc supposer qu'une partie des rebelles étaient parvenus à ce redoutable poste, puisqu'on ne voyait point briller d'armes, puisqu'on n'entendait point de cris de triomphe.

Cependant le feu du plateau avait entièrement cessé; l'épaisseur des arbres cachait les débris du bataillon qui se ralliait sans doute au bas de la hauteur. La mousqueterie des tirailleurs était même devenue moins vive. Kennybol, en chef habile, profita de cet avantage bien inespéré; il ranima ses compagnons, et leur montra, à la sombre lueur qui rougissait toute cette scène de carnage, le monceau de cadavres entassés sur l'esplanade parmi les quartiers de rocs qui continuaient de tomber d'intervalle en intervalle. Alors les montagnards répondirent à leur tour par des clameurs de victoire aux gémissements de leurs ennemis; ils se formèrent en colonne, et, bien que toujours incommodés par les tirailleurs épars dans les halliers, ils résolurent, pleins comme d'un courage nouveau, de sortir de vive force de ce funeste défilé.

La colonne ainsi formée allait s'ébranler; déjà Kennybol donnait le signal avec sa trompe, au bruit des acclamations Liberté! liberté! Plus de tutelle! quand le son du tambour et du cor, sonnant la charge, se fit entendre devant eux; puis le reste du bataillon de l'esplanade, grossi de quelques renforts de soldats frais, déboucha à portée de carabine d'un tournant de la route, et montra aux montagnards un front hérissé de piques et de bayonnettes, soutenu de rangs nombreux dont l'œil ne pouvait sonder la profondeur. Arrivé ainsi à l'improviste en vue de la colonne de Kennybol, le bataillon fit halte, et celui qui paraissait le commander agita une petite bannière blanche en s'avançant vers les montagnards, escorté d'un trompette.

L'apparition imprévue de cette troupe n'avait point déconcerté Kennybol. Il y a un point, dans le sentiment du danger, où la surprise et la crainte sont impossibles. Aux premiers bruits du cor et du tambour, le vieux renard de Kole avait arrêté ses compagnons. Au moment où le front du bataillon se déploya en bon ordre, il fit charger toutes les carabines et disposa ses montagnards deux par deux, afin de présenter moins de surface aux décharges de l'ennemi. Il se plaça luimême en tête, à côté du géant, avec lequel, dans la chaleur de l'action, il commençait presque à se familiariser, ayant osé remarquer que ses yeux n'étaient pas précisément aussi flamboyants que la fournaise d'une forge, et que les prétendues griffes de ses mains ne s'éloignaient pas autant qu'on le disait de la forme des ongles humains.

Quand il vit le commandant des arquebusiers royaux s'avancer ainsi comme pour capituler, et le feu des tirailleurs s'éteindre tout à fait, bien que leurs cris d'appel, qui retentissaient de toutes parts, décelassent encore leur présence dans le bois, il suspendit un instant ses préparatifs de défense.

Cependant l'officier à la bannière blanche était parvenu au milieu de l'espace qui divisait les deux colonnes; il s'arrêta, et le trompette qui l'accompagnait sonna trois fois la sommation. Alors l'officier cria d'une voix forte, que les montagnards entendirent distinctement, malgré le fracas toujours croissant dont le combat remplissait derrière eux les gorges de la montagne:

Au nom du roi! la grâce du roi est accordée à ceux des rebelles qui mettront bas les armes, et livreront leurs chefs à la souveraine justice de sa majesté!

Le parlementaire avait à peine prononcé ces paroles qu'un coup de feu partit d'un taillis voisin. L'officier frappé chancela; il fit quelques pas en élevant sa bannière, et tomba en s'écriant:Trahison!

Nul ne sut de quelle main venait le coup fatal.

Trahison! lâcheté! répéta le bataillon des arquebusiers avec des frémissements de rage.

Et une effroyable salve de mousqueterie foudroya les montagnards.

Trahison! reprirent à leur tour les montagnards, furieux de voir leurs frères tomber à leurs côtés.

Et une décharge générale répondit à la bordée inattendue des soldats royaux.

Sur eux! camarades! mort à ces lâches! Mort! crièrent les officiers des arquebusiers.

Mort! mort! répétèrent les montagnards. Et les combattants des deux partis s'élancèrent les sabres nus, et les deux colonnes se rencontrèrent presque sur le corps du malheureux officier, avec un horrible bruit d'armes et de clameurs.

Les rangs enfoncés se mêlèrent. Chefs rebelles, officiers royaux, soldats, montagnards, tous, pêlemêle, se heurtèrent, se saisirent, s'étreignirent, comme deux troupeaux de tigres affamés qui se joignent dans un désert. Les longues piques, les bayonnettes, les pertuisanes étaient devenues inutiles; les sabres et les haches brillaient seuls audessus des têtes; et beaucoup de combattants, luttant corps à corps, ne pouvaient même plus employer d'autres armes que le poignard ou les dents.

Une égale fureur, une pareille indignation animait les montagnards et les arquebusiers; le même cri trahison! vengeance! était vomi par toutes les bouches. La mêlée en était arrivée à ce point où la férocité entre dans tous les cœurs, où l'on préfère à sa vie la mort d'un ennemi que l'on ne connaît pas, où l'on marche avec indifférence sur des amas de blessés et de cadavres parmi lesquels le mourant se réveille, pour combattre encore de sa morsure celui qui le foule aux pieds.

C'est dans ce moment qu'un petit homme, que plusieurs combattants, à travers les fumées et les vapeurs du sang, prirent d'abord, à son vêtement de peaux de bêtes, pour un animal sauvage, se jeta au milieu du carnage, avec d'horribles rires et des hurlements de joie. Nul ne savait d'où il venait, ni pour quel parti il combattait, car sa hache de pierre ne choisissait pas ses victimes, et fendait également le crâne d'un rebelle et le ventre d'un soldat. Il paraissait néanmoins massacrer plus volontiers les arquebusiers de Munckholm. Tout s'écartait devant lui; il courait dans la mêlée comme un esprit; et sa hache sanglante tournoyait sans cesse autour de lui, faisant jaillir de tous côtés des lambeaux de chair, des membres rompus, des ossements fracassés. Il criait vengeance! comme tous les autres, et prononçait des paroles bizarres, parmi lesquelles le nom de Gill revenait souvent. Ce formidable inconnu était dans le carnage comme dans une fête.

Un montagnard sur lequel son regard meurtrier s'était arrêté vint tomber aux pieds du géant dans lequel Kennybol avait placé tant d'espérances déçues, en criant:

Han d'Islande, sauvemoi!

Han d'Islande! répéta le petit homme.

Il s'avança vers le géant.

Estce que tu es Han d'Islande? ditil.

Le géant pour réponse leva sa hache de fer. Le petit homme recula, et le tranchant, dans sa chute, s'enfonça dans le crâne même du malheureux qui implorait le secours du géant.

L'inconnu se mit à rire.

Ho! ho! par Ingolfe! je croyais Han d'Islande plus adroit.

C'est ainsi que Han d'Islande sauve qui l'implore! dit le géant.

Tu as raison. Les deux formidables champions s'attaquèrent avec rage. La hache de fer et la hache de pierre se rencontrèrent; elles se heurtèrent si violemment, que les deux tranchants volèrent en éclats avec mille étincelles.

Plus prompt que la pensée, le petit homme désarmé saisit une lourde massue de bois, laissée à terre par un mourant, et, évitant le géant qui se courbait pour le saisir entre ses bras, il asséna, à mains jointes, un coup furieux de massue sur le large front de son colossal adversaire.

Le géant poussa un cri étouffé et tomba. Le petit homme triomphant le foula aux pieds, en écumant de joie.

Tu portais un nom trop lourd pour toi, ditil.

Et, agitant sa massue victorieuse, il alla chercher d'autres victimes.

Le géant n'était pas mort. La violence du coup l'avait étourdi, il était tombé presque sans vie. Il commençait à rouvrir les yeux et à faire quelques faibles mouvements, lorsqu'un arquebusier l'aperçut dans le tumulte, et se jeta sur lui en criant:

Han d'Islande est pris! victoire!

Han d'Islande est pris! répétèrent toutes les voix avec des accents de triomphe ou de détresse.

Le petit homme avait disparu.

Il y avait déjà quelque temps que les montagnards se sentaient succomber sous le nombre; car aux arquebusiers de Munckholm s'étaient joints les tirailleurs de la forêt, et

des détachements de hulans et de dragons démontés, qui arrivaient de moment en moment de l'intérieur des gorges, où la reddition des principaux chefs rebelles avait arrêté le carnage. Le brave Kennybol, blessé au commencement de l'action, avait été fait prisonnier. La capture de Han d'Islande acheva d'abattre tout le reste du courage des montagnards. Ils mirent bas les armes.

Quand les premières blancheurs de l'aube éclairèrent la cime aiguë des hauts glaciers encore à demi submergés dans l'ombre, il n'y avait plus dans les défilés du PilierNoir qu'un morne repos, qu'un affreux silence parfois entremêlé de faibles plaintes dont se jouait le vent léger du matin. De noires nuées de corbeaux accouraient vers ces fatales gorges de tous les points du ciel; et quelques pauvres chevriers, ayant passé pendant le crépuscule sur la lisière des rochers, revinrent effrayés dans leurs cabanes, affirmant qu'ils avaient vu, dans le défilé du PilierNoir, une bête à face humaine, qui buvait du sang, assise sur des monceaux de morts.

XL

Brûle donc qui voudra sous ces feux couverts!

BRANTÔME

Ma fille, ouvrez cette fenêtre; ces vitraux sont bien sombres, je voudrais voir un peu le jour.

Voyez le jour, mon père! la nuit approche à grands pas.

Il y a encore des rayons de soleil sur les collines qui bordent le golfe. J'ai besoin de respirer cet air libre à travers les barreaux de mon cachot.Le ciel est si pur!

Mon père, un orage vient derrière l'horizon.

Un orage, Éthel! où le voyezvous?

C'est parce que le ciel est pur; mon père, que j'attends un orage.

Le vieillard jeta un regard surpris sur la jeune fille.

Si j'avais pensé cela dès ma jeunesse, je ne serais point ici. Puis il ajouta d'un ton moins ému:

Ce que vous dites est juste, mais n'est pas de votre âge. Je ne comprends point comment il se fait que votre jeune raison ressemble à ma vieille expérience.

Éthel baissa les yeux, comme troublée par cette réflexion grave et simple. Ses deux mains se joignirent douloureusement, et un soupir profond souleva sa poitrine.

Ma fille, dit le vieux captif, depuis quelques jours vous êtes pâle, comme si jamais la vie n'avait échauffé le sang de vos veines. Voilà plusieurs matins que vous m'abordez avec des paupières rouges et gonflées, avec des yeux qui ont pleuré et veillé. Voilà plusieurs journées, Éthel, que je passe dans le silence, sans que votre voix essaie de m'arracher à la sombre méditation de mon passé. Vous êtes auprès de moi plus triste que moi; et cependant vous n'avez pas, comme votre père, le fardeau de toute une vie de néant et de vide qui pèse sur votre âme. L'affliction entoure votre jeunesse, mais ne peut pénétrer jusqu'à votre cœur. Les nuages du matin se dissipent promptement. Vous êtes à cette époque de l'existence où l'on se choisit dans ses rêves un avenir indépendant du présent, quel qu'il soit. Qu'avezvous donc, ma fille? Grâce à cette monotone captivité, vous êtes à l'abri des malheurs imprévus. Quelle faute avezvous commise?Je ne puis croire que ce

soit sur moi que vous vous affligiez; vous devez être accoutumée à mon irrémédiable infortune. L'espérance, à la vérité, n'est plus dans mes discours; mais ce n'est pas un motif pour que je lise le désespoir dans vos yeux.

En parlant ainsi, la voix sévère du prisonnier s'était attendrie presque jusqu'à l'accent paternel. Éthel, muette, se tenait debout devant lui. Tout à coup, elle se détourna d'un mouvement presque convulsif, tomba à genoux sur la pierre, et cacha son visage dans ses mains, comme pour étouffer les larmes et les sanglots qui s'échappaient tumultueusement de son sein.

Trop de douleur gonflait le cœur de l'infortunée jeune fille. Qu'avaitelle donc fait à cette fatale étrangère, pour lui révéler le secret qui détruisait toute sa vie? Hélas! depuis que le nom de son Ordener lui était connu tout entier, la pauvre enfant n'avait pas encore pu livrer ses yeux au sommeil, ni son âme au repos. La nuit elle n'éprouvait d'autre soulagement que celui de pouvoir pleurer en liberté. C'en était donc fait! il n'était point à elle, celui qui lui appartenait par tous ses souvenirs, par toutes ses douleurs, par toutes ses prières, celui dont elle s'était crue l'épouse sur la foi de ses rêves. Car la soirée où Ordener l'avait si tendrement serrée dans ses bras n'était plus dans sa pensée que comme un songe. Et en effet, ce doux songe, chacune de ses nuits le lui avait rendu depuis. C'était donc une tendresse coupable que celle qu'elle conservait encore malgré elle à cet ami absent! Son Ordener était le fiancé d'une autre! Et qui peut dire ce qu'éprouva ce cœur virginal quand le sentiment étrange et inconnu de la jalousie vint s'y glisser comme une vipère? quand elle s'agita pendant les longues heures de l'insomnie sur son lit brûlant, se figurant son Ordener, peutêtre en ce moment même, dans les bras d'une autre femme plus belle, plus riche et plus noble qu'elle?Car, se disaitelle, j'étais bien folle de croire qu'il avait été chercher la mort pour moi. Ordener est le fils d'un viceroi, d'un puissant seigneur, et moi, je ne suis rien qu'une pauvre prisonnière; rien, que l'enfant méprisée d'un proscrit. Il est parti, lui qui est libre! et parti, sans doute, pour aller épouser sa belle fiancée, la fille d'un chancelier, d'un ministre, d'un orgueilleux comte!Mais il m'a donc trompée, mon Ordener? ô Dieu! qui m'eût dit que cette voix pût tromper?

Et la malheureuse Éthel pleurait et pleurait encore, et elle voyait devant ses yeux son Ordener, celui dont elle avait fait le dieu ignoré de tout son être, cet Ordener paré de l'éclat de son rang, marchant à l'autel au milieu d'une fête, et se tournant vers l'autre avec ce sourire qui était jadis sa joie.

Cependant, au sein de son inexprimable désolation, elle n'avait pas un moment oublié sa tendresse filiale. Cette faible fille avait fait les plus héroïques efforts pour dérober son malheur à son infortuné père; car c'est ce qu'il y a de plus douloureux dans la douleur que d'en comprimer l'explosion extérieure, et les larmes qu'on dévore sont bien plus amères que celles qu'on répand. Il avait fallu plusieurs jours pour que le silencieux

vieillard s'aperçût du changement de son Éthel, et les questions presque affectueuses qu'il venait de lui adresser avaient enfin fait jaillir tout à coup ses larmes trop longtemps renfermées dans son cœur.

Le père regarda quelque temps sa fille pleurer avec un sourire amer, et en secouant la tête.

Éthel, ditil enfin, toi qui ne vis pas parmi les hommes, pourquoi pleurestu?

Il achevait à peine ces paroles que la noble et douce fille se releva. Elle avait, par je ne sais quelle puissance, arrêté les larmes dans ses yeux, qu'elle essuyait avec son écharpe.

Mon père, ditelle avec force, mon seigneur et père, pardonnezmoi; c'était un moment de faiblesse.

Puis elle leva sur lui des regards qui s'efforçaient de sourire.

Elle alla au fond de la chambre chercher l'Edda, vint se rasseoir près de son père taciturne, et ouvrit le livre au hasard. Alors, calmant l'émotion de sa voix, elle se mit à lire; mais sa lecture inutile passait sans être écoutée, ni d'elle, ni du vieillard.

Celuici fit un geste de la main.

Assez, assez, ma fille.

Elle ferma le livre.

Éthel, ajouta Schumacker, songezvous encore quelquefois à Ordener?

La jeune fille, interdite, tressaillit.

Oui, continuatil; à cet Ordener, qui est parti....

Mon seigneur et père, interrompit Éthel, pourquoi nous occuper de lui? Je pense, comme vous, qu'il est parti pour ne pas revenir.

Pour ne pas revenir, ma fille! Je n'ai pu dire cela. Je ne sais quel pressentiment m'avertit au contraire qu'il reviendra.

Telle n'était point votre pensée, mon noble père, quand vous me parliez avec tant de défiance de ce jeune homme.

En aije donc parlé avec défiance?

Oui, mon père, et je me range en cela de votre avis; je pense qu'il nous a trompés.

Qu'il nous a trompés, ma fille! Si je l'ai jugé ainsi, j'ai agi comme tous les hommes qui condamnent sans preuve. Je n'ai reçu de cet Ordener que des témoignages de dévouement.

Et savezvous, mon vénérable père, si ces paroles cordiales ne cachaient pas des pensées perfides?

D'ordinaire, les hommes ne s'empressent point autour du malheur et de la disgrâce. Si cet Ordener ne m'était point attaché, il ne serait pas ainsi venu dans ma prison sans but.

Êtesvous sûr, reprit Éthel d'une voix faible, qu'en venant ici il n'ait eu aucun but?

Et lequel? demanda vivement le vieillard.

Éthel se tut.

L'effort était trop grand pour elle, de continuer à accuser le bienaimé Ordener, qu'elle défendait autrefois contre son père.

Je ne suis plus le comte de Griffenfeld, poursuivit celuici. Je ne suis plus le grandchancelier de Danemark et de Norvège, le dispensateur favori des grâces royales, le toutpuissant ministre. Je suis un misérable prisonnier d'état, un proscrit, un pestiféré politique. C'est déjà du courage que de parler de moi sans exécration à tous ces hommes que j'ai comblés d'honneurs et de biens; c'est du dévouement que de franchir le seuil de ce cachot, si l'on n'est pas un geôlier ou un bourreau; c'est de l'héroïsme, ma fille, que de le franchir en se disant mon ami.Non, je ne serai point ingrat comme toute cette race humaine. Ce jeune homme a mérité ma reconnaissance, ne fûtce que pour m'avoir montré un visage bienveillant et fait entendre une voix consolatrice.

Éthel écoutait péniblement ce langage, qui l'eût ravie quelques jours plus tôt, lorsque cet Ordener était encore dans son cœur son Ordener. Le vieillard, après s'être arrêté un moment, reprit d'une voix solennelle:

Écoutezmoi, ma fille, car ce que je vais vous dire est grave. Je me sens dépérir lentement; la vie se retire peu à peu de moi; oui, ma fille, ma fin approche.

Éthel l'interrompit par un gémissement étouffé.

O Dieu, mon père, ne parlez pas ainsi! de grâce, épargnez votre pauvre fille! Hélas! estce que vous voulez l'abandonner aussi? Que deviendratelle, seule au monde, quand votre protection lui manquera?

La protection d'un proscrit! dit le père en remuant la tête.Au reste, c'est à cela que j'ai pensé. Oui, votre bonheur futur m'occupe plus encore que mes malheurs

passés.Écoutezmoi donc, et ne m'interrompez plus. Cet Ordener ne mérite pas d'être jugé aussi sévèrement par vous, ma fille, et j'avais cru jusqu'ici que vous n'aviez point tant d'aversion pour lui. Ses dehors sont francs et nobles; ce qui ne prouve rien à la vérité, mais je dois dire qu'il ne me paraît pas peutêtre sans quelques vertus, bien qu'il lui suffise de porter une âme d'homme pour renfermer en lui le germe de tous les vices et de tous les crimes. Toute flamme donne sa fumée.

Le vieillard s'arrêta encore une fois, et, fixant son regard sur sa fille, il ajouta:

Averti intérieurement de l'approche de ma mort, j'ai médité sur lui et sur vous, Éthel; et s'il revient, comme j'en ai l'espérance,je vous le donne pour protecteur et pour mari.

Éthel pâlit, trembla; c'était au moment où son rêve de bonheur venait de s'envoler pour jamais, que son père essayait de le réaliser. Cette pensée si amère: J'aurais donc pu être heureuse! vint rendre à son désespoir toute sa violence. Elle resta un moment sans pouvoir parler, de peur de laisser échapper les larmes brûlantes qui roulaient dans ses yeux.

Le père attendait.

Quoi! ditelle enfin d'une voix éteinte, vous me le destiniez pour mari, mon seigneur et père, sans connaître sa naissance, sa famille, son nom?

Je ne vous le destinais point, ma fille, je vous le destine.

Le ton du vieillard était presque impérieux; Éthel soupira.

... Je vous le destine, disje; et que m'importe sa naissance? je n'ai pas besoin de connaître sa famille, puisque je connais sa personne. Songezy; c'est la seule ancre de salut qui vous reste. Je crois qu'il n'a heureusement pas pour vous la même répugnance que vous montrez pour lui.

La pauvre jeune fille leva les yeux au ciel.

Vous m'entendez, Éthel; je le répète, que me fait sa naissance? Il est sans doute d'un rang obscur, car on n'enseigne pas à ceux qui naissent dans les palais à fréquenter les prisons. Oui, et ne manifestez pas d'orgueilleux regrets, ma fille; n'oubliez pas qu'Éthel Schumacker n'est plus princesse de Wollin et comtesse de Tongsberg; vous êtes redescendue plus bas que le point d'où votre père s'est élevé. Soyez donc heureuse si cet homme accepte votre main, quelle que soit sa famille. S'il est d'une humble naissance, tant mieux, ma fille; vos jours du moins seront à l'abri des orages qui ont tourmenté les jours de votre père. Vous coulerez, loin de l'envie et de la haine des hommes, sous

quelque nom inconnu, une existence ignorée, bien différente de la mienne, car elle s'achèvera mieux qu'elle n'aura commencé.

Éthel était tombée à genoux devant le prisonnier.

O mon père! grâce!

Il ouvrit ses bras avec surprise.

Que voulezvous dire, ma fille?

Au nom du ciel, ne me peignez pas ce bonheur, il n'est pas fait pour moi!

Éthel, reprit sévèrement le vieillard, ne vous jouez pas de toute votre vie. J'ai refusé la main d'une princesse de sang royal, d'une princesse de HolsteinAugustenbourg, entendezvous cela? Et mon orgueil a été cruellement puni. Vous dédaignez celle d'un homme obscur, mais loyal; tremblez que le vôtre ne soit aussi tristement châtié.

Plût au ciel, murmura Éthel, que ce fût un homme obscur et loyal!

Le vieillard se leva et fit quelques pas dans l'appartement avec agitation.

Ma fille, ditil, c'est votre pauvre père qui vous en prie et qui vous l'ordonne. Ne me laissez pas à ma mort une inquiétude sur votre avenir; promettezmoi d'accepter cet étranger pour époux.

Je vous obéirai toujours, mon père, mais n'espérez pas son retour.

J'ai pesé les probabilités, et je pense, d'après l'accent dont cet Ordener prononçait votre nom....

Qu'il m'aime! interrompit Éthel amèrement; oh! non, ne le croyez pas.

Le père répondit froidement:

J'ignore si, pour employer votre expression de jeune fille, il vous aime; mais je sais qu'il reviendra.

Abandonnez cette idée, mon noble père. D'ailleurs, vous ne voudriez peutêtre pas qu'il fût votre gendre si vous le connaissiez.

Éthel, il le sera, quels que soient son nom et son rang.

Eh bien! repritelle, si ce jeune homme, en qui vous avez vu un consolateur, en qui vous voulez voir un soutien pour votre fille, monseigneur et père, si c'était le fils d'un de vos mortels ennemis, du viceroi de Norvège, du comte de Guldenlew?

Schumacker recula de deux pas.

Que ditesvous, grand Dieu! Ordener! cet Ordener.Cela est impossible!....

L'indicible expression de haine qui venait de s'allumer dans les yeux ternes du vieillard glaça le cœur tremblant d'Éthel, qui se repentit vainement de la parole imprudente qu'elle venait de prononcer.

Le coup était porté. Schumacker resta quelques instants immobile et les bras croisés; tout son corps tressaillait comme s'il avait été sur un gril ardent; ses prunelles flamboyantes sortaient de leur orbite, et son regard, fixé sur les dalles de pierre, paraissait vouloir les enfoncer. Enfin quelques paroles sortirent de ses lèvres bleues, prononcées d'une voix aussi faible que celle d'un homme qui rêve.

Ordener!Oui, c'est cela, Ordener Guldenlew!

C'est bien. Allons! Schumacker, vieux insensé, ouvrelui donc tes bras, ce loyal jeune homme vient pour te poignarder.

Tout à coup il frappa le sol du pied, et sa voix devint tonnante.

Ils m'ont donc envoyé toute leur infâme race pour m'insulter dans ma chute et dans ma captivité! j'avais déjà vu un d'Ahlefeld; j'ai presque souri à un Guldenlew! Les monstres! Qui eût dit cela de cet Ordener, qu'il portait une pareille âme et un pareil nom! Malheur à moi! malheur à lui! Puis il tomba anéanti sur son fauteuil, et tandis que sa poitrine oppressée se dégonflait par de longs soupirs, la pauvre Éthel, palpitante d'effroi, pleurait à ses pieds.

Ne pleure pas, ma fille, ditil d'une voix sinistre, viens, oh! viens sur mon cœur.

Et il la pressa dans ses bras.

Éthel ne savait comment s'expliquer cette caresse dans un moment de rage, lorsqu'il reprit:

Du moins, jeune fille, tu as été plus clairvoyante que ton vieux père. Tu n'as point été trompée par le serpent aux yeux doux et venimeux. Viens, que je te remercie de la haine que tu m'as fait voir pour cet exécrable Ordener.

Elle frémit de cet éloge, hélas! si peu mérité.

Mon seigneur et père, ditelle, calmezvous!

Prometsmoi, poursuivait Schumacker, de vouer toujours les mêmes sentiments au fils de Guldenlew; jurelemoi.

Dieu défend le serment, mon père.

Jurele, ma fille, répéta Schumacker avec véhémence. N'estil pas vrai que tu conserveras toujours le même cœur pour cet Ordener Guldenlew?

Éthel n'eut pas de peine à répondre:

Toujours.

Le vieillard l'attira sur sa poitrine.

Bien, ma fille! que je te lègue au moins ma haine pour eux; si je ne puis te léguer les biens et les honneurs qu'ils m'ont ravis. Écoute, ils ont enlevé à ton vieux père son rang et sa gloire, ils l'ont traîné d'un échafaud dans les fers, comme pour le souiller de toutes les infamies en le faisant passer par tous les supplices. Les misérables! Et c'est à moi qu'ils devaient le pouvoir qu'ils ont tourné contre moi! Oh! que le ciel et l'enfer m'entendent, et qu'ils soient tous maudits dans leur existence, et maudits dans leur postérité!

Il se tut un moment; puis, embrassant sa pauvre fille, épouvantée de ses imprécations:

Mais, mon Éthel, toi qui es ma seule gloire et mon seul bien, dismoi, comment ton instinct atil été plus habile que le mien? Comment astu découvert que ce traître portait l'un des noms abhorrés qui sont écrits au fond de mon cœur avec du fiel? Comment astu pénétré ce secret?

Elle rassemblait toutes ses forces pour répondre, quand la porte s'ouvrit.

Un homme vêtu de noir, portant à sa main une verge d'ébène et à son cou une chaîne d'acier bruni, parut sur le seuil, environné de hallebardiers également vêtus de noir.

Que me veuxtu? demanda le captif avec aigreur et étonnement.

L'homme, sans lui répondre et sans le regarder, déroula un long parchemin, auquel pendait, à des fils de soie, un sceau de cire verte, et lut à haute voix:

«Au nom de sa majesté notre miséricordieux souverain et seigneur, Christiern, roi!

»Il est enjoint à Schumacker, prisonnier d'état dans la forteresse royale de Munckholm, et à sa fille, de suivre le porteur dudit ordre.»

Schumacker répéta sa question:

Que me veuxtu?

L'homme noir, toujours impassible, se mit en devoir de recommencer sa lecture.

Il suffit, dit le vieillard.

Alors, se levant, il fit signe à Éthel, surprise et épouvantée, de suivre avec lui cette lugubre escorte.

Freeditorial